

Zeitschrift: Revue de linguistique romane
Herausgeber: Société de Linguistique Romane
Band: 52 (1988)
Heft: 205-206

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS

ACTES DE COLLOQUES, REVUES, RECUEILS D'ÉTUDES

Déterminants : Syntaxe et sémantique. Colloque international de linguistique organisé par la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Metz, Centre d'Analyse syntaxique (6-8 décembre 1984). Actes publiés par Jean DAVID et Georges KLEIBER. (Recherches Linguistiques, XI). Paris, Klincksieck, 1986, 337 pp.

Les déterminants, problème-carrefour des disciplines et approches linguistiques, garnissent de plus en plus le menu des colloques. Jean David et Georges Kleiber publient ici les actes du colloque organisé par le Centre d'Analyse syntaxique de l'Université de Metz en décembre 1984 : dix-neuf contributions qui abordent, de différents angles, des problèmes liés à la détermination (en français, en allemand, en latin, avec des échappées vers d'autres langues — voire même la langue universelle . . .). Chacun y trouvera quelque chose à son goût : considérations générales sur la détermination, études de problèmes spécifiques (généricité, référence ou interprétation indéfinie, anaphoricité et cataphoricité, détermination des noms propres), ou des analyses détaillées (article zéro et termes de masse, le déterminant possessif, l'absence d'article en latin). Les contributions, de qualité très inégale, sont rangées dans l'ordre alphabétique des noms des auteurs : J.-C. Anscombe, G. Deledalle, M. Galmiche, G. Gréciano, G. Gross, A. Joly, S. Karolak, M. Kesik, G. Kleiber, R. Martin, J.-P. Maurel, K. Olsson-Jonasson, L. Picabia, J.-E. Tyvaert, P. Valentin, H. Vater, M. Vuillaume, M. Wilmet et J.-M. Zemb.

Pierre SWIGGERS

Les couleurs au Moyen Age, Senefiance n° 24, Aix (Publications du CUERMA), 1988, 653 pages.

Ce gros volume regroupe 26 communications faites au Colloque d'Aix. La plupart sont intéressantes malgré des approches très diverses. On trouvera là réunis des matériaux souvent de première main. Comme on s'y attendait une

large part est faite au symbolisme des couleurs et à l'héraldique. Pour ma part, j'ai particulièrement apprécié la dernière communication qui montre bien quel ensemble de problèmes soulève le banal syntagme *vert heaume* et les résoud méthodiquement. Je me bornerai à reproduire la table des matières : J. Arrouye, *Les couleurs du miracle* [7-14] à propos du rétable du *Couronnement de la Vierge* d'Enguerrand Quarton ; — R. Bellon, *Renart li rous : Remarques sur un point de l'onomastique renardienne* [15-28], qui se lira en parallèle avec E. Suomela-Härmä, *Des roux et des couleurs* [401-421] ; — H. Charpentier, *Les couleurs de l'histoire et de l'épopée dans les Faits des Romains* [29-43] ; — H. Dauby, *In sangwyn and in pers : les couleurs dans le Prologue Général des Canterbury Tales* [45-56] ; — Chr. Deluz, *Un monde en noir et blanc ? Les couleurs dans les récits de voyage et de pèlerinage* [57-69] ; — Fr. Dubost, *Les couleurs héraldiques dans le Perlesvaus* [71-85] ; — M.-M. Dufeil, *Du couchant des Orient à l'Azur de l'Europe* [87-108] ; — G. Gros, *De vair et de quelques autres couleurs (note sur une page du manuscrit de Paris, Bibl. Nat. fr. 24315)* [109-118] ; — D. Guerrero-Ricard, *Où est donc passée Blanche-Neige ?* [119-140] à propos de l'association blanc (comme neige), rouge (comme sang) et noir ds *Le Conte du Graal* et le fabliau *De l'enfant qui fu remis au soleil* ; — P.-M. Joris, *Note sur le noir dans le Partonopeu de Blois* [141-152] ; — D. Hue, *Du crocus au jus de poireau. Remarques sur la perception des couleurs au Moyen Age* [153-169] (à propos de Vincent de Beauvais, de l'enlumineur Jean Le Bègue et du *Traité des urines* contenu dans le *Jardin de Santé*) ; — A. Labbé, *Couleurs et lumières du palais dans Girart de Roussillon* [171-200] ; — J. Lacroix, *Voir le monde en couleurs : la vision colorée du poète italien au Moyen Age* [201-228] ; — M.-Th. Lorcin, *L'arc en ciel au XIII^e siècle* [229-251] ; — R. Maisonneuve, *Le symbolisme sacré des couleurs chez deux mystiques médiévales : Hildegarde de Birgen et Julienne de Norwich* [253-272] ; — M.-H. Moya, *Les couleurs dans la structure narrative du Lancelot (de Chrétien de Troyes)* [273-283] ; — J.-M. Pastre, *Pour une esthétique du portrait : les couleurs du portrait dans la littérature médiévale allemande* [285-300] ; — A. Paupert-Bouchez, *Blanc, rouge, or et vert : les couleurs de la merveille dans les Lais* [301-328] ; — M. J. Pelaez, *Color iuris in iure communi* [329-341] ; — B. Ribemont, *Le Dit des huit couleurs de Watriquet de Couvin* [343-358] ; — M. Salvat, *Le Traité des Couleurs de Barthélémi l'Anglais (XIII^e siècle)* [359-385] (avec édition du texte) ; — J.-R. Scheidegger, *Couleurs, amour et fantaisie dans le Livre du cuer d'amour espris de René d'Anjou* [387-399] ; — M. Vauthier, *Le paradoxe des fenêtres colorées dans Le Conte du Graal, une introduction possible à la lecture des couleurs chez Chrétien de Troyes* [423-448] ; — M. de Combarieu du Gres, *Les couleurs dans le cycle du Lancelot-Graal* [451-588] ; — M. Plouzeau, *Vert heaume : approches d'un syntagme* [589-650].

Gilles ROQUES

Les Épopées de la Croisade, premier colloque international (Trèves, 6-11 août 1984), publié par K. H. BENDER, Franz Steiner (Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, Beiheft 11), Stuttgart, 1987, VII+194 pages.

On se réjouit de la publication de ce recueil auquel ont participé la plupart des spécialistes actuels des épopées de la croisade. C'est véritablement un manuel qui répond à maintes questions. Je signale en particulier le très commode appendice, rédigé par H. Kleber, sur les éditions existantes et projetées, la chronologie des épopées et leur ordre dans le cycle [177-179], suivi de riches index [180-194]. L'introduction [1-5] du maître d'œuvre, K. H. Bender, me dispense d'une longue présentation. Je me bornerai à reproduire ici la table des matières, en elle-même très explicite : J. Richard, *L'arrière-plan historique des deux cycles de la croisade* [6-16] ; — D. Nicolle, *Armes et armures dans les épopées des croisades* [17-34] ; — S. Duparc-Quioc, *Un poème latin du XII^e siècle sur la première croisade par Gilon de Toucy, augmenté par Fulco* [35-49] ; — J. Steinruck, *Aspects religieux des croisades* [50-57] ; — A. M. Sumberg, *Au confluent de l'histoire et du mythe : la Chanson d'Antioche, chronique en vers de la première croisade* [58-65] ; — H. Kleber, *Graindor de Douai : remanieur - auteur - mécène ?* [66-75] ; — N. R. Thorp, *La Gran Conquista de Ultramar et les origines de la Chanson de Jérusalem* [76-83] ; — G. M. Myers, *Le développement des Chétifs : la version fécampoise* [84-90] ; — P. R. Grillo, *Considérations sur la version de Londres-Turin des Continuations du Premier Cycle de la Croisade* [91-97] ; — K. H. Bender, *Retour à l'histoire : les dernières épopées du premier cycle de la croisade* [98-104] ; — G. Bonath, *Reflets des croisades dans la littérature allemande* [105-118] ; — J. A. Nelson, *Le cor d'Elias et la formation du cycle* [119-125] ; — E. A. Emplaincourt, *Études des interpolations dans La Chanson du Chevalier au Cygne et de Godefroi de Bouillon : état de la question* [126-131] ; — R. F. Cook, *Idéologie de croisade et thématique courtoise dans les dernières épopées de la croisade* [132-138] ; — L. S. Crist, *Baudouin de Sebourg : structures, thèmes, fins* [139-150] ; — Fr. Suard, *Pierre Desrey et la Genealogie de Godefroy de Bouillon* [151-162] ; — J. B. Williamson, *Philippe de Mézières et l'influence du Cycle de la Croisade au 14^e siècle* [163-169] ; — H. Krauss, *La chanson de geste dans le système des genres littéraires* [170-176].

Gilles ROQUES

Italica 64, fascicolo 3 : « Linguistics : Theoretical and Applied », edd. Robert J. Rodini e Thomas D. Cravens, Madison (University of Wisconsin) 1987, pp. 365-550.

« This special issue of *Italica* is intended to acknowledge the presence and vital activity in the United States and Canada of scholars working in the area

of Italian linguistics, both applied and theoretical» (*Editors' Note*). Il volume comprende sei articoli, scritti tutti in inglese :

Robert J. Di Pietro (*The Scenario Principle in the Teaching of Italian Literature*, 365-376) e Marcel Danesi (*Practical Application of Current Brain Research to the Teaching of Italian*, 377-392) si occupano di aspetti didattici dell'insegnamento dell'italiano quale lingua straniera. — Hermann W. Haller (*Italian Speech Varieties in the United States and the Italian-American Lingua Franca*, 393-409) ha intervistato immigranti italiani provenienti da diverse regioni d'Italia ; su questa base esamina delle peculiarità diatopiche, diastratiche e diamesiche che per lo più si osservano anche nell'italiano d'Europa. Tipicamente americano è per esempio l'uso della congiunzione causale *peccosa/beccosa* ('perché'), che si spiega per l'influsso dell'am. *because* (401). Interessanti sono delle varianti come *propio* (in luogo di *proprio*), *pazienza* (in luogo di *pazienza*) o *necessitate* (in luogo di *necessità*), usate da italiani statunitensi della seconda generazione. Sul piano lessicale cf. anche prestiti e calchi come *jobless* 'disoccupato', *giobba* 'job', *vacazione* 'vacation', *ritornare indietro* secondo 'to go back', *ritirarsi dal lavoro* secondo 'to retire' o *dipende sulla persona* secondo 'it depends on the person' (404). Da aggiungere alla bibliografia è il lavoro di Žarko Muljačić, *L'italiano d'oltremare (Aspetti storici — problemi e punti nevralgici — ripercussioni)* (*Italienisch* 4:2, 1982, 12-26). — Una buona sintesi della complessa problematica dei pronomi clitici in italiano è esposta da Dieter Wanner (*Clitic Pronouns in Italian: A Linguistic Guide*, 410-442) (aggiunte bibliografiche : Ulrike Busch, *Die klitischen Pronomina des Italienischen*, Tübingen, Narr, 1985 ; Andrea Calabrese, *La sintassi dei pronomi atoni*, in : Christoph Schwarze, ed., *Bausteine für eine italienische Grammatik*, vol. 2, Tübingen, Narr, 1985, 117-179 ; Monica Berretta, *I pronomi clitici nell'italiano parlato*, in : Günter Holtus/Edgar Radtke, edd., *Gesprochenes Italienisch in Geschichte und Gegenwart*, Tübingen, Narr, 1985, 185-224). — Da menzionare infini i contributi di Carol Rosen (*Star Means Bad: A Syntactic Divertimento for Italianists*, 443-476) e di Stuart Davis et al. (*Stress on Second Conjugation Infinitives in Italian*, 477-498).

Thomas D. Cravens ha curato la ricca *Bibliography of North American Publications and Doctoral Dissertations in Italian Linguistics, 1965-1985* (499-528) che comprende molti lavori finora sconosciuti in Europa. — Il volume conclude con una dedica in memoria di Leo Spitzer nell'occasione del suo centesimo anniversario (529-532), con un necrologio in onore di Gerhard Rohlfs (533-536) e con una recensione di Yakov Malkiel a due monografie di Gerhard Rohlfs (*Antroponimia e toponomastica nelle lingue neolatine. Aspetti e problemi e Panorama delle lingue neolatine. Piccolo atlante linguistico pan-romanzo* ; 537-542).

Insomma, si può constatare che il presente fascicolo soddisfa completamente alla sopracitata intenzione degli editori, cioè di mettere in rilievo la presenza e l'attività vivace degli studiosi di italianistica nell'America del Nord, e che sottolinea una volta di più la necessità della collaborazione internazionale nel campo degli studi italianistici.

Wolfgang SCHWEICKARD

Idées et Mots au Siècle des Lumières, Mélanges en l'honneur de Gunnar von PROSCHWITZ, Bokhandel AB (diffusé en France par J. Touzot), Göteborg, 1988, 303 pages.

Il s'agit d'un recueil composé des principaux articles, parus entre 1964 et 1987, d'un spécialiste reconnu de la langue et de la société du 18^e siècle. On y trouvera les monographies classiques sur *Drame*, *Constitutionnel*, *Responsabilité* et les précieuses notes *En marge du Bloch-Wartburg*. Elles côtoient les articles de la décennie en cours, qui sont centrés sur un auteur (Piron, Beaumarchais), une œuvre (*Le Neveu de Rameau*, le *Dictionnaire critique* de Féraud) ou un milieu culturel (les Suédois francophiles du 18^e s., le *Courrier de l'Europe*). L'ouvrage se termine par un précieux index lexicologique [289-292], une notice biographique [293] et une liste des publications [295-301]. G. v. Proschwitz a creusé avec beaucoup de méthode un beau sillon (cf. en dernier lieu RLiR 51, 659). On peut attendre de sa retraite d'importantes publications.

Gilles ROQUES

PROBLÈMES GÉNÉRAUX

Philip BALDI, *An Introduction to the Indo-European Languages*, Carbondale-Edwardsville, Southern Illinois University Press, 1983, XIV+214 pp.

Il y a eu un temps où la grammaire de l'indo-européen était fort prisée par les romanistes (qu'on pense à certains travaux du jeune Thurneysen ou de Meyer-Lübke) ; ce contact est resté vivant dans les études étymologiques, et à côté de certaines « excursions » de Jerzy Kuryłowicz (romaniste passé aux études indo-européennes) et d'Emile Benveniste, il suffit de penser ici aux travaux de Y. Malkiel ou de J. Hubschmid (creusant jusqu'au pré-indo-européen) ou aux récents fascicules du FEW pour se rendre compte que le clivage entre indo-européen et langues romanes n'est pas absolu. De l'autre côté, les indo-européanistes ne peuvent négliger les renseignements qu'on peut tirer de l'évolution linguistique du latin aux langues romanes (1).

(1) Heureusement, certains indo-européanistes s'en rendent bien compte : cf. l'ouvrage stimulant de A. Bammesberger, *Lateinische Sprachwissenschaft*, 1984 (cf. RLiR 50, 559-562).

Le présent ouvrage remplit une lacune dans la littérature sur l'indo-européen : il s'agit d'un manuel qui répond au triple but de fournir (1) un aperçu des différentes langues indo-européennes en les situant dans l'histoire du développement de la famille indo-européenne, (2) une caractérisation systématique des principaux traits phoniques, morphologiques et syntaxiques de ces langues, et (3) une bibliographie de base (grammaires ; dictionnaires ; études importantes) pour ces différentes langues. L'introduction de Philip Baldi — qui s'est déjà signalé par plusieurs travaux de linguistique latine — répond parfaitement à ces exigences (2), et j'en recommande la lecture au romaniste avide de se plonger dans l'indo-européen.

L'ouvrage a été rédigé dans une conception pédagogique, qui fait éviter la discussion de problèmes controversés (parfois signalés en passant) et qui explique les énumérations de traits permettant de rapprocher ou de séparer certaines langues à l'intérieur de la famille indo-européenne. Cette conception explique aussi l'inclusion d'un spécimen de texte (avec traduction interlinéaire, suivie d'une traduction plus ou moins libre) pour les principales langues ; on regrettera toutefois que ces choix de textes ne soient pas accompagnés d'un commentaire explicatif (3).

Voici comment ce manuel est structuré : après l'introduction (pp. 3-23 : concept de « indo-européen » ; la notion de « grammaire comparée » ; les Indo-Européens ; le proto-indo-européen) (4), on a des chapitres sur les groupes

(2) Mieux que l'ouvrage de W. B. Lockwood, *Indo-European Philology : Historical and Comparative*, London, 1977³.

(3) Ce qui pose un problème d'ordre pratique : les spécimens étant donnés en transcription, le lecteur qui consultera un dictionnaire ou une grammaire de la langue en question, sera souvent confronté avec un alphabet non romain.

(4) A propos de cette introduction, quelques remarques : (1) il faudrait signaler l'existence d'un « pré-comparatisme » : William Jones n'a pas découvert le sanskrit (cf. maintenant l'excellent aperçu, avec une très riche bibliographie, de J.-C. Muller, « Early stages of language comparison from Sasseti to Sir William Jones (1786) », *Kratylos* 31, 1986, 1-31) ; (2) le nom de Bühler est à supprimer parmi les « grands noms de la grammaire comparée » (p. 3) ; (3) il faudrait mentionner l'opposition entre une explication (a) génétique, (b) aréale et (c) typologique de ressemblances entre des langues ; (4) les tableaux des formes comparées ne sont pas tout à fait précis quant au découpage en morphèmes ; (5) il faudrait peut-être expliquer les termes « indo-européen » et all. « *indogermanisch* » (y ajouter encore « indo-aryen ») ; (6) pour la position du hittite (p. 19), voir maintenant l'article de synthèse de K. Strunk, « Probleme der Sprachrekonstruktion und das Fehlen zweier Modi im Hethitischen », *Incontri Linguistici* 9, 1984, 135-152 ; (6) il faudrait aussi mentionner l'existence d'une « indogermanische Dichtersprache » (cf. R. Schmitt, *Dichtung und Dichtersprache in indogermanischer Zeit*, Wiesbaden, 1967).

« italique » (24-38 : latin et falisque ; osque et ombrien ; et un paragraphe sur les langues romanes), « celtique » (39-50), « indo-iranien » (51-66 : surtout le sanskrit et le vieux-perse), « hellénique » (67-78 : ici la dialectologie du grec ancien est assez négligée) (5), « arménien » (79-86), « albanais » (87-93), « balte » (94-104), « slave » (105-123), « germanique » (124-141), « tokharien » (142-150), « anatolien » (151-164) et sur les langues indo-européennes « mineures » (ligure, lépontique, rhétique, thrace, phrygien, illyrien, messapien, vénète ; 165-169). L'ouvrage se termine par une bonne bibliographie (173-187), un index des mots (189-203) et un index général (205-214).

Il serait malvenu de reprocher à l'auteur des lacunes ou des défauts que la conception même de l'ouvrage rendait inévitables : par contre, on saura gré à Baldi de nous avoir fourni un ouvrage bien équilibré sur les différents groupes de langues indo-européennes. Son manuel sera fort utile aux romanistes, qui liront avec le plus grand profit, outre le chapitre sur l'italique, ceux sur le celtique, l'albanais et les langues « mineures ».

En ce qui concerne le chapitre sur le latin, la description « phonologique » que propose l'auteur me paraît discutable : pourquoi ne pas traiter *j* et *w* comme phonèmes (cf. l'opposition entre *qui* et *cui*), ce qui permet de supprimer *kw* et *gw* comme phonèmes autonomes en latin (ce sont des groupes de 2 phonèmes). J'ai aussi des réserves à l'égard de l'affirmation qu'en osque et en ombrien il y a un système d'ablaut : s'il faut l'établir en comparaison avec le latin, quelle en est la pertinence pour la description de l'osque et de l'ombrien ? A corriger aussi le terme « *Rhaeto-Romansch* » (p. 37) : le « rhéto-roman » (*Rhaeto-Romance*) — si l'on veut maintenir cette appellation — englobe le romanche (= *Romansch*), le ladin dolomitique (= *Ladin*) et le frioulan (= *Frioulian*).

On regrettera la présence de quelques erreurs dans la discussion et la transcription des formes (par ex. pour le sanskrit et pour le hittite), et les coquilles dans la bibliographie (6). Pour ma part, je déplore surtout l'absence de certains ouvrages fondamentaux dans la bibliographie (par ex. de A. Debrunner, M. Lejeune, A. Prodocimi, H. Rix, R. Schmitt, ou les grandes grammaires latines (7)), et l'absence d'une application de la théorie des laryngales. Mais tout ceci pourra

(5) Voir les publications récentes de Cl. Brixhe, Y. Duhoux et R. Schmitt.

(6) P. 177, lire Grassmann ; 181, sub Mayrhofer : *Kurzgefasstes* ; 182, sub Meillet : *slave commun* ; 182, lire Meriggi, Piero ; 182, sub Meyer : *Kurzgefasste* ; *albanesischen* ; 182, sub Sievers : *Angelsächsischen* ; 186, sub Szemerényi : *laryngales* ; 186, sub Van Windekens : Centre international. On lira partout *millennium* au lieu de *millenium*.

(7) R. Kühner - C. Stegmann, *Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*, Hannover, 1912 (réimpr. 1971-1974) ; M. Leumann - J. B. Hofmann - A. Szantyr, *Lateinische Grammatik*, München, 1963-1979.

facilement être corrigé dans une deuxième édition de cet ouvrage, qui devra alors rendre compte de quelques progrès récents en linguistique indo-européenne (e.a. la théorie glottalique, et l'élargissement vers le « nostratique ») (8).

Pierre SWIGGERS

Jacques LEROT, *Analyse grammaticale. Mots, groupes de mots et fonctions grammaticales*, Gembloux, Duculot, 1986, 130 pages.

Jacques Lerot, auteur d'un *Abrégé de linguistique générale* (1983) (1), présente ici une synthèse de la tradition grammaticale et des acquis de la linguistique moderne. Le but de l'ouvrage recensé ici est de faciliter l'accès aux grammaires descriptives et la lecture d'analyses grammaticales. D'où un triple objectif : (1) fournir une réflexion à propos des catégories linguistiques qu'il convient de retenir (dans l'analyse du français) (2) ; (2) indiquer l'agencement de structures linguistiques et dégager le rapport entre forme et sens ; (3) proposer des définitions précises, organisées en un système cohérent, des termes grammaticaux correspondant aux catégories et fonctions linguistiques qu'il convient de reconnaître (3). Ce puissant effort de synthèse — qui fait de cet ouvrage une belle contribution à la théorie grammaticale — porte sur trois domaines : les mots et les classes de mots (Chapitre I), les groupes de mots (Chap. II) et les fonctions grammaticales (Chap. III). L'ouvrage est divisé en paragraphes, et c'est à ceux-ci que renvoient les chiffres dans l'index fort détaillé (121-128).

L'ouvrage de Jacques Lerot ne prétend pas être définitif, et l'auteur invite le lecteur à réfléchir de façon critique sur les idées qu'il avance. Qu'il me soit permis de signaler ici certains points de désaccord.

(8) Cf. Th. V. Gamkrelidze - V. V. Ivanov, *Indoevropskij jazyk i indoevropjcy*, Tbilisi, 1984 ; A. R. Bomhard, *Toward Proto-Nostratic. A new approach to the comparison of Proto-Indo-European and Proto-Afroasiatic*, Amsterdam, 1984.

(1) Signalons aussi son ouvrage, rédigé en collaboration avec Jean-René Klein, *Terminologie grammaticale. Essai de clarification et d'harmonisation*, Bruxelles, 1984.

(2) Cette restriction n'est pas formulée de façon explicite, mais elle ressort du corpus d'exemples, exclusivement français.

(3) Voir p. 6 : « La terminologie utilisée dans le présent manuel se veut très largement conforme et en tous cas compatible avec les codes de terminologie grammaticale publiés par les Ministères français et belge de l'Education nationale et est en même temps déterminée par les acquis fondamentaux de la recherche récente en grammaire scolaire. Dans un esprit d'harmonisation et de rationalisation, nous avons adopté une nomenclature susceptible de concilier les exigences de la science et de la tradition ».

§ 1. L'auteur parle de « séquences d'unités significatives qui constituent des ensembles compacts non scindables par la forme » à propos de *intolérable, chantions, courageux*, mais il s'agit là d'éléments qui sont segmentables du point de vue formel (et même un locuteur sans formation linguistique pourrait en proposer une segmentation correcte).

§ 1. « Le phraséologisme possède un sens littéral incompatible avec le contexte » (par ex. *prendre la mouche*) : ne serait-il pas plus exact de dire que le sens d'un phraséologisme ne saurait être reconstitué à partir de celui de ses éléments composants ?

§ 2 / § 3. Peut-on vraiment dire que les classes de mots se caractérisent par une « richesse sémantique » : un très grand nombre de mots lexicaux n'ont pas un sémantisme fort riche.

§ 8 (et § 15). Je ne parlerais pas de « sous-classes morphologiques », mais de propriétés morphologiques (et je n'y rattacherai pas « le genre grammatical des noms » — phénomène lexical et sublexical (cf. *le/la concierge*) en français, sauf peut-être dans le cas de *gens*, où le genre peut être défini en termes syntactiques). Notons encore que la caractéristique du genre en français se distribue sur d'autres mots que le nom (par ex. le déterminant, l'adjectif, le participe passé s'accordant avec le nom, etc.).

§ 9. « Le verbe est un mot dont la forme varie en personne, nombre, temps et mode » : à nuancer pour les verbes impersonnels et défectifs.

§ 10. Au lieu des trois conjugaisons retenues par l'auteur (I. *-er* ; II. *-ir/issant* ; III. *-ir/ant, -oir* et *-re*), je préfère poser deux conjugaisons (I. *-er* ; II. « l'autre conjugaison ») ou 3 conjugaisons (I. *-er* ; II. *-oir* ; III. *-ir* et *-re*) (4).

§ 12. Il faut relever ici l'identification peu convaincante des verbes « copules » (« verbes qui s'associent aux adjectifs ou aux noms pour leur permettre de fonctionner comme des verbes ») par le jeu de substitutions suivant : *C'est un menteur ~ Il ment ; Il est lent ~ Il traîne ; Il se montre insensible ~ Il ne s'émeut pas* (que penser alors de : *il s'imagine ministre ~ il se trompe ?*).

§ 13. Pourquoi faut-il « éventuellement » distinguer le verbe pronominal du verbe transitif ?

§ 15. « Le nom est un mot à haute valeur sémantique » : à nuancer si l'on inclut le nom propre dans la catégorie du nom (comme le fait Lerot, § 18).

§ 22. « Les adjectifs ont quatre formes : le masculin singulier, le féminin singulier, le masculin pluriel et le féminin pluriel *grand, grande, grands, gran-*

(4) Cf. à ce propos les options esquissées dans P. Swiggers - K. Van den Eynde éd., *Etudes de morphologie verbale française* (n° spécial de *I.T.L. Revue de linguistique appliquée*), 1987 (avec la collaboration de Y.-Ch. Morin et M. Plénat).

des » : choisissant une description axée sur l'image écrite, l'auteur écarte le problème fondamental des formes de liaison.

§ 27. Selon l'auteur, « le nom commun désigne un ensemble vaste et indéterminé (par exemple, la masse des « chaises ») » : ne serait-il pas plus exact de dire que le nom commun, pris comme lexème isolé, a un sens qui permet de le rattacher à un ensemble défini de référents possibles ?

§ 28. Il aurait fallu ajouter à l'inventaire des « déterminants » une description de leurs combinaisons possibles.

§ 36. Il faudrait encore distinguer entre *tout* et *chaque*.

§ 41. L'auteur n'a pas relevé la fonction cataphorique des pronoms : *Chaque fois qu'il nous visitait, Jean nous racontait ses dernières aventures.*

§ 44. Le pronom *on* peut aussi avoir valeur de deuxième personne (emploi didactique).

§ 55. Pour le sémantisme des adverbes, ajouter encore l'emploi « métalinguistique » (ou « métadiscursif ») : *Ce mot, ou plus exactement, ce morphème, . . .*

§ 58. Parmi les adverbes fonctionnant comme mots de liaison (*aussi, d'ailleurs, etc.*), l'auteur a rangé *et puis* : un mot d'explication aurait été à sa place ici.

§ 59. Si dans *chanter juste, travailler dur* le statut adverbial des termes qualificatifs me paraît incontestable, peut-on dire que dans *parler anglais, voter socialiste* les adjectifs fonctionnent comme adverbes ?

§ 62. Il aurait peut-être fallu distinguer entre préposition et locution prépositionnelle.

§ 71 (et § 72). On aimerait savoir si l'auteur rangerait *puis* et *ensuite* parmi les conjonctions de coordination (ces mots ne figurent pas dans sa liste).

§ 79. Il faudrait quand même nuancer l'affirmation que « la phrase est un objet théorique qu'on étudie en grammaire sans tenir compte du contexte général dans lequel elle a été produite » (p. 45).

§ 83. Pour le test de substitution, il faudrait en premier lieu assurer une position identique pour les éléments qu'on commute.

§ 84. Je ne comprends pas pourquoi l'auteur reconnaît un groupe discontinu dans *cette jolie maison (j'ai visité cette jolie maison)*. Le rapport établi avec « *Comment est cette maison ?* » ne peut servir d'argument : *cette jolie maison* fonctionne comme un segment continu, ainsi que le montre la proportionnalité avec la phrase *je l'ai visitée (l' = cette jolie maison)*.

§ 88. Dans la division des « groupes attachés par un mot de liaison », je préférerais le terme de « groupe subordonné » (*quand il pleut*) à celui de « groupe conjonctif » : cela permet d'établir le parallélisme avec les groupes coordonnés (introduits par une conjonction de coordination, par ex. *gentils ET courageux*) distingués par l'auteur.

§ 89 (n° 4) : à propos de « base nominale et expansion nominale », on aurait aimé voir discuté ici le fameux problème de *ce fripon de valet* (5).

§ 91. « Les phrases de type déclaratif . . . ne sont pas associées à un sémantisme particulier » : que faut-il entendre au juste par cette caractérisation ?

§ 92. Est-ce que la phrase « *Il y a un jeune homme qui te demande* » est vraiment une phrase marquée ou emphatique (par rapport à quel autre type phrasique) ?

§ 98. « La proposition incise est une phrase matrice insérée dans un discours direct rapporté ou se trouvant à la fin de celui-ci » : il aurait fallu insister sur l'inversion du sujet (*dit-il*).

§ 118. Dans les structures du type « *Les enfants, ils ont terminé leurs devoirs* », je ne considère pas *ils* comme un « rappel ou une trace du sujet extrapposé » (cf. § 125, objet extrapposé) (6).

§ 121. « L'attribut du sujet ne peut être remplacé que par le pronom invariable *le* (*l'*) et s'oppose ainsi au complément d'objet direct » : mais que faut-il faire de *Etes-vous la directrice ? Oui, je la suis* (cette remarque vaut aussi pour le § 139 n° 3).

§ 122. La description du sémantisme du complément d'objet (en termes de « événement ou état exprimé par le verbe »/bénéficiaire/résultat/lieu) ne me convainc pas trop. On se demande d'ailleurs pourquoi l'auteur ne mentionne pas la fonction sémantique « terme de l'action » (réserves analogues pour les §§ 131 et 137 : sémantisme du COI et du complément d'agent).

§ 124. A propos de l'objet formel : on aurait souhaité ici une discussion plus approfondie des valeurs de la « voix pronominale ».

§ 129. « Comme le complément d'objet indirect est une fonction à valeur nominale, on ne peut jamais le remplacer par un adverbe » : mais vu que le COI est remplaçable par *y*, l'auteur tombe dans un cercle vicieux. Au § 130 les formes *en* et *y* sont considérées comme des adverbes « si elles commutent avec *de là, là, là-bas* (d'où et où) » et comme des pronoms « si elles sont équivalentes à *de cela* ou à *cela* ». Au § 149 (identification du complément circonstanciel), on lit que « étant donné que les mots *en* et *y* sont à la fois des pronoms et des adverbes, ils sont inefficaces pour identifier le complément circonstanciel ».

§ 144. Pour les verbes se construisant avec un attribut du COD, pourquoi ne pas mentionner la valeur sémantique de transformation (exprimée par *ex. par rendre*) ?

§ 150. « Les procédés d'explicitation [de la relation sémantique du complément circonstanciel] sont les suivants : la préposition, la conjonction de subor-

(5) Voir dans cette revue même les articles de M. Tuțescu (RLiR 33, 299-316) et de M. Regula (RLiR 36, 107-111).

(6) Cf. le type d'analyse proposé dans Cl. Blanche-Benveniste - J. Deulofeu - J. Stéfanini - K. Van den Eynde, *Pronom et syntaxe*, Paris, 1984.

dination, la catégorie sémantique exprimée par un nom, le suffixe » : le troisième procédé devrait être reformulé comme « un nom investi d'une catégorisation sémantique ».

§ 158. Le rapport de substitution établi entre *Il l'a blessée avec un couteau* et *C'est ainsi qu'il l'a blessée* n'est pas très heureux.

§ 159. L'auteur distingue entre l'adjectif fonctionnant comme un complément circonstanciel libre (*je l'ai découvert inanimé ~ il était inanimé lorsque je l'ai découvert*) et l'adjectif attribut de l'objet (*je le crois coupable* : « la proposition logique formée par l'adjectif et l'objet direct n'est pas préétablie, mais résulte directement de l'action exprimée par le verbe ») : cette distinction n'est pas très convaincante (elle se heurte à des difficultés dans le cas de *savoir* : *je le sais coupable ~ il est coupable et je le sais* ; *reconnaître*, etc.) et il me semble préférable de faire la distinction entre un attribut du COD « résultatif (ou terminatif) » — ex. *peindre le mur rouge* ; *nommer Jean directeur* — et un attribut du COD caractérisant (*il a accepté le colis ouvert*).

§ 170. Pour ma part, je réunirais les sens « attributif » et « prédicatif » des compléments du nom.

§ 172. « Les appositions sont des compléments du nom nouant un rapport de coréférence avec la base nominale : *Le roi Louis II* ; *La ville de Paris* » : le dernier exemple aurait mérité un mot d'explication.

§ 181. « Les phrases incidentes ou phrases intercalées dans une autre [n'ont] aucun lien syntaxique avec cette dernière » : mais l'exemple donné (*La sœur de Jean — je viens de l'apprendre — a mis au monde une ravissante petite fille*), contenant un pronom à fonction cataphorique (par rapport au rhème), montre qu'il y a un lien syntaxique entre la phrase incidente et la phrase principale.

Pour conclure, on a ici un ouvrage stimulant, bien rédigé mais parfois trop lacunaire, qu'on aimerait voir remanié pour une publication définitive.

Pierre SWIGGERS

An CARLIER, *Guide de la documentation bibliographique en linguistique générale et française* (Bibliothèque universitaire Moretus Plantin, n° 4), Namur, Presses Universitaires, 1987, 99 pp.

Mlle Carlier, qui enseigne la linguistique française aux Facultés universitaires de Namur, nous donne ici un excellent *Guide* bibliographique. L'ouvrage est orienté vers les sources de documentation qui facilitent l'accès à un domaine particulier : on y trouvera donc les répertoires bibliographiques, les synthèses, les manuels et les travaux d'orientation. Toutes les entrées bibliographiques (numérotées successivement de 1 à 305) sont mentionnées avec les cotes de la Bibliothèque universitaire Moretus Plantin. Le *Guide* se termine par une « Grille

de classement des ouvrages en accès direct à la Bibliothèque universitaire Moretus Plantin » (89-93) et un index (95-99), qui augmentent sa valeur pratique.

Voici le plan de cette bibliographie : 1. Répertoires et manuels bibliographiques (11-15) ; 2. Bibliographies générales (courantes) (17-18) ; 3. Linguistique générale (19-26) ; 4. Linguistique romane (27-30) ; 5. Linguistique française (31-34) ; 6. Linguistique espagnole (35-36) ; 7. Linguistique italienne (37-38) ; 8. Histoire de la linguistique (39-49) ; 9. Linguistique historique (51-53) ; 10. Linguistique synchronique (1) (55-78) ; 11. Thèses (79-81) ; 12. Terminologie linguistique, Dictionnaires et encyclopédies (83-87) (2).

On ne peut qu'admirer la compétence et la précision avec lesquelles ce *Guide* a été rédigé ; An Carlier a opéré un choix judicieux parmi la masse des titres, elle a organisé de façon méthodique le classement des entrées, et elle y a ajouté un commentaire très utile (concernant le contenu, le plan et la valeur de la publication en question). Ici et là, on aurait souhaité une information plus riche (par ex. à propos de la linguistique espagnole et italienne) (3) et je regrette l'absence de quelques titres, comme par exemple l'*Album phonétique* de Georges Straka (Québec 1965 ; indispensable pour l'information phonétique) ; la « Brève introduction à la sociolinguistique » (*Revista portuguesa de filologia* 17, 1975-1978 [1980], pp. 1-35) de Willy Bal, et les *Etudes de géographie linguistique* (Strasbourg, 1983) de Mgr Pierre Gardette (où l'on trouvera une masse d'informations sur le développement de la dialectologie française et sur des problèmes de méthodologie). Ces titres peuvent être ajoutés dans une édition remaniée de cet ouvrage, dont on espère qu'il sera mis à jour de façon régulière. Dans cette perspective, nous voulons encore signaler les corrections, très rares, qui s'imposent : p. 4 sous 10.2.2.1. lire *sociolinguistique* ; p. 13 n° 9, lire Kerchnen, Hans-Jürgen ; p. 14 n° 13, lire Wilhelms-Universität ; p. 21 n° 22 : la *Bibliographie Linguistique* a actuellement un retard de deux ans ; p. 24 n° 37 ajouter l'abréviation *IG* ; p. 30 n° 82 : on préférera l'abréviation *TraLiLi* ; p. 34 n° 78, lire l'abrè-

(1) Cette section est subdivisée de la façon suivante : 10.1. Composantes de la description linguistique (Phonétique et phonologie/Grammaire et syntaxe/Sémantique, pragmatique, lexicologie et lexicographie, onomastique) ; 10.2. Domaines interdisciplinaires (Psycholinguistique/Sociolinguistique/Philosophie du langage/Sémiotique/Linguistique et mathématiques).

(2) Personnellement, j'aurais placé la bibliographie des répertoires de thèses dans la première section, et celle des travaux de terminologie linguistique après la section de linguistique générale.

(3) On regrette l'omission des titres suivants : pour l'espagnol, M. Metzeltin, *Einführung in die hispanistische Sprachwissenschaft*, Tübingen, 1973 et V. Lamiquiz, *Lingüística española*, Sevilla, 1983 ; pour l'italien : A. L. et G. Lepschy, *La lingua italiana. Storia, varietà dell'uso, grammatica*, Milano, 1981 ; A. Stussi, *Avviamento agli studi di filologia italiana*, Bologna, 1983 ; L. Renzi, *La linguistica italiana oggi. Tendenze, centri, metodi. Un panorama bibliografico*, Innsbruck, 1984.

viation *ZFSL* et ajouter l'ancien titre *Zeitschrift für neufranzösische Sprache und Litteratur* ; p. 41 n° 100 lire *Historiography of Linguistics* ; p. 45 n° 120 *Acta Linguistica Hafniensia* ; p. 46 n° 124 *Theoretical* ; p. 49 n° 142 Honório ; p. 51 n° 143 (et p. 95) Anttila ; p. 51 n° 145 (et p. 96) Hock, Hans Henrich ; p. 85 n° 289 (et p. 97) Metzeltin. Dans l'index (pp. 95, 96, 98), lire Brearley, *Französisches Etymologisches Wörterbuch* et *Romanistisches Jahrbuch*.

Pierre SWIGGERS

LINGUISTIQUE ROMANE

Robert A. HALL, Jr., *Proto-Romance Morphology*, Amsterdam-Philadelphia 1983, John Benjamins Publishing Company, XIII+304 pp.

Le présent volume fait partie d'une grammaire historique comparée des langues romanes que l'auteur a commencée en 1974 par la publication de son *External History of the Romance Languages* ; l'objectif de ce tome est de montrer dans quelle mesure la structure morphologique déficiente du latin tardif a pu contribuer à la transformation du système roman en éliminant bon nombre de catégories et en les remplaçant par d'autres. M. Hall traite un ensemble très vaste et décrit ainsi sommairement l'évolution morphologique des langues romanes à partir du latin jusqu'à l'époque de la fragmentation linguistique de la Romania.

On regrettera que cette étude soit basée sur un choix plutôt éclectique des ouvrages de référence : Lausberg (1) reste inconnu, l'étude toujours essentielle de Cohn (2) manque, les analyses fondamentales de Hofmann/Szantyr (3) font absence ainsi que le livre de base publié par Brugmann/Delbrück (4), sans parler des nombreuses études dues aux spécialistes du latin médiéval comme p. ex. Löfstedt, Mohl, Svennung et bien d'autres, que je ne citerai pas. Le livre de M. Hall est, par conséquent, avant tout un manuel didactique qui néglige un peu la discussion avec les recherches antérieures.

-
- (1) H. Lausberg, *Romanische Sprachwissenschaft III, Formenlehre*, Berlin/New York 1972).
 - (2) G. Cohn, *Die Suffixwandlungen im Vulgärlatein und im vorlitterarischen Französisch nach ihren Spuren im Neufranzösischen*, Halle 1891.
 - (3) J. B. Hofmann/A. Szantyr, *Lateinische Syntax und Stilistik*, Munich 1972.
 - (4) K. Brugmann, B. Delbrück, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, tome II^a, Vergleichende Laut-, Stammbildungs- und Flexionslehre nebst Lehre vom Gebrauch der Wortformen der indogermanischen Sprachen, von K. Brugmann, Strasbourg 1911.

Dans la première partie [1-6], M. Hall essaie d'établir une liste des changements morphématiques survenus dans les langues romanes et de définir ce qu'il comprend par le terme de 'reconstruction' ; le second chapitre sert à la détermination des catégories inflexionnelles (genre, cas, nombre, personne, temps et aspect). Les exemples donnés s'avèrent corrects, en général ; il convient, cependant, de souligner que M. Hall a tendance à trop simplifier l'état des choses quand il proclame la thèse que « for no Romance language (included reconstructed Proto-Romance), however, need we set up more than two grammatical genders » [7] : a-t-il donc oublié que le neutre a survécu en roumain et en italien (dialectal) ? Le même manque de précision se manifeste dans les chapitres suivants, dans lesquels l'auteur traite respectivement les éléments inflexionnels caractéristiques des noms et des pronoms [15-46], des verbes [47-100] et des indéclinables [101-107]. Étant donné qu'il est impossible de discuter tous les détails et d'énumérer tous les cas problématiques nous ne présentons que quelques points généraux :

- il n'est pas possible de parler d'*O(id) N(orthern) F(rench)* dans le cas du protofrançais [17, etc.], car il faut distinguer entre les parlers de l'extrême Nord (normand, picard, wallon) et le protofrancien ;
- le croquis [p. 17] qui se réfère à la déclinaison des noms correspond plutôt à un type idéal qu'à une réalité linguistique. On sait depuis longtemps qu'en protoroman il y avait déjà des subsystemes nettement distincts et que la chute des désinences ne s'est pas passée d'une façon synchronique dans toutes les aires linguistiques ; cette connaissance qu'avait déjà Meyer-Lübke se retrouve d'ailleurs aussi dans le livre de M. Hall : « We must, however, go even farther and postulate a gradual decline of the case-system, which fell apart at varying rates and with different results in various parts of the Romance territory » [191]. Cependant, on ne peut certainement pas postuler la disparition plus précoce de lat. *-orum* que de lat. *-arum* [18] : la Romania connaît *Francorum villa* à côté de *Monte de Spelengaru* ; en ce qui concerne afr. *al tems ancienor* ou it. *le penè 'nfernor*, il ne faut pas exclure l'influence du latin ecclésiastique [21] (cf. aussi it. *tempora* et it. *tempi*) ;
- quant à la reconstruction des systèmes pronominaux, on regrettera que M. Hall n'ait pas respecté la survivance de *mihi* (ALF 864) et *tibi* (ALF 1307) en galloroman [38], et j'ai du mal à comprendre ce qu'il veut dire en postulant, pour le protoroman, « a kind of 'prearticle', which still had a great deal of deictic force » [42] ; (cf. aussi pp. 191 ss.) (5) ; or, les textes ne sont pas faits pour confirmer cette hypothèse ;
- en ce qui concerne le système verbal du protoroman, il paraît peu sûr que /kantáret/ « (that) he might sing » [48] en ait fait partie intégrante : cette

(5) Voir à ce sujet Ch. Schmitt, *Die Ausbidung des Artikels in der Romania*, in : W. Dahmen (e.a.), *Latein und Romanisch*. Romanistisches Kolloquium I, Tübingen 1987, pp. 94-125.

proposition hypothétique aurait pour conséquence d'interpréter le futur analytique (infinitif + *habere*) comme phénomène tardif qui n'appartient pas au protoroman (6). Si la forme synthétique verbe + /-re-/ avait vraiment été panromane, elle aurait survécu dans plus de deux langues et il n'y aurait aucune difficulté de postuler **esserem* non attesté [71].

Ces remarques critiques indispensables ne doivent pas amoindrir l'impression généralement positive que donne ce chapitre assez solidement étoffé et par conséquent bien supérieur à la troisième partie consacrée à la dérivation protoromane [108-163]. Il est peu compréhensible pourquoi M. Hall qui ne connaît pas l'ouvrage fondamental de Cohn ne s'est même pas servi du dictionnaire inverse qu'Alsdorf-Bollée/Burr ont établi sur la base du REW de Meyer-Lübke (7) : cet index lui aurait fourni un inventaire plus complet des éléments affixaux et aurait évité d'importantes lacunes, telles la catégorie bien établie des combinaisons d'une base avec deux ou plusieurs suffixes ou préfixes (exemples : *monte*, *monticulus*, *monticellus*, REW 5670 ; *facere*, *conficere*, **exconficere*, REW 2984 ; ou *dare*, *condere*, *recondere*, FEW 7128) ainsi que la formation parasynthétique mal rangée [159] parmi les différents types de composition. En même temps, un tel procédé aurait démontré que les langues romanes ont fait, chacune, leur choix particulier parmi les multiples possibilités qu'offraient la suffixation et la préfixation (-*eare* et -*iare* [112] sont plus fréquents dans le domaine ibéroroman ; -*one* [136] connaît de bonne heure des variations locales, etc.).

La quatrième et la cinquième partie [164-207] rassemblent et systématisent les observations et explications données dans les chapitres précédents. M. Hall a certainement raison d'insister sur le fait que « it can be argued that inflectional simplification is only part of the story, and that it is normally accompanied by a corresponding increase in syntactic complexity, especially with regard to word-order » [165], mais il aurait aussi dû dire que la remarque au sujet du syncrétisme protoroman [165] est aussi valable pour la latin de Plaute que pour celui de Cicéron ou celui des inscriptions (8) et qu'il y a ainsi une continuité

(6) Voir cependant les études de H. Stimm, *Ein neuer früher Beleg des synthetischen Futurs*, in : *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Beiheft N.F. 5, Wiesbaden 1982, 40-52, et B. Müller, *Das lateinische Futurum und die romanischen Ausdrucksweisen für das futurische Geschehen*, in : *Romanische Forschungen* 76 (1964), 44-97.

(7) A. Alsdorf-Bollée/I. Burr, *Rückläufiger Stichwortindex zum romanischen etymologischen Wörterbuch*, Heidelberg 1969 ; la troisième édition du REW date de 1935 (et non de 1936, comme l'écrit M. Hall dans la préface).

(8) Voir p. ex. P. A. Gaeng, *Collapse and Reorganization in the Latin Nominal Flexion as Reflected in Epigraphic Sources*, Potomac 1984.

millénaire sur laquelle repose l'évolution particulière des différentes langues romanes (9).

Dans ce contexte il est peu fondé de supposer que la population romane de Roumanie n'ait pas appris sa leçon de protoroman (p. 200 M. Hall parle de « features which give Roumanian the appearance of having grown out of a moderately, but not thoroughly well learned Popular Latin in the mouths of speakers of Slavic »), alors qu'en réalité le superstrat slave n'a contribué qu'à une transformation secondaire du protoroman balkanique comme l'ont fait les différentes variétés germaniques à l'ouest : on ne peut donc ni expliquer la productivité de *-ald* ou *-ard* dans le cadre de la dérivation romane, ni inclure celle de *mis-* ou *for-* dans la préfixation protoromane comme le fait l'auteur. M. Hall n'ayant que peu contribué à élucider les lois qui régissent la formation des mots en protoroman, la description de l'affixation romane continue à rester un désideratum de premier ordre.

Notre critique peut paraître sévère, mais elle n'est que la conséquence d'un travail peu soigneux (10) et incomplet qui vise trop un public universitaire peu spécialisé et rend ainsi plutôt service à la didactique qu'au progrès de la discipline.

Christian SCHMITT

DOMAINE SARDE

Eduardo BLASCO FERRER, *Storia linguistica della Sardegna*, Tübingen, Niemeyer, 1984, 349 pages.

Depuis la publication de *La Lingua Sarda* de Max Leopold Wagner, en 1950, aucune étude d'ensemble n'avait été consacrée à l'histoire linguistique de la Sardaigne. L'autorité scientifique du romaniste allemand, universellement reconnue, et l'apport considérable de ses travaux pour la connaissance des parlers et de la culture de l'île, expliquent probablement ce silence. On avait un peu l'impression que tout avait été dit sur le sarde. Le premier mérite de l'ouvrage de Blasco

(9) Voir l'étude toujours actuelle de M. Křepinský, *La naissance des langues romanes et l'existence d'une période de leur évolution commune (latin vulgaire, période romane)*, Prague 1958, Romanica II, Rozpravy Československé Akademie Věd, Rada společenských věd, 68, 1958, 13.

(10) Manquent, à la page 8 de mon exemplaire, les premières lettres de chaque ligne ; aux pages 82 et 100 on cherche en vain la note 19 ; p. 167 manque *ambo* ; d'autres corrigenda : 102 abinke, lire abinde ; 128 rinkt, lire tinkt ; p. 165 indcating, lire indicating ; 169 abl. animale, lire animalì ; 170 sans /-s/ la première phrase n'a pas de sens ; 192 τον, lire τὸν ; 198 aimilar, lire similar ; 201 champouiner, lire champouiner ; 201 floresikt, lire floreskit ; etc. (sans parler des fautes et imprécisions dans les titres allemands qui se trouvent dans la bibliographie).

Ferrer aura été de contribuer, comme d'autres publications récentes de plusieurs spécialistes du même domaine linguistique, au dépassement de cette situation de blocage en accueillant largement les méthodes nouvelles de la linguistique moderne et notamment du structuralisme, totalement absent dans l'œuvre de M. L. Wagner.

Un nombre considérable de travaux ont vu le jour au cours de ces trente dernières années, consacrés au sarde et aux autres aires romanes. Etudes générales, Atlas linguistiques nationaux et régionaux, monographies, articles. Cela méritait une remise à jour des connaissances : c'est aussi l'un des mérites majeurs de cet ouvrage et nous tenons à le souligner. Ajoutons en outre que ce dernier arrive au bon moment, au moment où un regain d'intérêt pour la culture sarde, dans le sens le plus large du terme, se manifeste dans l'île et à l'extérieur, se traduisant par des recherches fructueuses dans le domaine linguistique mais aussi dans les différentes disciplines des Sciences Humaines ; au moment aussi où les nouvelles générations recherchent leur identité culturelle régionale dont la langue, à juste titre, apparaît comme l'expression la plus importante, celle en tout cas que l'on souhaite préserver et affirmer en priorité.

Malgré ses qualités nombreuses l'ouvrage de Blasco Ferrer n'est pas indemne de critiques, sur des questions de détail le plus souvent mais parfois aussi sur des problèmes de méthode. En tant que spécialistes de la phonétique sarde nous avons été étonné à plusieurs reprises, par des descriptions approximatives, voir erronées, de certaines réalisations consonantiques. Il apparaît à l'évidence que l'auteur est beaucoup plus à l'aise dans le domaine de la morphosyntaxe, ce qui, soit dit en passant, ne peut que réjouir les spécialistes du sarde dans la mesure où cet aspect de la langue a toujours été le parent pauvre des recherches consacrées aux parlers de l'île mais aussi aux autres aires dialectales romanes.

L'ouvrage est divisé en douze chapitres consacrés aux différentes périodes de l'histoire insulaire, depuis la préhistoire jusqu'aux temps modernes. Il ne manquera pas des critiques sur cette présentation qui rappelle celle de l'ouvrage déjà cité de M. L. Wagner. Mais, aurait-il été possible de présenter autrement la suite des événements historiques et leurs répercussions sur la langue, sans courir le risque d'un exposé confus ? Blasco Ferrer a choisi la clarté de l'exposé avec un effort pédagogique louable. En choisissant d'analyser dans chaque chapitre les principaux traits phonétiques, morpho-syntaxiques ou lexicaux, il montre plus clairement les apports des différentes composantes linguistiques du sarde, celui du latin surtout, mais aussi celui des langues des différents colonisateurs de l'île, avant et après sa romanisation. Peu d'éléments nouveaux sur la période proto-historique se terminant avec l'arrivée des Phéniciens et qui fait l'objet du premier chapitre. L'auteur s'intéresse en particulier à une hypothétique « langue nouragique » (« lingua nuragica »), expression de la culture de « nuraghes » (1800-300 A.C.) à laquelle il rattache certains traits phonétiques, ainsi qu'un très grand nombre de toponymes et plusieurs éléments lexicaux relatifs à la flore et à la faune sauvages étudiées depuis longtemps par d'éminents spécialistes (V. Ber-

toldi, B. Terracini, G. D. Serra, M. L. Wagner et J. Hubschmied notamment) et attribués traditionnellement à un substrat prélatin mal défini. On comprend mal l'adhésion de Blasco Ferrer à cette idée d'une langue mythique et surtout unitaire, chère à M. Pittau qui la considère comme voisine de l'étrusque (sinon l'étrusque lui-même) en s'appuyant sur des considérations dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles ne sont pas fondées sur des bases scientifiques sérieuses.

Blasco Ferrer croit-il vraiment que le passage $-k- > -h-$ de Dorgali et d'Urzulei (et non pas d'Esterzili ! (p. 5, note 4)) semblable à la « gorgia » toscane est un indice d'un substrat étrusque plutôt qu'un banal phénomène de spirantisation avec sauvegarde du caractère sourd ? Croit-il vraiment à l'origine « nouragique » de l'absence de F- initial dans les parlers centre-orientaux, phénomène largement attesté en dehors de la Sardaigne ? L'analyse structurale que nous avons proposée pour ces phénomènes auxquels on ajoutera aussi le passage $-k- > -ʔ-$ de huit parlers de la Barbagia d'Ollolai et de quelques variétés méridionales (voir notre article $F > h$ et $K > h$ et le problème des laryngales du sarde, Bulletin de l'Institut de Phonétique de Grenoble IV, 1975), montre le caractère relativement récent de ces traitements phonétiques. Pour ce qui concerne ce dernier traitement nous tenons à préciser que l'occlusive glottale [ʔ] n'est jamais réalisée dans le pharynx (§ 6.1.1.) et que par ailleurs l'explication de sa production « ... tramite una nasalizzazione gutturale, relizzata nelle laringe » lorsqu'elle figure entre deux voyelles nasales (Isili, Sarrabus) est tout à fait approximative. Dans ce dernier cas (il faut rappeler que $-ʔ-$ se rencontre aussi à la place de $-l-$, parfois dans les mêmes parlers (Sarrabus)) l'occlusive glottale sera réalisée avec le voile du palais abaissé, ce dernier ne remontant pas entre les deux nasales successives. « Nouragiques », les consonnes rétroflexes, présentes aussi dans la majeure partie de l'Italie du Sud, en Sicile, en Toscane et dont il reste des témoignages indiscutables dans le domaine ibéro-romain et dans l'ouest de l'espace occitan ? Rien n'est plus improbable. Ce qui est certain, en revanche, c'est que ces réalisations ne sont que rarement prépalatales (contrairement à l'affirmation de Blasco Ferrer) : les films radiologiques que nous avons réalisés montrent même qu'il s'agit le plus souvent de cacuminales localisées dans la région alvéolaire. Quant à la définition de /dd/ en T.D.I., c'est le trait « bémo-lisé » (et non le trait « diésé ») qu'il faudra retenir si l'on se réfère à l'analyse binaire de R. Jakobson, G. Fant et M. Halle (Preliminaries... § 2.42) l'expression « rinonanza cava, per la più occlusiva » employée pour la rétroflexe étant par ailleurs parfaitement obscure. Il sera difficile enfin de défendre l'appartenance à la langue nouragique de la nasalisation vocalique d'une partie des parlers méridionaux, tout à fait semblable à celle du domaine portugais, où de la prothèse vocalique devant r- initial, largement attestée en dehors de la Sardaigne. (Nous signalerons en passant qu'il est inexact de dire qu'il existe une relation étroite entre les aires des deux phénomènes (nous renvoyons aux cartes n^{os} 36, 74 et 110 de notre Atlas Phonétique du Sarde, in Etudes de Géographie phonétique et de phonétique instrumentale du Sarde - Thèse d'Etat, Strasbourg 1983, vol. IV)). Plus intéressant aurait été le rapprochement entre les aires qui connaissent la

chute de -n- et de -l- intervocaliques (issus de -L- et de -N- originaires) se recoupant en grande partie et confirmant le parallélisme avec le phonétisme portugais.

Pour conclure nous dirons que cette image de substrat « fourre-tout » paraît quelque peu désuète, surtout chez un structuraliste, l'existence réelle d'une langue nouragique (surtout unitaire) demeurant toujours indémontrable. Blasco Ferrer a raison en revanche de chercher le secours de l'archéologie pour trouver des renseignements plus sûrs sur cette période de l'histoire de la Sardaigne. Et cette science est déjà catégorique sur un point à savoir que la découverte d'une poterie étrusque dans l'île ou d'un bronze sarde dans un tombeau étrusque de Toscane témoignent sans doute de l'existence d'échanges entre l'île et le continent mais ne sont nullement la confirmation d'une occupation étrusque de la première. Et tant pis si cela va à l'encontre des théories de M. Pittau ou de R. Sardella, ce dernier ne méritant même pas d'être cité.

Nous ne relevons aucun élément vraiment nouveau, sur le fond, dans le chapitre consacré à la période qui s'étend de l'arrivée des premiers Phéniciens à la conquête romaine, en passant par la colonisation carthaginoise.

Beaucoup plus riche apparaît en revanche celui qui étudie la romanisation de la Sardaigne en tenant compte des connaissances historiques et linguistiques les plus récentes. Même si la plupart des faits sont connus, le mérite de Blasco Ferrer est de les avoir présentés d'une façon précise et cohérente, en utilisant un très grand nombre d'exemples, des tableaux de synthèse et l'éclairage de l'analyse structurale et comparatiste. Très intéressantes, pour la connaissance du latin de Sardaigne, et donc des origines du sarde, les références à l'œuvre de Lucifero, Evêque de Cagliari (IV^e siècle), bien connue maintenant grâce aux travaux de D. S. Avalle, de C. Mohrmann, de H. Schrijnen et de G. Castelli, en particulier.

La contribution majeure de l'auteur se situe dans le domaine de la morpho-syntaxe et notamment dans l'étude de l'évolution de la flexion verbale où il approfondit ou redéfinit de nombreux points à peine abordés dans les travaux précédents (nous pensons surtout à la « Flessione nominale e verbale del sardo antico e moderno » de M. L. Wagner).

Dans le domaine du lexique nous avons apprécié les parties consacrées à l'analyse quantitative et qualitative des archaïsmes (§ 15 et 16), à l'analyse des motivations dans la création des mots et aux phénomènes d'élargissement/restriction de leur sens (§ 17) où l'on retrouve les démarches de la psycho- et de l'ethnolinguistique, ainsi que l'approche des évolutions linguistiques en fonction du type de structuration sociale voir les travaux de G. Angioni, G. Ledda, M. Atzori), des rapports entre langue et culture et entre structure linguistique et structure anthropologique (renvoi à K. L. Beals, A. J. Kelso, E. O. Wilson, J. H. Barcow, W. Wildgen, entre autres). On peut regretter cependant que Blasco Ferrer nous laisse un peu sur notre faim : plus que des résultats, somme toute

assez réduits, il envisage de nouvelles perspectives d'investigation pluridisciplinaires, en fournissant des références bibliographiques nombreuses et très à jour sur la méthodologie à suivre . . . Quelques remarques critiques plus précises pourraient être faites notamment sur le plan géo-phonétique. Ainsi par exemple, l'aire de conservation des vélaires devant [i, e] est beaucoup plus vaste que ne l'indique l'auteur (§ 11.2) atteignant à l'ouest la banlieue proche d'Oristano (avec les localités de Cabras et de Solarussa) ; quant aux occlusives sourdes intervocaliques non géminées, nous savons qu'elles se conservent dans une aire qui déborde largement le « Bittese » et la « Baronia » (à laquelle il faudrait soustraire, en outre, Dorgali et toute la partie septentrionale avec Posada, Torpé et Budoni). L'occlusive bilabiale -p- par exemple, se retrouve vers le sud dans le parler de Teti, dans le Mandrolisai (voir la carte n° 3 de notre Atlas). Nous pensons aussi que le tableau de la page 21 concernant la conservation de types lexicaux plus anciens dans les régions plus isolées et latérales (théorie de Bartoli), a le défaut de se référer aux langues nationales actuelles. Ainsi l'attribution du type *jument* à la Gaule ne reflète pas la situation de l'ancien français qui connaissait le type *ive* continuateur de *EQUA* qui survit encore aujourd'hui dans le domaine dialectal gallo-roman (nous renvoyons à la carte correspondante de l'A.L.F.).

Nous ne ferons pas de commentaires sur le chapitre concernant la Sardaigne byzantine et l'influence de la langue grecque qui ne présente pas d'éléments nouveaux par rapport au récent ouvrage de G. Paulis sur ce même sujet (voir notre C.R. dans le n° 197-198 de la RLiR). Les deux suivants en revanche consacrés à la période des « Giudicati » qui s'étend de la chute de la domination de Byzance au début de la conquête aragonaise (XIV^e siècle) sont beaucoup plus riches et approfondis. Très bien connue maintenant par les œuvres magistrales d'historiens comme A. Boscolo, F. Casula et P. Turtas, cette parenthèse heureuse de l'histoire de l'île a fourni un nombre important de documents écrits, tous déjà publiés et étudiés (Condaghes, Carte Volgari, Carta de Logu, etc.). Comme cela avait été le cas pour d'autres spécialistes depuis Meyer-Lübke, ces documents fournissent à Blasco Ferrer les éléments pour une réflexion sur la phonétique historique. Les traitements phonétiques, déjà connus pour l'essentiel, sont réexaminés à la lumière des recherches les plus récentes (A. Giacalone Ramat, G. Paulis, M. Viridis) : sur le plan phonologique cela aboutit à la représentation du diasystème du sarde médiéval. Mais, une fois de plus, l'intérêt majeur se retrouve dans l'étude de la morpho-syntaxe : cela ne nous étonne pas car, sur les traces de linguistes, comme F. Antinucci, T. Bynon, D. Crystal ou Lyons, Blasco Ferrer accorde à cette dernière une fonction prééminente pour un classement typologique des langues.

Peu d'éléments nouveaux pour ce qui concerne l'influence pisane et génoise au cours de la même période. Nous noterons à ce propos que Blasco Ferrer réaffirme l'origine continentale de la palatalisation des vélaires du sarde méridional et de plusieurs constrictives du Logudoro nord-occidental, qu'il définit toutefois avec une certaine approximation . . .

Sur l'influence catalane et espagnole, auxquelles sont consacrés les chapitres 8 et 9, l'essentiel avait été dit dans les travaux de M. L. Wagner ; Blasco Ferrer présente néanmoins une étude plus fine permettant d'enrichir l'inventaire de nouveaux éléments (tels par exemple : ampará « employé » < cat. emperar ; teuladinu « moineau » < val. mér. teuladí ; kardenéra « chardonneret » < cat. cadèrnera, etc.) ou de modifier certaines conclusions de M. L. Wagner. Ainsi certains termes que ce dernier attribuait à l'influence espagnole se voient attribués par Blasco Ferrer au catalan et donc à la phase, plus ancienne, de l'occupation aragonaise. Nous citerons entre autres, kumbidare/kumbidai « inviter », aggradáre, aggradái « plaire », kaláre/kalái « (se) taire », ispantáre/ispantái « épouvanter », tjaminéra « cheminée », kallénte, -i, « chaud », affáb(b)rika « basilique », etc.

L'avant dernier chapitre étudie la période moderne depuis le rattachement de la Sardaigne aux destinées politiques de l'Italie (premier quart du XVIII^e siècle) jusqu'à nos jours. Blasco Ferrer fait un véritable travail de synthèse. Nous retiendrons en particulier les comparaisons entre sarde ancien et sarde contemporain, entre logoudorien et campinadien et entre le sarde et l'ensemble gallurien-sassarien. Les paramètres retenus relèvent de tous les domaines de la langue (phonétique, phonologie, morpho-syntaxe, lexique) et permettent de définir assez bien les grandes aires de cette macro-division dialectale de l'île, division qui suscite cependant un certain nombre de remarques. Et tout d'abord, pourquoi vouloir garder, à tout prix, la dichotomie traditionnelle logoudorien/campidanien en sachant (et l'auteur le sait très bien !) qu'elle ne résiste pas à l'analyse phonétique et phonologique ? En voici quelques exemples. Il n'est pas vrai que le [l] vélaire est caractéristique du campidanien en général, loin de là (4, p. 179) ; il est inexact d'affirmer que le logoudorien conserve « fréquemment » le [r] implosif alors qu'en campidanien il subit la métathèse (7, p. 179). De quel campidanien ou logoudorien s'agit-il ? Blasco Ferrer n'est pas sans ignorer que le Logudoro, l'Anglona et la Planargia ont connu le passage $r > l$ en cette position (type ; pórkú > pólkú) : et c'est justement à la suite de ce changement que l'on peut expliquer les réalisations nouvelles (déjà mentionnées) du Logudoro nord occidental dont les parlers, sur le plan phonologique, sont beaucoup plus éloignés des parlers nouoriens (placés pourtant dans la même variété logoudorienne) que ceux du Campidano. Des remarques aussi sur le plan lexical, si l'on se réfère toujours à la bipartition adoptée, des inexactitudes peuvent être relevées sur les tableaux de la p. 180. Ainsi par exemple, aláse, -i « houx » devrait figurer aussi dans l'aire compidanienne puisqu'il se rencontre dans toute la Barbagia de Belví (à moins que Blasco Ferrer ne considère cette région comme logoudorienne) ; gródde « renard » est attesté aussi dans l'espace méridional et en revanche le type mardzáne i-/marjáne « renard » ne peut pas être considéré campidanien puisqu'il appartient à toute l'aire centrale et qu'il remonte jusqu'à Torpé et Buddusó.

Il est inexact aussi d'attribuer *matta* « arbre » au seul campidanien, car le terme appartient à tout le sarde, et d'étendre le verbe *pompiare* « regarder » au

logoudorien en général sachant que son emploi se limite aux aires centre-orientales... et même au campidanien (D.E.S. II - 293). Ajoutons que le choix des formes dérivées du latin *UVA* « raisin » et *CAECUS* « aveugle », face aux continuateurs de *ACINA* et aux types prélatins thúrpu/tsúrpu pour opposer l'ensemble sassarien/gallurien aux parlers logoudoriens/campidaniens est assez maladroit dans la mesure où les mots à « raisin » et tsé-yu « aveugle » sont caractéristiques aussi des parlers actuels de l'Anglona, du Logudoro et de la Planargia (pour le deuxième).

Le chapitre se termine par une analyse des travaux les plus récents consacrés au sarde dans le domaine de la socio-linguistique (ceux de I. Loi Carvetto et d'A. Dettori notamment) qui se situent dans la voie tracée par des spécialistes comme J. Eschmann, J. Heye, A. M. Badia y Margarit ou C. Grassi. Ces travaux mettent en évidence la situation actuelle de diglossie avec bilinguisme qui a remplacé une situation, plus ancienne, de diglossie sans bilinguisme (modèle de Fishman). Autrefois les habitants de l'île employaient uniquement le sarde mais pouvaient comprendre la langue des colonisateurs successifs. A l'époque actuelle ils possèdent plusieurs codes mais les emploient selon la situation ; parfois même ils abandonnent le code sarde pour garder celui de la langue nationale (de majeur prestige), en évoluant ainsi vers une situation de monolinguisme. Blasco Ferrer montre aussi une possibilité d'analyse des motivations sociales pour expliquer le succès de certaines variantes (référence aux travaux de W. Labov, G. Sankoff et P. Thibault notamment). Mais encore une fois, l'application au sarde se limite à quelques exemples : le terrain d'enquête, dans ce domaine, étant encore presque vierge.

Le dernier chapitre est entièrement consacré à la division dialectale actuelle. Après une analyse des propositions de classement des parlers de l'île avancées par d'autres spécialistes (G. Spano, A. Campus, G. Bottiglioni, M.L. Wagner, A. Sanna et nous-mêmes), Blasco Ferrer apporte certaines modifications au sujet de l'espace logoudorien. Sur ces modifications et sur certaines de l'exposé, nous avons quelques remarques à faire.

Nous tenons à préciser d'abord que, contrairement aux affirmations de l'auteur, le classement proposé par M. Viridis pour le campidanien et qui continuerait celui de M. L. Wagner, ne coïncide pas avec le nôtre, ni sur le plan phonétique ni sur le plan phonologique. De même notre classement de l'aire dite logoudorienne (à laquelle nous ne faisons pas référence !) ne correspond pas non plus aux précédentes... Quant aux modifications proposées par Blasco Ferrer nous ferons remarquer que s'il est juste (phonologiquement parlant) de rattacher le Goceano à la variété nouorienne (de Nuoro), il est non moins vrai que l'ensemble se différencie des autres parlers centre-orientaux, et notamment de la Baronia d'Orosei et du Circondario de Bitti, par l'absence de l'opposition strident/mat relative aux phonèmes /s/ ~ /θ/. Il n'est pas judicieux non plus de rattacher les parlers du Marghine au « Logoudorese comune » (2, 199) : ils sont au contraire très proches de la variété nouorienne (à l'exception peut être pour le parler de

transition de Borore, dans la « Piana di Macomer ») notamment (contrairement à l'affirmation de l'auteur) par la conservation du [r] et le rhotacisme du [l] étymologiques en finale de syllabe et dans les groupes consonantiques (par ex. PORCU > pórku « cochon », FALCE > fàrke « faucille », CLAVE > kràe « clef », PLENU > prènu « plein ») et, par conséquent, par la non palatalisation des groupes PL, CL, FL (p. 199).

Il n'est pas raisonnable non plus de classer dans une même « variété barbaricina » des parlars comme ceux de Desulo, de Laconi et de Baunei (carte, p. 349) très différenciés sur le plan phonologique (nous rappellerons entre autre que le premier possède indiscutablement, l'opposition strident mat /tʃ ~ k/ et l'opposition compact diffus au niveau des nasales (/ɲ ~ n/) que le dernier connaît l'opposition /s ~ θ/ et que le parler de Laconi ignore les trois.) Ajoutons enfin que nous aurions souhaité voir mentionné le classement phonologique du gallurien et du sassarien (p. 200) et de la variété de transition de Sedini que nous avons proposé, dès 1979, sous forme de matrices binaires de T.D. notamment...

Sur la méthode d'enquête apparemment utilisée pour le collectage des données et qui fait l'objet de la majeure partie de ce chapitre (avec 88 pages), nous émettons beaucoup de réserves. Blasco Ferrer se sert d'un questionnaire de 35 proverbes choisis dans un questionnaire plus vaste employé par G. Rohlfis pour des recherches similaires dans d'autres aires romanes. On peut d'emblée se poser la question de savoir si une telle méthode est adéquate pour des enquêtes dialectales (autres que parémyologiques, bien entendu). Notre réponse sera négative. S'il est vrai, comme le souligne l'auteur que depuis la publication de l'ouvrage de G. Bottiglioni « *Leggende e tradizioni di Sardegna* » en 1922 aucun recueil de textes sardes n'a vu le jour (il existe cependant des exceptions...), il est non moins vrai que nous ne pouvons pas considérer les « réponses » (?) à un questionnaire de proverbes comme un corpus dialectal solide permettant une bonne approche des dialectes actuels. Un recueil d'ethnotextes pour chaque localité (nous en avons publié une quinzaine dans nos travaux) nous paraît la solution à adopter, à l'exemple de nos collègues de Roumanie (voir entre autres, l'Atlas d'Olténie) et de nos collègues français qui poursuivent actuellement un programme de collectage de données sous cette forme (Greco « *Ethnotextes* » du CNRS). Mais dans l'immédiat, pour ce qui concerne les données phonétiques et lexicales notamment, mais aussi pour certaines données morphologiques, pourquoi ne pas utiliser les sources encore inédites de l'ALI, avec des réponses à près de 8.000 questions, pour une centaine de points répartis sur toute l'île. La langue des proverbes présente forcément, comme le reconnaît Blasco Ferrer lui-même, « *una struttura irrigidita nel tempo* » (p. 196). Pourquoi alors avoir repris le chemin des Paraboles de l'Enfant Prodigue d'antan ?

On peut se poser aussi des questions sur la façon dont les enquêtes ont été réalisées. L'auteur a-t-il demandé à ses informateurs de « traduire » les proverbes italiens ? Nous ne le savons pas, mais c'est l'impression qui ressort de l'étude de « réponses ». Il est certain par exemple que beaucoup de ces dernières ne

peuvent être qu'une traduction, mot à mot, du proverbe italien correspondant. Nous pensons, à titre d'exemple, aux suivants :

« Bisogna ammazzare l'orso prima di vendere la pelle » (p. 222)

« Con i lupi bisogna urlare » (p. 250)

« Il lupo non ha mai mangiato l'inverno » (p. 265).

Il est bien connu que la Sardaigne n'a jamais connu ni les ours ni les loups et que les formes sardes des proverbes ne sont probablement que des traductions. Rien d'étonnant donc que l'on relève des formes comme *kun i lupi* « avec les loups » (à Quartu Sant'Elena) et *su lupo* « le loup » à Bosa, avec une phonétique et une morphologie non sardes . . .

On pourrait citer encore :

« Chi vuol prendere due lepri non prende nessuna » (p. 244)

« Non c'è fuoco senza fumo » (p. 282)

qui n'ont pas, si l'on se réfère à d'autres sources (G. Spano notamment), les mêmes structures (en sarde) que celles relevées par Blasco Ferrer, calquées sur la forme italienne. En voici un exemple, pour la deuxième :

Blasco Ferrer : « no b'áda fógu séndza fúmu » (Thiesi)

Spano : « da ue bi fagent fogu fumu bessit » (Log. Nord Occid.)

litt. : « d'où (ils) y font feu fumée sort »

ou encore : « da ue bessit fumu bei hat fogu » (id.)

litt. : « d'où sort fumée, il y a feu ».

Et que dire enfin du proverbe :

« Dopo la luna di miele viene quella di fiele »

traduit en sarde, mot à mot . . . ? Quel intérêt à soumettre une telle image à des informateurs sardes alors que le concept « lune de miel » est totalement étranger à l'esprit et à la culture de l'île ? Blasco Ferrer ne pouvait-il trouver d'autres moyens pour nous parler de la métaphonie et des changements morphologiques ?

Quelles conclusions tirer sur un ouvrage aussi dense ? Des esprits chagrins pourraient émettre des réserves en considérant que les faits analysés étaient déjà connus pour l'essentiel. Mais, mis à part le fait que Blasco Ferrer présente un certain nombre d'éléments nouveaux, ses mérites se situent surtout dans le travail de synthèse de toutes les connaissances actuelles sur le sarde et sur son histoire, résultant d'une multitude de publications accessibles souvent aux seuls spécialistes. Et peut-on demander davantage à un ouvrage de ce type ? Certes, en voulant parler de tout, de toutes les tendances de la linguistique moderne, l'auteur a pris des risques. Le risque d'une certaine dispersion, le risque de paraître comme un linguiste « touche à tout », demeurant à la surface des choses avec le danger d'approximations fâcheuses. Il est vrai que nous avons eu souvent l'impression qu'au support théorique des nouvelles démarches méthodologiques, ne correspondaient pas des résultats probants, qu'au fond tout restait encore à faire. Il est vrai que nous sommes resté souvent sur notre faim.

Mais malgré tout, Blasco Ferrer réussit à nous intéresser. Nous lui sommes gré d'avoir ouvert la réflexion sur la langue sarde aux disciplines voisines des Sciences Humaines, l'histoire, l'archéologie, la sociologie, l'ethnologie ; d'avoir ne serait-ce que montré les perspectives de recherches futures, et souvent déjà engagées, dans d'autres branches des Sciences du Langage ; d'avoir enfin ouvert tout grand la fenêtre sur le monde de la linguistique romane en suivant certes l'exemple de M. L. Wagner, mais aussi en l'accentuant davantage. Blasco Ferrer n'est pas tombé dans le piège de l'insularité dans lequel se sont laissés enfermer beaucoup de « sardologues », sans une vue précise sur l'espace environnant et, surtout, sur les nouveaux courants linguistiques avec les perspectives nouvelles qu'ils ouvrent y compris pour la recherche dialectale. Un ouvrage donc tout à fait positif auquel nous souhaitons beaucoup de succès.

Michel CONTINI

DOMAINE RHÉTO-ROMAN

Sascha RINALDI, *Das Bergell - Tal des Übergangs. Die Stellung der Bergeller Mundart unter besonderer Berücksichtigung der Intonation*, Berne, Francke, 1985, 317 pp.

Après le livre intéressant de Kristol (1) sur le multilinguisme de la petite commune de Bivio, la Série Romanica Helvetica nous offre, avec son centième volume, un autre ouvrage consacré à l'étude de la situation linguistique de toute une vallée alpine : Le Val Bregaglia. Ce beau volume est signé par Sascha Rinaldi, une élève de Heinrich Schmid.

Le livre comprend trois grandes parties. La première est consacrée à un aperçu culturel et historique de la région, la deuxième (suivie de 13 textes dialectaux en transcription phonétique et avec traduction italienne, issus de conversations libres de S. Rinaldi avec des habitants de Bregaglia) s'occupe de la situation linguistique, tandis que dans la troisième, essentielle, l'auteur prouve la transition d'un dialecte lombard à un dialecte rhétoroman à l'aide de l'analyse de l'intonation.

L'histoire du Val Bregaglia, région de passage du nord au sud et de l'est à l'ouest, est très peu élucidée. En ce qui concerne l'époque préromaine, ce fait s'explique par les connaissances réduites qu'on possède des peuples qui ont habité

(1) Sprachkontakt und Mehrsprachigkeit in Bivio - Graubünden, Berne, Francke 1984 (RH 99).

cette vallée (ligures, rhètes, lépontins, *cammini*, nom donné aux habitants du Val Camonica).

La frontière italo-suisse (entre Villa di Chiavenna et Castasegna) divise le Val Bregaglia en deux : un tiers est italien, deux tiers sont suisses. La frontière n'est pas seulement politique, mais aussi culturelle, architecturale, économique, religieuse (catholiques et protestants) et, enfin, linguistique (lombard et romanche). Le passage spectaculaire — car sur un territoire très restreint — d'un dialecte italien à un dialecte rhétoroman avait déjà fasciné plusieurs linguistes dont le plus célèbre fut Walther von Wartburg. Dans son article *Zur Stellung der Bergeller Mundart zwischen dem Rätischen und dem Lombardischen* (publié dans le *Bündner Monatsblatt* de 1919) il exprime l'opinion que le dialecte de Bregaglia doit être considéré plutôt comme un parler rhétoroman qu'un parler lombard, ainsi que l'affirmaient plusieurs linguistes. Il souligne en même temps que cet idiome se trouve exposé depuis la Réforme à une puissante influence italo-lombarde. G. A. Stampa renforce dans sa dissertation (*Der Dialekt des Bergell I. Teil Phonetik*, Aarau, 1934) l'opinion de Wartburg surtout pour les parlers de Soglio, Stampa et Cascia, moins atteints par l'influence lombarde. Aujourd'hui on peut affirmer que le dialecte du Val Bregaglia « est un parler de transition avec beaucoup de variations sur un espace restreint, et où les changements linguistiques ne se présentent pas d'une façon chaotique mais d'une manière échelonnée » (p. 137).

Le but du livre de Sascha Rinaldi est de démontrer cette affirmation à l'aide d'un facteur suprasegmental : l'intonation. L'analyse de l'intonation est devenue possible seulement depuis peu de temps grâce aux progrès techniques. Il n'est donc pas étonnant que, abstraction faite de l'étude plutôt phonostylistique de Smolievsky (*Intonational Features of Rhetoromanic in Switzerland*, dans la Bibliothèque de l'Académie des Sciences de l'US (Léningrad) Moscou, 1971), le travail de Sascha Rinaldi soit la première recherche sur l'intonation d'un dialecte rhétoroman. Les difficultés à vaincre ont été extrêmement grandes. En premier lieu, il y a les multiples aspects du phénomène de l'intonation : altitude, intensité, durée, pause, timbre vocalique, vitesse, etc. ; en second lieu, il faut prendre en considération la double fonction de l'intonation, celle linguistique et celle paralinguistique. Enfin, une troisième grosse difficulté est la différence entre la perception auditive et celle instrumentale de l'intonation. L'auteur du livre s'est limité à la description de la variation de l'altitude intonationnelle dans quelques types de propositions principales simples. Dans ce dessein, Sascha Rinaldi a composé un texte comprenant 15 propositions affirmatives, 15 propositions interrogatives totales, 15 propositions interrogatives partielles, 15 propositions impératives, et un texte cohérent composé de phrases affirmatives, interrogatives et impératives. Ces phrases et le texte, écrits en italien, ont été donnés à 72 locuteurs du dialecte du Val Bregaglia, provenant de 21 localités, pour être traduits dans leur idiome. Les mêmes textes écrits en haut engadinois ont été donnés à 30 locuteurs de romanche (haut-engadinois), provenant de 7 localités, pour être

lus dans leur idiome (la liste des propositions et le texte figurent dans le livre : ils sont donnés en dialecte du Val Bregaglia et en italien). L'enquête a duré sept années (de 1975 à 1982). Les locuteurs du Val Bregaglia ont mieux réalisé leur tâche que les engadinois, qui, très souvent, ont lu les textes non pas avec intonation conversationnelle, mais avec intonation de « lecture » (ce qui s'explique probablement par le fait que les personnes qui devaient traduire étaient obligées de mieux comprendre le texte). Tous les sujets avaient reçu le matériel, pour se familiariser, quelques jours avant l'expérience.

En ce qui concerne l'interprétation du *corpus*, nous nous contentons des conclusions générales, et ce sans entrer dans des détails techniques : a) le ton se comporte d'une façon différente selon le Val Bregaglia supérieur et inférieur : dans le premier il descend comme en haut-engadinois, dans le deuxième il monte ; la vitesse est beaucoup plus grande chez les locuteurs du dialecte de Bregaglia que chez les rhétoromans. A l'intérieur du Val Bregaglia les locuteurs des localités Soglio et Chete ont une vitesse plus grande que ceux des autres dialectes. Ces résultats confirment, par d'autres moyens que jusqu'à présent, le caractère de transition du lombard à l'engadinois de la région linguistique étudiée.

Le travail de S. Rinaldi prouve aussi que l'intonation porte dans une mesure plus grande que d'autres phénomènes linguistiques le sceau de sa provenance. Ainsi les habitants de Savogno et de Dasile (Bregaglia) n'arrivent pas à s'assimiler aux gens de Chiavenna (Italie) — ce qu'ils désirent pour motifs de prestige — étant identifiés par leur intonation spécifiquement bregagliote.

Nous espérons avoir réussi, dans cette courte présentation, d'attirer l'attention sur le très intéressant, audacieux et original livre de Sascha Rinaldi qui a le mérite non seulement de s'occuper d'un champs presque vierge de la linguistique, mais aussi de permettre l'accès aux romanistes à un des domaines les plus difficiles mais aussi les plus fascinants de la Romania : le rhétoroman et ses zones de transitions.

Maria ILIESCU

DOMAINE ITALO-ROMAN

Miklós FOGARASI, *Nuovo manuale di storia della lingua italiana*, Budapest, Tankönyvkiadó, 1987, 308 pp.

1. Ai manuali di storia della lingua italiana di B. Migliorini, G. Devoto, M. Durante e F. Bruni si affianca adesso l'opera qui recensita di uno dei maggiori italianisti ungheresi. L'autore è specialista della storia del lessico filosofico, giuridico, politico ecc., soprattutto del Settecento (citiamo due soli titoli :

Storia di parole - storia della cultura. Neologismi delle discussioni linguistiche e storia culturale nel Settecento, Napoli 1976 e *Parole e cultura giuridica e filosofica. Evoluzione terminologica nel campo del diritto e della filosofia durante il Settecento*, Venezia 1983); ma egli è anche profondo conoscitore dell'italiano attuale, di cui è testimone la sua ottima *Grammatica italiana del Novecento*, Roma 1983. Nel volume qui recensito il Nostro traccia un quadro della storia dell'italiano dal latino ai nostri giorni. Sebbene l'opera cerchi di combinare la storia esterna con la storia interna (grammatica storica), il centro è sulla prima, mentre la maggioranza degli elementi criticabili si trova nelle pagine dedicate alla grammatica storica.

La revisione del libro è stata curata dai docenti universitari Győző Szabó e Lajos Antal, e dal lettore d'italiano a Szeged Ezio Bernardelli.

2. Il libro si divide in sette parti. Parte I: *Introduzione* (pp. 7-30: alcuni concetti basilari; latino classico e latino volgare; evoluzione romanza; i primi testi); Parte II: *L'italiano e i dialetti italiani* (pp. 31-54: le divisioni della Romania e dell'Italia; brani di Barsegapè, Stefano Protonotaro, Cielo d'Alcamo); Parte III: *Storia sommaria dei suoni e della grafia* (pp. 55-111: elementi di fonetica storica; cenni sulla grafia; brani di Dante, Petrarca e Boccaccio); Parte IV: *Storia sommaria dell'evoluzione del lessico* (pp. 113-180: componenti prelatina, latina, greca, germanica; neoformazioni; brevi rassegne del lessico nei singoli secoli dal Trecento all'Ottocento; brani di Alberti, Poliziano, «Nencia da Barberino», Machiavelli, «Il Saggiatore»); Parte V: *Storia sommaria dell'evoluzione delle forme (morfosintassi storica)* (pp. 181-224: l'evoluzione del nome, dell'aggettivo, del verbo; brevissimi cenni sulle parole invariabili; brani di Goldoni, «Il Caffè», Parini e Leopardi); Parte VI: *Storia delle strutture sintattiche* (pp. 225-243: l'uso delle singole categorie; coordinazione e subordinazione; un brano da «I promessi sposi»); Parte VII: *Considerazioni storiche sulla lingua letteraria* (pp. 245-269: panorama riassuntivo dalle origini della lingua italiana fino all'epoca attuale). In calce al volume si trova la bibliografia (175 titoli), seguita dall'indice delle parole citate e dal sommario. La disposizione della materia e la periodizzazione della storia dell'italiano risultano da questa rassegna. L'esposizione è completata, come vediamo, da una scelta di brani con l'analisi che per i primi secoli è precipuamente linguistica e storica, mentre dal Quattrocento in poi diventa sempre più stilistica. Ci sono vari confronti con l'ungherese, giustificati ovviamente dalla destinazione del volume agli italianisti ungheresi. La bibliografia si cita nell'elenco finale, in parte anche nel testo e nelle note aggiunte ai capitoli. Ad illustrare la materia dialettologica servono cinque carte geografiche e ci sono anche diverse tabelle e schemi (assai originale e riuscito quello che raffigura l'evoluzione dal periodo prelatino attraverso il latino parlato fino agli idiomi romanzi, alla pag. 15).

3. L'impressione principale dopo la lettura dell'interessante Manuale del Nostro è quella di un'esposizione informata, metodica e ponderata, incentrata

beninteso sulla storia esterna ; si sente, insomma, che questo è il dominio principale dell'autore, mentre (come già accennato) sono meno riuscite le parti che trattano la grammatica storica e le questioni linguistiche in genere. Come è prevedibile dalle opere anteriori del Nostro, il suo approccio è marxista (si veda ad es. la spiegazione del primato della Firenze medievale, nonché le diverse citazioni di F. Engels, A. Gramsci ecc.), ma combinato con altre impostazioni (ad es. : « a ciò [alla diffusione del toscano] contribuirono in maniera decisiva le Tre Corone Fiorentine e, primo e maggiore fra loro, Dante Alighieri », loco cit.). Una delle idee principali dell'autore, esposta a più riprese (pagg. 28, 33, 247), è quella dell'origine poligenetica dell'italiano letterario (ad es. « essa [la lingua italiana] sorge contemporaneamente in vari punti dell'Italia dai dialetti locali e si manifesta in iscritto a poca distanza di tempo nei diversi luoghi », pag. 28). Quest'origine contrasta con quella del latino perché « la lingua di Roma diventa lingua letteraria dopo e con l'avverarsi dell'unità politico-statale delle genti italiche, e i dialetti del latino si restringono in uno stato sub-letterario » (pag. 247). Quanto al cosiddetto latino volgare, il Nostro aderisce a H. Schuchardt e A. Fuchs, per cui il latino volgare « è la lingua latina viva di tutto il popolo ; e da esso si sviluppò col tempo la classica lingua letteraria » (pag. 12 ; corsivo M.F.). E l'autore continua : « Ormai è pure naturale che solo da questo latino parlato si formarono le lingue neolatine come risultato del continuo sviluppo di esso » (loco cit.) [risulta dunque, a buon diritto, insostenibile la tesi di W. Mańczak sull'origine latina classica degli idiomi romanzi]. Infine, a più riprese il Nostro insiste anche sull'importanza dell'invenzione della stampa per la storia della lingua letteraria (ad es. pagg. 255 e 258).

4. In alcuni punti dobbiamo dissentire dalle opinioni dell'autore. Varie volte (pagg. 16, 193, 222) egli opera con gli anni 476 e 960 come limiti dell'evoluzione linguistica, ma è ovvio che le due date non possono essere definite così : l'anno 476 è la fine del potere degli imperatori romani ma non una qualsiasi rottura dell'evoluzione continua della lingua viva, e l'anno 960 appartiene alla storia esterna, estranea anch'essa all'evoluzione linguistica (del resto, nulla esclude che un giorno venga alla luce un monumento d'italiano più antico ancora). Il Nostro attribuisce (ovviamente, alla stregua dei linguisti italiani) al sardo e al friulano lo status di dialetti italiani : partendo dagli studi tipologici di Muljačić e di G. B. Pellegrini, l'autore sottolinea che il sardo ha un numero indice di differenze rispetto al toscano più basso del lucano, che è sempre stato considerato dialetto italiano (32 contro 39) e che quello del friulano è più basso ancora (26) (pag. 35). Il sardo è dunque unito agli « altri dialetti italiani » (ad es. pag. 192) e il friulano fa parte del veneto, ma occupandovi tuttavia un posto a parte (pag. 41). Contrariamente a quest'atteggiamento, nel recentissimo contributo sociolinguistico di R. Strassoldo (*La tutela del friulano in provincia di Udine : una ricerca sociologica*, « Ladinia » X /1986/, pagg. 133-165) il friulano ed il sardo sono equiparati al greco e all'albanese come « lingue minori presenti nel territorio nazionale » (pag. 135). Molto troppo scarse sono le notizie sui dialetti chiamati istrioti (noi

preferiamo : istroromanzi) alla pag. 41 : vengono enumerate le località in cui i dialetti istrioti si parlano ancora, « ridotti in un esiguo territorio dall'incalzare del veneto e, in parte, anche dai dialetti slavi », e si citano come caratteristica preveneta i dittonghi *ei, ou*, con l'opinione di C. Tagliavini (*Le Origini delle lingue neolatine*, Bologna 1969⁵, pag. 402). Prima di tutto, se la componente italiana è specificata come veneta, anche la denominazione troppo generale « dialetti slavi » va specificata come « dialetti croati », poiché lo sloveno non è a contatto diretto con l'istroromanzo. Inoltre, se i dialetti istroromanzi sono — come vuole la tesi italiana — dialetti veneti arcaici, la qualifica di preveneto non appare logica, mentre lo è se si accetta la tesi dei linguisti iugoslavi sull'affinità originaria (altomedievale) tra istroromanzo e dalmatico. A proposito della tesi iugoslava — ed è l'obiezione più grave — è curioso e significativo che essa non venga neppure menzionata, tanto meno discussa, e l'atteggiamento del tutto analogo si troverà in un altro manuale recentissimo, *Einführung in die italienische Sprachwissenschaft* di H. Geckeler e D. Kattenbusch (Tübingen 1987), pag. 30. Ambedue i manuali sembrano voler « liquidare » la « questione istroromanza » con una certa fretta e con alcune informazioni brevi e superficiali, esclusivamente sulla tesi italiana. *Cur non auditur et altera pars?*

5. Poiché siamo passati alla critica del Manuale, rileviamo anzitutto due errori gravi, addirittura incomprensibili. Alla pag. 213 la forma verbale *tripliccaessimo* (ne « Il Caffè ») viene definita « curiosissima » e si dice che « sembra sia un incrocio del congiuntivo imperfetto latino tipo CANTAREM e delle desinenze del cong. passato italiano ». In italiano « cong. passato » non basta : si tratta del cong. imperfetto. Ma soprattutto, la forma non è affatto « curiosa », bensì è il condizionale diffuso nel Settentrione e dovuto all'incrocio del condizionale comune (non del cong. impf. latino) con il cong. imperfetto italiano (cfr. G. Rohlfs, *Grammatica storica ecc.*, § 598). Più grave ancora l'errore alla pag. 217, dove la forma verbale *pretenderavistu* (in un brano da « Le baruffe chiozzotte », riprodotto alla pag. 215) è definita imperfetto dell'indicativo (!) « derivato da PRAETENDERE + ERAS, imperfetto del verbo ESSE, contaminato con *-avi* dei verbi italiani ». Una perifrasi infinito + ERAM, ERAS è inconcepibile e assurda ; inoltre, la forma non è imperfetto ma condizionale (nella frase precedente ricorre *vorressistu* ; cfr. sopra *tripliccaessimo*), e precisamente dello stesso tipo del condizionale letterario : CANTARE + HABUI > lett. *canterei*, settentr. *cantaravi* (la *-s* è beninteso analogica delle altre forme per la 2 persona). Anche questo tipo di condizionale è diffuso nel Nord (Rohlfs, *op. cit.*, § 597) ed è proprio anche dell'istroromanzo.

Questi errori diminuiscono purtroppo il valore dell'opera.

6. Ecco adesso una scelta delle altre osservazioni. Ci limitiamo all'essenziale e seguiamo l'ordine delle pagine. Pag. 18 : la *b* nelle desinenze dell'Indovinello veronese non è betacismo ma grafia latineggiante ; il betacismo è la sostituzione effettiva di /b/ per /v/ (o /w/), come è detto correttamente alla pag. 79. Inoltre

è incoerente la notazione « fonema [β] » : se è fonema, va trascritto /β/, mentre [β] trascrive l'allofono (il che in effetti è). — Pag. 20 : per spiegare la coppia *la foglia - le foglia* [sic !] non basta il confronto con *lo braccio - le braccia* : anzitutto va spiegata la forma dell'articolo (*le*) ; i relativi singolari differiscono ; infine, oggi il plurale è *le foglie* ma non **le bracce*. Sono due stadi del passaggio del neutro plurale al femminile singolare, completo nella prima coppia, solo parziale nella seconda. — Pag. 22 : SAPEO [perché non SAPIO ?] > *saveo* > *sao* non si spiega nel Sud, la forma **saveo* è impossibile, (/e > y/ in iato è certamente più antico della sonorizzazione), la sostituzione *p ~ v* (meglio : /p > v/) non vi è frequente né indigena ; inoltre, /p > v/ non è solo sonorizzazione ma anche spirantizzazione. — Pag. 27 : in DERETRO > *dereto* si perde la seconda, non la prima /r/. — Pag. 33 : il paragrafo « Le suddivisioni linguistiche della Romània » è troppo breve, sulla divisione linguistica della Romània non si dice praticamente nulla, mentre si afferma che « uno dei criteri più diffusi è la considerazione dell'uso letterario », il che ricorda l'antica classificazione filologica. — Ibidem : la diversità dialettale non risale in Italia solo all'anno Mille ma esisteva ovviamente già prima. — Pag. 39 : nel Nord *mi me digo* vale soprattutto 'io dico' (soggetto enfatico), non 'io mi dico', e soltanto così si può illustrare il « rafforzamento » del pronome tonico e la differenza dal toscano. — Pag. 41 : si citano promiscue *Barsegapè* e *Bascapè* : quale è la forma effettiva ? — Pag. 41-42 : nel Sermone di P. da Barsegapè *intença* è congiuntivo (infatti, è coordinato a *stia*) e vale pertanto 'intenda', non 'contende'. Ibidem : in *credença* non si ha la « desinenza » provenzale ma il « suffisso » (analogamente, alla pag. 80 *-tore*, *-tura*, *-toio* sono suffissi, non « desinenze grammaticalizzate » [sintagma del resto tautologico], alla pag. 95 *-TATE(M)* è suffisso, non desinenza, alla pag. 227 la *-s*, nell'opposizione soggetto ~ oggetto, non è « esponente suffissale » ma semmai « desinenziale », e ci sono altri casi di terminologia un po' « fluttuante ». — Pag. 44 : si afferma che nella sezione marchigiano-umbro-romanesca *-Ō* e *-Ū* danno *-o*, mentre *Ū* dà *o*, sicché non è chiaro se si tratti di vocali finali o meno ; comunque, si allude probabilmente all'opposizione *-o ~ -u* (v. Rohlfs, *op. cit.*, § 145), poiché l'opposizione /o ~ u/ non c'è in posizione finale. Ibidem : *ę* (< E, I) e *o* (< Ō, Ū) va corretto in *ę* (< E, I), *o* (< Ō, Ū). — Pag. 45 : nell'Italia centromeridionale la metafonia non partecipa all'opposizione dei numeri « solo raramente » : v. per ciò Rohlfs, *op. cit.*, §§ 21, 61, 79, 101, 123 — Pag. 58 : l'affermazione che *-IBILE* > *-evole* ha sostituito *-ABILE* > *-avole* [ma *-avole* non c'è in Rohlfs, § 1150] perché era più frequente contrasta con la notoria prevalenza dei verbi in *-ARE* e non è comunque sorretta da alcuna prova sicché rischia di diventare circolare (*-IBILE* sostituisce *-ABILE* perché più frequente, e la frequenza si deduce dalla citata sostituzione ?). Ibidem : non crediamo che « col tempo, nel latino parlato, le vocali lunghe cominciarono ad essere pronunciate chiuse e le vocali brevi aperte » : l'apertura era presente già prima come tratto ridondante, che diventa rilevante quando la quantità fonologica si perde. — Pag. 60 : mentre *-AVI* può essere definito « formante verbale », per *-ABU* (in *PARABULA* > *parola*) ciò è ovviamente escluso. Ibidem : il passo sulla sincope dovrebbe andare al § 39. — Pag. 61 : nella tabella manca un esempio per /i > e/

in sillaba chiusa (ad es. MITTO > *metto*). — Pag. 63 : non è esatto che nell'evoluzione delle vocali atone la quantità non ha importanza, poiché anche atone le /ī, ū/ si evolvono diversamente dalle /i, u/. — Pag. 64 : per l'opinione del recensente sulla -s si vedano adesso i §§ 116-120 e 206-216 della 2. edizione della sua *Grammatica storica dell'italiano*, Bologna 1980, non citata nel Manuale. — Pagg. 47 e 67 : il vocalismo siciliano non ha evidentemente cinque gradi, ma cinque fonemi e tre gradi (v. il triangolo alla pag. 47 !). — Pag. 68 : data l'evoluzione esposta alle pagg. 51 e 63, le voci fiorentine tipo *consiglio*, *unghia* ecc. non sono necessariamente latinismi. — Pag. 69 : è alquanto dilettesco parlare di « uso aperto o chiuso » di /e/, /o/ [sic, tra le sbarre !] : non si tratta di uso ma di realizzazione o pronuncia anzi, di fonemi ; in più, non ci sono i fonemi /e, o/ ma /ɛ, ɔ/ oppure /ɛ̃, ɔ̃/. — Pag. 71 : nella coppia *vulgo/volgo* l'oscillazione u/o non è in protonia ; vale dunque soltanto la coppia *sustanza/sostanza*. — Pag. 75 : le realizzazioni *k'*, *g'* vanno tra parentesi quadre, gli esiti italiani *č*, *ǰ* tra le sbarre. Ibidem : l'elemento « velare » [meglio : bilabiale] in *questo*, *quello*, *qui* non è « reintegrazione dotta » ma conservazione romanza, poiché qui si tratta del /kw/ secondario, che in toscano si conserva davanti a vocali anteriori ; in QUID > *che*, invece, si ha il /kw/ primario che nello stesso contesto si riduce a /k/. Il Nostro ovviamente non distingue /kw₂/ da /kw₁/ (distinzione fondamentale, proposta anni or sono da A. Martinet !). In tutto questo complesso l'evoluzione di /kw₁/ + /ě, ē, ī, ī/ va tenuta separata anche da quella di /kw₁/ + /a/. Ibidem : sulla duplicità dell'esito di /ks/ in Italia si doveva dire di più, soprattutto rilevare che i passati remoti (in cui c'è solo /ks > ss/) attestano che questo è l'esito toscano autoctono. — Pag. 77 : la spiegazione della sonorizzazione mediante l'assimilazione dell'occlusiva alle vocali, citata come l'opinione del recensente, vale per la sonorizzazione intervocalica, non soltanto per i turbamenti, fra i quali è citata. — Pag. 78 : non « lat. mediev. CIRIEGIU > *ciriegio* » : la forma medievale è la latinizzazione della forma italiana, non il suo etimo. — Pag. 80 : collegare la sonorizzazione con la posizione protonica è insostenibile (v. Rohlfs, *op. cit.*, § 212) ; dunque, *potere* è forma indigena, non latinismo (le forme verbali non si imprestano), mentre *podere* è settentrionale ; come *potere*, anche *coperta* (ptc.) è forma verbale e quindi indigeno ; *Aosta* è beninteso settentrionale mentre non vediamo come *agosto* sia una neoformazione. — Pag. 82 : dopo esposto l'esito /-ff̥-/ di /-FL-/, si dice che « nell'Italia centrale l'esito può essere anche /-f̥-/ : GONFLAT [sic : = CONFLAT] > *gonfia* ». Ovviamente, se postconsonantico, l'esito /-f̥-/ è l'unico possibile, nel Centro e altrove. — Pag. 83 : in *SEQUIRE > *sequire* non abbiamo « /-GU-/ con la conservazione dell'antica /QU/ » [se QU diventa GU, non si conserva], ma la sonorizzazione ; si conserva semmai la sola /w/. Ibidem : la nasale del nesso /-NGU-/ non si velarizza solo in Toscana, ma anche altrove ; in italiano come in latino. — Pag. 92 : invece di dire che le grafie *g*, *gh* ecc. « servono a realizzare l'uso velare » (risp. *g*, *gi* ecc. « servono a realizzare l'uso palatale ») si dovrebbe parlare della trascrizione di fonemi. (NB : *g* trascrive dunque /g/ e /ǰ/ ?). Non è chiara nemmeno la differenza tra /l/ « palatalizzata » e /n'/ « palatale ». — Pag. 123 : -IDIARE non è stato palatalizzato in -IZARE, ma è la grafia iper-

corretta, basata sulla palatalizzazione di /dy/, per -IZARE, latinizzazione di -içiv. — Pag. 128 : qui *mo* è definito toscano, alla pag. 44 invece è centromeridionale di fronte al tosc. *ora*. — Pag. 138 : il passo sulla palatalizzazione della /i/ iniziale in IBAT (> *giva*) « come in IOCUS > *giuoco* » contiene due errori gravi : la /ǰ/ non nasce dalla /i/ ma dalla /y/ (< /e/) di EAMUS (> *giamo*, napol. *yammə*), e la /i/ di IBAT non è lo stesso fonema come la /y/ di IOCUS (confusione di suoni e lettere ?). — Pag. 184 : a proposito dei plurali femminili in -e si possono citare oltre a Meyer-Lübke autori più recenti come B. Gerola, P. Aebischer, G. Reichenkron, che partono tutti (in vari modi) dall'accusativo in -AS. — Pag. 188 : si dice che gli esempi antichi della palatalizzazione nel plurale femminile sono rari, ma alla pag. 189 si constata che gli esempi di oscillazione di palatali e velari sono frequenti e si dà anche l'es. *cronice* 'cronache'. — Pag. 189 : il nome *Via Maggio* non continua VIA MAIUS ma VIA MAIOR. — Pag. 193 : nell'es. *de uno latum decorre via publica uno* è numerale, non articolo. — Pag. 197 : per esemplificare che ancora prima del dativo *no* (< NOS o NOBIS) del 1211 appare la forma completa *noi* non si può citare l'es. *alcuno indizio dà noi* del Purgatorio (di un secolo circa posteriore !). Ibidem : come si spiega la differenza nelle consonanti finali tra MEUS, *TOUS, *SOUS e NOSTRUM, VOSTRUM ? — Pag. 199 : l'etimo di *medesimo* è MET + IPSIMU, non MET + IPSE + ISSUMU. — Pag. 206 : nel passo sulla genesi delle forme analogiche (*di*)struggo, (*di*)struggere c'è confusione : anzitutto, DISTRAHO, -ERE è una svista per DESTRUO, -ERE ; inoltre, non si tratta di incrocio col semplice STRUO, -ERE ma dell'analogia in base al perfetto e al participio (come detto all'inizio del passo) : *ressi : retto : reggo = (di)strussi : (di)strutto : (di)struggo* ecc. (loco cit.). — Pag. 213 : invece dell'« indurimento del gruppo consonantico » per l'antico *tenghiamo* è più scientifico parlare di estensione del nesso /ng/ (livello fonologico) o dell'allomorfo /teng/ (livello morfemico). — Pag. 216 : la /e/ protonica di *fenire* risale alla /i/, non alla /i/, e il dittongo in *puoco* non è proprio « normale », poiché la /ɔ/ (< /aw/) non partecipa normalmente al dittingamento come la /ɔ/ (< /ō/) (v. Rohlf, *op. cit.*, § 42). — Pag. 228 : la struttura *cocco de mamma tua*, essendo possessiva, non è identica a quella degli esempi come *un tesoro di donna* (che sono del noto tipo *ce fripon de valet*). Ibidem : l'esempio *Sparte le chiome . . . siede in terra* contiene il costruito assoluto, non l'accusativo greco, che sarebbe *Sparta le chiome* ecc. — Pag. 230 : la funzione di rilevare che si tratta « di una cosa conosciuta o poc'anzi ricordata » non era propria dell'articolo solo « nella sua precedente forma di pronomo dimostrativo latino » ma lo è tuttora, e la funzione di distinguere « il singolo nella specie », attribuita all'articolo oggi, è soltanto una delle sue funzioni. — Pag. 234 : la genesi di *quando che* è dovuta non solo alla necessità di distinguere la congiunzione dall'avverbio ma soprattutto al modello generale della congiunzione romanza (cfr. ad es. *mentre* e *mentre che*). — Pag. 237 : mentre *la Rettorica è soavissima di tutte l'altre scienze* è esempio valido di superlativo « assoluto » per quello « relativo » (ma l'agg. *altre* suggerisce un rapporto comparativo !), l'es. *la più ottima parte* contiene il superlativo al posto del positivo. —

Pag. 238 : Algarotti appartiene al Settecento (come detto correttamente alla pag. 239), non al Seicento.

7. Malgrado la competenza del Nostro in italiano e la collaborazione di E. Bernardelli, nella lingua del libro ci sono passi da emendare. Alla pag. 26, ad esempio, il contesto postula *tra le diverse opinioni degli studiosi*, non *tra diverse opinioni* ecc. ; alle pagg. 89, 151 e 258 si legge *fin tutto a* ; alla pag. 123 *composti fra verbo e sostantivo* va emendato in *composti di verbo e sostantivo* ; alle pagg. 153 e 169 leggiamo l'indicativo dopo *sebbene* ; alla pag. 173 *la varietà di congiungersi* (di un aggettivo con i sostantivi) vuole dire probabilmente *la capacità di congiungersi* ; alla pag. 230 (nel passo sull'articolo) il cong. *trattasse* è superfluo, trattandosi di un fatto. In qualche caso si perde « il filo dell'accordo », ad es. *Particolarmente caratteristico per il consonantismo dell'italiano [...] è l'abbondanza delle consonanti doppie* (corretto : *caratteristica - l'abbondanza*), oppure : [...] *lo stracchino che [...] mentre nella prima edizione è ancora in corsivo, nella seconda è già fatta comporre in tondo* (corretto : *lo stracchino - fatto comporre*) (risp. pag. 77 e 174).

8. Tra gli errori di stampa sono rari quelli che potrebbero fare difficoltà ; ad esempio : alla pag. 24 manca il richiamo della nota 38a e alla pag. 199 quello della nota 11 ; alla pag. 43 la forma *ealleña* pare errata ; alla pag. 88 IUSTIZIA va corretto in IUSTITIA (cfr. PRETIU subito dopo) ; alla pag. 107, nota 3, l'anno 1974 va corretto in 1972 ; alla pag. 118, r. 4 dall'alto, invece di *si possono conservare* si dovrebbe leggere *si possono constatare* (o : *si sono conservate*) ; alla pag. 184 NIPOTE(M) va corretto in NEPOTE(M), ecc.

Pavao TEKAVČIĆ

DOMAINE IBÉRO-ROMAN

Manuel TABOADA, *El habla del Valle de Verín*, Santiago de Compostela 1979 (= *Verba*, Anejo 15), 259 pages + phonogrammes et cartes linguistiques.

Ana María CANO GONZÁLEZ, *El habla de Somiedo (Occidente de Asturias)*, Santiago de Compostela 1981 (= *Verba*, Separata de los números 4 [1977] y 5 [1978] con índice y vocabulario), 343 pages.

Malgré un certain laps de temps écoulé depuis la publication des études en question — mais ce retard ne vaut-il pas mieux, finalement, que l'oubli complet auquel l'ouvrage de M. Taboada est voué dans la prestigieuse *Bibliographie*

Romane de G. Ineichen ? —, la lecture de ces deux thèses espagnoles, notée chacune de « sobresaliente 'cum laude' », s'avère aussi intéressante qu'utile, non seulement en raison de la richesse d'informations fournies au sujet du dialectalisme ouest-hispanique, mais également à cause d'un certain nombre de questions d'ordre méthodologique soulevées par le procédé des deux auteurs.

M. Taboada (M.T.) traite du parler galicien de la vallée du Tâmega qui s'étend des entourages de la petite ville de Verín, dans le sud de la province d'Orense, jusqu'à la frontière portugaise — une situation géolinguistique particulière donc, que l'auteur décrit en employant le terme « trilingüismo receptivo » (p. 18). A l'usage quotidien d'une variante conservatrice du galicien se joignent la maîtrise du castillan ainsi que des connaissances passives du portugais. Une conjoncture de « triglossie » comparable est observée par Ana María Cano González (A.M.C.G.) dans le canton de Somiedo, au sud de la province d'Oviedo : Entre le parler local qui, au point de vue systématique, s'intègre dans les dialectes occidentaux de l'asturien, et la langue espagnole officielle se font sentir des influences de la part du « bable » central d'Oviedo, d'un prestige supérieur au patois local ressenti comme tel (p. 12).

Le plan des deux études semble identique : Dans les deux cas, une introduction géographique, historique et/ou sociologique précède les chapitres principaux concernant respectivement la phonétique et la morpho-syntaxe du parler analysé ; un index des mots ainsi qu'une petite anthologie de textes oraux, accompagnés de la transcription phonétique chez M.T., terminent les deux ouvrages. Or, la lecture plus attentive de l'introduction ne manque pas de révéler déjà maintes différences de détails : Les faits d'ordre socio-culturel, rapportés par A.M.C.G., préparent et éclaircissent la description linguistique ; l'un des phonèmes les plus caractéristiques du parler de Somiedo, la « che vaqueira » (affriquée apico-préalatale < l-, -ll-, etc.), est, pour ne citer qu'un exemple, communément désigné d'après un groupe social particulier — des pasteurs pratiquant la transhumance —, et même si le prétendu rapport entre fait linguistique et fait anthropologique ne s'avère pas fondé, du moins a-t-il contribué à motiver les enquêtes dialectologiques de l'auteur (p. 9). M.T., par contre, brosse un tableau détaillé (1) de l'histoire de Verín dont la pertinence au niveau linguistique reste tout au moins douteuse ; il aurait été préférable de voir appliqué le même souci d'historicité au traitement des faits dialectaux.

Le même jugement nuancé s'impose face à la présentation des sources d'information (indications précises quant à l'âge, le sexe et le milieu socio-profession-

(1) La mention de la contrebande plus ou moins intense des deux côtés de la frontière (p. 16) peut, à la rigueur, illustrer le phénomène des « languages in contact », mais semble être due, en premier lieu, au plaisir de l'anecdote.

nel des témoins chez A.M.C.G., pp. 15-17 (2), liste sommaire des localités seulement chez M.T., p. 19), mais surtout vis-à-vis du maniement de la transcription phonétique : une liste d'explications sommaires, mais suffisantes chez A.M.C.G. (p. 29) — seul reproche : l'emploi, répandu parmi les dialectologues asturiens, du signe \hat{s} pour la « che vaqueira » qui ne contredit pas seulement l'usage prédominant de la phonétique historique espagnole (3), mais aussi celui de l'auteur elle-même (4) — ; chez M.T., par contre, rien d'une telle liste... Au lecteur de se débrouiller et de démêler la valeur exacte des signes \hat{i} , \hat{j} , \hat{y} , \hat{y} (5), par exemple.

Après avoir survolé les chapitres préparatoires, il semble légitime de poser la question de savoir quelles sont les bases méthodologiques des deux auteurs. A.M.C.G. se déclare adepte d'un structuralisme résolument synchronique et avoue, en toute franchise, son manque de sensibilité par rapport à la méthode historique (« Entiendo que de él [= del aspecto diacrónico] se han ocupado con rigor muchos estudiosos, con Menéndez Pidal a la cabeza, y no me quedaria más remedio que repetir lo ya dicho tantas veces », pp. 14s.) — position respectable, bien que le doute soit permis, si *El dialecto leonés* de M.P. (1906) constitue vraiment le point final de toute recherche historique dans ce domaine. Quoi qu'il en soit, A.M.C.G. tire les conséquences de sa démarche et fournit une description synchronique de la grammaire du dialecte, en se bornant à la simple mention des étymons et structures latines ou à quelques « consideraciones diacrónicas ». M.T., par contre, en se passant de considérations méthodologiques explicites, subdivise son chapitre consacré au phonétisme en deux parties : après un inventaire des phonèmes — dont on pourrait mettre en question le sens, étant donné que, d'après l'auteur lui-même, « el sistema fonológico de la comarca de Verin no difiere en lo esencial del diasistema común gallego » (p. 22) — vient une « étude diachronique » qui n'en est pas une, ou seulement dans la mesure où la présentation des faits modernes suit le schéma des sons étymologiques.

En ce qui concerne l'ensemble des faits dialectaux rapportés, d'ordre phonétique aussi bien que morpho-syntaxique, les deux auteurs font preuve de leurs connaissances profondes et détaillées des parlers en question ; en témoigne

-
- (2) Comme source supplémentaire, l'auteur aurait pu prendre en considération, ne serait-ce que de façon marginale, le point 308 de l'ALPI (La Pola de Somiedo).
- (3) Cf. la discussion autour de ces conventions graphiques dans Zamora Vicente, A. : *Dialectología española*, Madrid 1970, p. 125, n. 45.
- (4) Cf. p. 81 où \hat{s} est employé pour désigner le résultat intermédiaire de $-tj-$, $-kj-$, $-ke$, $i-$, donc ts .
- (5) Les deux premières graphies ne figurent même pas dans le tableau des consonnes (p. 45), bien que \hat{j} se trouve en opposition avec \hat{y} (cf. p. 48). \hat{y} , par ailleurs, est défini comme fricative sonore palatale (*ibid.*), mais doit se distinguer — par quel trait ? — de \hat{z} , « palatal fricativo sonoro », disparu en galicien (*ibid.*, n. 8).

l'étendue du matériel lexical dépouillé, beaucoup plus riche encore chez A.M.C.G. que chez M.T. (6). Néanmoins un certain nombre de remarques semble s'imposer, se référant d'abord à l'ouvrage de A.M.C.G. :

- Est-il légitime de prétendre avec certitude que le castillan médiéval connaît les deux variantes diphtonguées *ie* et *ia* < *ě* (p. 52) ? Menéndez Pidal, au moins, affirme le contraire : « En Castilla, [...] se desconoce la variedad *ia* » (7).
- Il ne semble pas très recommandable de citer le verbe *asentar* comme exemple de prothèse vocalique (p. 57), étant donné qu'un étymon préfixé **adsedentare* est rendu probable par l'étendue géographique des continuateurs romans, ainsi que par la priorité chronologique du type hispanique correspondant par rapport aux formes « simples », qui en réalité doivent être considérées comme secondaires (8).
- Parmi les nombreux essais d'explication concernant l'emploi obligatoire de l'article devant le pronom possessif — sauf devant les termes de parenté familiale — (pp. 113s.), A.M.C.G. qui se déclare insatisfaite des différentes théories, oublie de mentionner la plus simple (fréquence de l'emploi absolu des termes de parenté dans le dialogue : fonction de « vocatif »), pour la bonne raison évidemment que sa vue est limitée à la Péninsule Ibérique ; l'analogie entre l'asturien et l'italien ou le sarde, par exemple, lui échappe forcément.
- Qu'est-ce qui amène l'auteur à postuler une forme **nossu* < *nostru* déjà en latin vulgaire (p. 116) ? L'existence de la réduction *-str-* > *-ss-*, non seulement en asturien, mais aussi en castillan ou en portugais, n'est pas contestée, mais elle s'explique sans problème par un changement phonétique ultérieur à l'époque latine (9), et qui a touché d'autres mots que les possessifs, par exemple *monstrare* > *mossar*, *magistru* > *maes(s)o* (10).
- La base du suffixe *-etu/-e/-a* aurait mérité un astérisque si on veut la transcrire, avec A.M.C.G., sous la forme *-ēttu* (p. 193). Dans la partie consacrée à la dérivation de mots, il est impossible, d'ailleurs, de dégager le système d'après lequel une partie des suffixes est suivie, dans la première ligne du

(6) L'index des mots cités comprend, chez M.T., 2400 unités environ, 6000 unités, par contre, chez A.M.C.G. ; la publication d'un glossaire correspondant (*Vocabulario del Bable de Somiedo*, Oviedo 1982) constitue la suite logique des recherches de l'auteur.

(7) *Origenes del español*, Madrid 1972, p. 152.

(8) Cf. *DCECH*, vol. V, pp. 205 s.

(9) Corominas donne une première forme documentée *vossa*, « muy antigua », à savoir de 1266 ; cf. *DCECH*, vol. V, p. 844. La supposition de Menéndez Pidal (« puede remontar al latín vulgar » ; *Manual de gramática histórica española*, Madrid 1973, § 51, 1, p. 145) est formulée d'une façon plutôt prudente.

(10) Cf. Garcia de Diego, V. : *Gramática histórica española*, Madrid 1970, p. 143.

paragraphe, de l'étymon et l'autre non. Dans le contexte des résultats du suffixe *-iccu*, d'origine peu claire, le terme « *válaco* » (sic, p. 193), d'inspiration pidaliennne (11), devrait être remplacé par « *rumano* ».

- Une observation plus générale pourrait être faite au sujet des limites de la description dialectologique, surtout telle qu'elle est conçue dans le chapitre morpho-syntaxique : Est-il indispensable de traiter minutieusement, à côté des particularités dialectales, tous les phénomènes que l'asturien partage avec le castillan, voire avec la plupart des langues romanes ? La présentation du système déictique du latin (12), de l'emploi des temps verbaux (citations guillaumiennes en abondance !), des valeurs sémantiques des suffixes et de celles des prépositions surcharge le texte ; le mélange entre les digressions dans le domaine de la linguistique générale et l'analyse des traits caractéristiques de l'asturien rend ces derniers difficilement repérables. Une méthode plus rigoureuse aurait donné plus de relief à l'étude du dialecte et facilité la consultation rapide de l'ouvrage.
- La bibliographie (pp. 18-27) semble être complète ; parmi les ouvrages de F. Krüger, l'auteur aurait pu consulter aussi les *Studien zur Lautgeschichte westhispanischer Mundarten*, Hamburg 1914. Parmi les études de A. Galmés de Fuentes, par contre, il manque la plus importante, à savoir celle portant sur *Las sibilantes en la Romania*, Madrid 1962, qui aurait pu éclairer le passage fréquent de l'*s* alvéolaire asturien à *j*, commenté par A.M.C.G. d'une façon assez sommaire (pp. 77s, 79s). Les manuels dialectologiques de A. Zamora Vicente et V. García de Diego auraient dû être utilisés dans leurs éditions les plus récentes (*1970 pour le premier, *1959 voire *1978 pour le second). La présentation du texte a été surveillée avec beaucoup de soins ; je n'ai pu relever qu'une douzaine de coquilles insignifiantes du type *lo fone-mas* (p. 36, l. 2), *península iberique* (p. 99, l. 6 d'en bas, citation), *etimilógico* (p. 116, l. 18).

Quelques remarques également au sujet de l'étude de M.T. :

- La mention, parmi les différents résultats de la « *gheada* », de castillanismes modernes comme *juez*, *San Juan*, *Jesús* (p. 56) prête à confusion, étant donné que la laryngalisation caractéristique du galicien ne touche que *g* vélaire étymologique ou intervocalique. On peut se demander si le rapprochement fortuit du *gh* galicien et du *jota* castillan justifie, au niveau synchronique, leur traitement comme variantes d'un seul phonème.

(11) L'inspiration ne se limite pas au terme « *valaco* » ; texte M.P. (*Manual*, § 84, 2, p. 234) : « El sufijo *-ICCU* del diminutivo no es de origen latino : se halla también en portugués y en *valaco* », texte A.M.C.G. (p. 193) : « Es factible que no se trate de un sufijo latino. Aparece también en portugués y en *válaco* ». Par inadvertance, l'auteur a omis de donner la référence en bas de page.

(12) Là aussi, manque d'astérisques (p. 109) !

- En ce qui concerne l'explication de la « gheada », l'auteur cite la théorie substratologique de A. Zamora Vicente qui, d'après M.T., mettrait le phénomène en rapport « con la cultura celta » (p. 73). Or, un coup d'œil dans l'article correspondant d'A.Z.V. (13) montre que ce dernier réfute justement la thèse celtique : « La geada [...] responde a un fenómeno de substrato viejísimo, probablemente pre-indo-europeo » (14). Quant à l'âge du phénomène, on pourrait rectifier la datation de M.T. (« principios del siglo XVII », p. 74) en citant une forme toponymique *Veija* de 1548 (15) que M.T., bien entendu, lors de la publication de sa thèse n'était pas censé connaître.
- Les formes latines telles que l'auteur les transcrit sont quelquefois sujettes à caution. Exemples types : *metipsimu* sans astérisque (p. 84), *vespera*, deux fois avec (pp. 61, 252), une fois sans astérisque (p. 71), *lineola*, une fois avec (p. 70), une fois sans astérisque (p. 243). De pareilles incertitudes subsistent quant aux quantités vocaliques. Pourquoi postuler une forme **cinisia* avec un *i* bref tonique (p. 62) qui ne rend pas compte des formes romanes (16) et pour laquelle on est obligé de recourir tout de suite à une inflexion supplémentaire ? Le même problème se pose pour *camisia* (17). Dans le cas de *nive*, finalement, M.T. part de la forme classique avec -*i*- (p. 59) qui lui pose, d'ailleurs, des problèmes lors de l'explication du galicien *nēbe*, au lieu de supposer un étymon **nēve*, communément admis pour la Péninsule Ibérique (18) et parfaitement en accord avec le *e* ouvert du résultat galicien moderne.
- La bibliographie (pp. 219-231), d'étendue considérable, ne pêche que par de petites incorrections (R. Lapesa : *Historia del español*, au lieu de : ... *de la lengua española* ; A. Zamora Vicente : *Dialectología* 1967, au lieu de : 1970) qui renvoient au domaine des fautes d'impression dont je n'ai relevé qu'une bonne douzaine, si on fait abstraction de quelques imperfections typographiques (19). Quelques coquilles pourtant gênent la compréhension : /*r*/ au lieu de /*ī*/ (p. 50, l. 3 d'en bas ; les deux signes représentent des phonèmes différents !), *dispongo* au lieu de *diptongo* (p. 60, l. 5), *pero el portugués*, au lieu de : *pero para el p.* ou *para el p.* (p. 59, n. 3).

(13) *La frontera de la geada*, réimpression dans A.Z.V. : *Estudios de dialectología hispánica*, Santiago de Compostela [1986] (= *Verba*, Anexo 25), pp. 11-25.

(14) *Ibid.*, p. 24.

(15) Cf. Rivas Quintas, Eligio : *Toponimia de Marín*, Santiago de Compostela 1982 (= *Verba*, Anexo 18), p. 361.

(16) Cf. *DCECH*, vol. II, p. 30.

(17) Cf. *ibid.*, vol. I, p. 787.

(18) Cf. *ibid.*, vol. IV, p. 227.

(19) Pourquoi, par exemple, marquer les groupes consonantiques initiaux, en début de paragraphe, avec un tiret antéposé (pp. 76 s) qui peut induire en erreur et laisser passer le tout pour un groupe intervocalique ? Très louable, par contre, la présentation schématique de nombreux phénomènes morphologiques !

Ces petites remarques, en somme, ne sont pas de nature à troubler l'impression positive qui se dégage de la lecture des deux ouvrages dialectologiques du domaine ouest-hispanique. Si faiblesses y en a, elles doivent être cherchées dans le manque de perspectives historiques, plus sensible chez Manuel Taboada que chez Ana Maria Cano González. Au niveau synchronique, la description de l'asturien de Somiedo aussi bien que celle du galicien de Verín, sont précises et exhaustives. Les deux études s'intègrent parfaitement dans la série des publications de la revue *Verba* qui contribuent à faire de la Galice (et de l'Asturie) l'un des domaines dialectaux les mieux explorés de la Romania.

Alf MONJOUR

Eligio RIVAS QUINTAS, *Toponimia de Marín* (= *Verba*, Anexo 18), Santiago de Compostela, Universidade de Santiago de Compostela, 1982, 405 pp.

Dès sa fondation en 1974, la revue *Verba* a accueilli des études toponymiques. Voici le premier *anexo* de cette revue consacré à la toponymie galicienne, plus précisément à la toponymie d'une commune (*ayuntamiento*). Il s'agit de la commune de Marín, composée de sept paroisses, située sur la péninsule de Morrazo, à sept km de distance au sud-ouest de Pontevedra, capitale de la province du même nom. Marín s'étend sur 40,5 km² d'un terrain montagneux, mais la ville se trouve au bord de la mer. Elle abrite la moitié des 22.000 habitants du territoire. Ces données fournies par la « Geografía local » (7s.) font partie de l'*Introducción* (5-19) qui nous renseigne, entre autres, sur « Algo de historia » (8-16).

L'auteur (= R.Q.) avait commencé son livre en constatant que « El campo de la toponimia está, en su mayor parte, por explorar » (5). Il note aussi que « Pocos lugares de la Tierra (...) presentarán tal plétora [de nombres de lugar] por km² como Galicia » (5). Etant donné qu'il n'existe que fort peu d'études systématiques concernant tous les toponymes d'un territoire donné — ceci est valable pour tous les pays romans —, on doit saluer la recherche entreprise par R.Q. et présentée comme *tesis doctoral*, à laquelle le jury a accordé *Sobresaliente cum laude* (6 n. 1).

R.Q. a recueilli et examiné un millier de toponymes. Exposant son « Método » (6s.), il nous rassure : « Recogimos y confrontamos todo el material toponimico de Marín con el Catastro y con los hablantes », et : « ... se recogieron en los documentos locales las formas de esos topónimos a través del tiempo, ayudándonos de formas paralelas en otras zonas » (6). Même s'il n'a pas cherché à se documenter du côté italien — le roumain, également absent, ne peut guère être utile —, il a mis à contribution, outre le domaine hispanique, la toponymie française (en consultant p.ex. Dauzat, Nègre, et aussi Falc'hun, mais pas Gröhler,

Longnon, Vincent), voire anglaise (Ekwall) et irlandaise (Joyce). Quant aux formes anciennes, on ne peut guère espérer d'en trouver beaucoup au moyen âge vu qu'il s'agit surtout de microtoponymes. En effet, on voit attestés dès le XII^e s. seuls *Marin* et *Piñeiro*, les autres à partir du XVII^e et surtout du XIX^e s. — si on a la chance de les retrouver dans le passé. On comprendra aisément que de telles attestations ne peuvent être utiles qu'exceptionnellement pour la recherche étymologique.

L'interprétation du corpus toponymique ne présente pas de difficultés majeures, ce qui n'est pas surprenant vu que les microtoponymes se laissent généralement expliquer à partir du matériau dialectal. De formation relativement récente, la plupart de ces noms est pourvue de l'article. Aussi est-il d'une importance secondaire de remonter à l'origine du terme dialectal qui a servi à désigner un lieu-dit. On ne voit donc pas l'utilité de vouloir retrouver ce qu'on a l'habitude de désigner par le terme italien d'« *etimologia remota* ». Or, c'est précisément cette tâche à laquelle R.Q. s'attelle particulièrement, alors qu'il aurait mieux fait de concentrer ses efforts sur la question de savoir à quelle époque les noms respectifs ont été formés. Son intérêt, fixé sur la couche à laquelle peut appartenir l'étymon, a pour résultat une fâcheuse confusion entre deux époques généralement bien distinctes : celle de l'étymon et celle du nom de lieu. Cette confusion, fréquente dans des travaux de toponymie, mène à des conclusions historiques indignes de ce nom et dont il sera question plus loin.

Il y a plus. On sait qu'à l'origine, tout nom propre est motivé, il fait partie du vocabulaire général. Mais ensuite tout devient différent (1) : « Les noms propres n'ont pas de *sens* et, par conséquent, la notion de signification ne s'applique pas à eux » (2). Il en résulte que, lors de l'analyse étymologique, « *dame sémantique* » doit céder le pas à « *dame phonétique* ». Or, R.Q. préconise le contraire : « *La etiologia* (3) *para ser consistente, ha de basarse en las cosas y no desprenderse de la palabras. Por eso, si es necesario el rigor de la fonética, lo es más, si cabe, en la semántica jamás despegada de a realidad* » (22). Quelques exemples suffisent pour illustrer les effets néfastes de tel procédé : A propos de (*Castelo, Outeiro do*) *Barbudo*, R.Q. cite d'autres *Barbudo(s)*, *Barbuda* — généralement précédés d'un déterminé — en Galice et au Portugal, ce qui ne l'empêche point de noter : « *Barbudo. Es un nombre falsamente transparente* ». Il est vrai que Cunha Serra avait indiqué l'étymologie évidente de ces noms : « *Los deriva de barba, que no me parece su verdadera etimología ya que siempre se trata de*

(1) R.Q. est moins catégorique : « *Una vez impuesto el nombre, se convierte en propio, el significante o sonido es lo que interesa, dejando de ser primordial el significado* » (21).

(2) St. Ullmann, *Précis de sémantique française*, Berne 1975, 24.

(3) A lire probablement *etimología*. D'autres erreurs typographiques : *oponión* (pour *opinión*, 7), *triándulo* (*triángulo*, 356), *malloquin*, *constantada* (*mal-lorquin*, *constatada*, 408).

cerros y castros. La raíz debe ser oronímica » (29). *O Meixón Frio*, de toute évidence 'la maison froide', se trouve, en compagnie de *Baixo do Frio* et *Mezacadal* sous l'en-tête « 86. Precélt. **mis-* 'lodazal'+lat. *miscere* 'amasar', *miscione* ? » (131). Le toponyme est attesté depuis 1670 (*meyxon frio* etc.), et l'auteur cite six autres *Meixonfrio* galiciens ainsi que quatre *Meisã Frio* portugais, « además de los topónimos menores » (132). En dépit de ces noms auxquels on aurait pu ajouter esp. *Mesonfrio*, fr. *Maisonfroide*, voire all. *Kalthaus*, *Kalthausen*, *Kaltenhaus*, *Kaltenhausen* etc., l'auteur pense que « ni este ni muchos otros *Meixón*, tengan nada que ver con el fr. maison, lat. mansione, esp. mesón. Es sospechoso por el hecho de llevar todos el calificativo de *Frio*, no precisamente inherente al mesón » (131s.). Telle argumentation n'appelle pas de commentaire. Je me contente de mentionner encore celle alléguée par l'auteur afin de rattacher *A Labandeira* (< 1670 *lavandeyra*, *lab-*) 'la lavandière' à « 88. Preindoeur. *nava* 'llano entre montes', de la raíz **n-b* 'agua' » (133). De même, *O Monte Blanco* ne serait pas, à l'origine, un 'Mont Blanc', mais remonterait à « prerrom. **bl-n-* 'cumbre' » (217), et *O Matadoiro* n'est pas, comme l'appellatif homonyme, un 'Lugar onde se mata o gado para consumo público' (Morais), mais est censé provenir du « Preindoeur. **matt-* 'montón . . .' » (175), parce que : « No hemos oído que hubiese aquí jamás un matadero . . . » (176) — peu importe que *-(a)doiro* n'est pas un suffixe dénominal, mais toujours déverbal comme le sont tous les descendants du suffixe lat. *-toriu* (4).

On aura remarqué la prédilection de l'auteur à vouloir rattacher les noms à des racines préindoeuropéennes. On retrouve ces bases surtout dans les chapitres consacrés à l'oronymie (23-106) et à l'hydronymie (106-144). A propos des cours d'eau, on lit : « Su onomástica, como en el caso de las montañas, es primitiva, universal y frecuentemente tautológica por superposición de estratos lingüísticos sucesivos » (106). Mais malheureusement, rien ne semble prouver cette assertion puisqu'il s'agit, dans la grande majorité des cas, de microtoponymes de formation relativement récente à base d'appellatifs pour lesquels l'auteur soutient une origine lointaine qu'il croit oronymique ou hydronymique. R.Q. postule des dizaines de bases comme « **lor-/lour-/ler-* 'roca, monte' » (71) « **mar-/mer-/mir-/mur-* 'agua, agua parada que rezuma' » (130) où l'on ne peut pas ne pas admirer la précision sémantique, « **mok-/muk-* 'pico, cerro' ; **mak-* 'colina' » (79), « **tut-, tot-, taut-* 'prominencia' » (102), « **n-r* 'agua', **nar-/nor-/ner-/naur-* » (135) etc. On est donc obligé de constater l'influence d'auteurs comme Fouché, Garvens — dont la thèse n'a pas eu l'heur de passer inaperçue. — et autres, mais surtout de Rostaing. En effet, à maintes reprises Q.R. se réfère à l'*Essai sur la toponymie de la Provence* (24s., 28, 34, 47 et *passim*) en expliquant p.ex. : « Siguiendo el método de Rostaing (Top. Prov. *passim*), creo que se puede postular una base preindoeur. **k-n* → **kan-/ken-/kin*

(4) Cf. W. Meyer-Lübke, *Grammatik der Romanischen Sprachen*, II : Formenlehre, Leipzig 1894, 531-534 (§ 491).

'altura', de donde cennu, *cenu, *cinu, *senu, *sinu. De ahí Seo, Ceo y acaso Cee, Cines, Ciói, Sío, Sión, Siós, Seón, Sino, Illas Cies (todo « monte rocoso') . . . » (49). Voilà une partie du commentaire à propos d'*Outeiro do Ceo*, dans lequel entre l'appellatif gal. *seo* 'seno, concavidad' (48) dont il s'agit d'indiquer l'étymologie. Celle-ci pourrait être lat. *sinu*, mais suivant sa logique, l'auteur la range, dans une « Agrupación de étimos por estratos lingüísticos », parmi le « preindoeuropeo » (372).

Cette classification (371-377) comporte onze sections, dont six prélatines. Tout en sachant que « Preindoeuropeo o mediterraneo, indoeuropeo, precéltico o prelatino, son términos muy poco concretos y elásticos » (371), l'auteur distingue entre *preindoeuropeo*, *precéltico*, *prerromano*, *ambro-ilirio-ligur*, *protocéltico* et *céltico*, langues qui fourniraient à elles seules plus de 21 % des étymons, dont le « préindoeuropéen » 7,6 %, suivi du celtique avec 7,38 % (377). Il serait aussi facile qu'inutile de relever des inconséquences dans le classement des étymons supposés prélatins et de montrer qu'elles ont leur source dans le rassemblement peu critique d'informations fort hétérogènes. Mais il importe surtout de relever la conclusion que R.Q. tire de son classement : « La lengua estereotipada de Marín es romana en un 70 %, latín y grecolatino incluído. Esto quiere decir que somos latinos . . . » (377) ; on croit rêver.

L'auteur affirme que « es necesario el rigor en la fonética » (22), mais auparavant il avait déjà dit des toponymes prélatins qu'ils contiennent « una raíz poco alterada y fácil de identificar » (21) comme s'il convenait de leur appliquer une évolution phonétique spéciale. En fait, R.Q. semble parfois accommoder la phonétique à ses exigences. Ainsi, p.ex., pour expliquer le seul nom de *Monte dos Bios*, il introduit l'étymon « Célt. *bic(c)*- 'punta de monte' ; un prerrom. **bjo* (?) » (36), et de dire : « La forma **bicus* dio naturalmente Bigos (5) ; el llegar a Bios implica una sonorización muy temprana de la -k-, como sucedió por ejemplo en el fr. *pie* 'picaraza', del lat. *pica*, en gall. *pega* » (36s.). C'est donc une évolution phonétique française qui doit rendre compte d'une forme galicienne (6). D'autre part, il insiste sur des banalités, p.ex. à l'occasion d'*acebo/acibo* : « Nos parece mejor proponer la variante latina *acifoliu* . . . » (145), forme clairement

-
- (5) Même *Vigo*, attesté dès l'antiquité (Mela : *Vicus*, It. Ant. : *Vico Spacorum*, etc.) tout comme d'autres *vici* (aujourd'hui kat. *Vich*, fr. *Vic* [F 34], trois *Vico* it.), est rattaché à cette racine : « El top. Vigo, que se repite bastante en Galicia, es muy probable que no se refiera al lat. *vicus* 'barrio' sino que se remonta a esta forma celta **bicu*, por estar sobre cerros o a su pie » (36).
- (6) R.Q. affirme que « En gallego la solución $K \rightarrow g \rightarrow \emptyset$ es esporádica . . . » (37), mais il omet de donner des exemples. V. García de Diego, *Elementos de Gramática Histórica Gallega* (Fonética - Morfología). Burgos 1906 (réimpr. Santiago de Compostela 1984 = *Verba*, Anexo 23), 37, dit quant à l'évolution de -k- : « $c = q > g$ », et : « Solamente se pierde en alguna voz de origen francés como *dayan* DECANU »,

indiquée par Corominas (7) (*aquifoliu* > **acifoliu*) et que personne n'a l'intention de contester. Ailleurs, il nous gratifie d'étymologies fantaisistes comme pour *Illa* (< *insula*), pour lequel il construit — tout en connaissant *REW*, *DCELC* et l'article d'Aebischer — « una forma del latin vulgar, dim. *i(n)sucula > *isucla > iscla > *icla > illa » (126).

Souvent, des formes reconstruites du latin sont dépourvues d'astérisque, p.ex. *citrales/citriales* (161) ou *retruculu* (188). Quelques formes sont fautives, comme *ilinc* (216) au lieu d'*illinc* ou *quattere* (47) à la place de *quaterre*. Pour qui connaît la formation des mots en latin, un passage comme « la playita de Portecelo — l. *portu-cellu* — o puertecillo... » (9) paraît extravagant, étant donné que le dérivé *porticellu* (> esp. *portecillo*, it. *Porticello*, sd. *Portixeddu*) est bien attesté. Parmi les « Abreviaturas más frecuentes » (407-409), R.Q. note \bar{e} , \check{e} , e , ϵ etc. (408) pour indiquer *e* long, court, fermé ou ouvert, mais dans le texte, il ne s'est pas servi de ces signes ; on comprend donc mal ce que veut dire « Lat. *genista*... , lat. vg. *genesta* » (198) ou « Lat. *suber*, **sober* » (192). — Parfois on a l'impression que l'auteur ne connaissait pas bien son sujet, p.ex. lorsqu'il écrit : « ... deriva Meyer-Lübke el esp. *milmandro*, port. *meimandro*, esp. *merendanas* (...) ; Fassatals, Venecia, *mirandola*, y en Abtei, id., *milandros* (ML, *REW* 5571) » (177). Or, l'article *milimindrus* commence « Sp. *milmandro*, pg. *meimandro* ; fass. *mirandola*, abt. *milandros*, sp. *merendanas*... ». R.Q. ne semble donc pas être familier avec l'allemand. Ainsi, H. D. Bork est rangé dans la bibliographie (939-405) sous la lettre *D* (H. Dieter Bork), et dans le texte il est nommé *Dieter* (48).

L'étude des suffixes toponymiques aurait pu être utile. R.Q. se contente d'une liste des suffixes dans le cadre de ses « Conclusiones ». Dans cette liste (« Sufijación », 378-381) sont énumérés, par ordre alphabétique, les suffixes dans leur forme latine ou latinisée. Dans la plupart des cas, il s'agit de suffixes entrant dans l'étymon, alors qu'il aurait été intéressant de connaître ceux à l'aide desquels ont été dérivés les toponymes qui sont presque tous, répétons-le, d'origine romane. En effet, on ne voit pas quel intérêt peut avoir l'information selon laquelle *-idu* fait partie du lat. *frigidu*, *-inu* de *fraxinu*, *-sa/-su*, *-ta/-tu*, *-sta/-stu* de certains participes passés latins, etc. ; par contre, on aurait aimé voir inclus dans la liste des suffixes rares comme *-onca* (dans *Barronca*, 31) ou *-uncho* < *-unculu* (dans *Os Aiguiunchos*, 200). On notera, lors des renvois bibliographiques, l'absence d'études importantes comme celle de Hubschmid pour *-asco* (8), celle de Hasselrot à l'occasion de *-attu*, *-ittu* et *-ottu* (9), et on consta-

(7) *DCECH* I, 28s. Pour rendre compte de la forme moderne, Corominas construit la chaîne *aquifolium* > **acifolium* > **acifulum* > *acebo*.

(8) J. Hubschmid, *Die asko-/usko-Suffixe und das Problem des Ligurischen*, Paris 1969.

(9) B. Hasselrot, *Etudes sur la formation diminutive dans les langues romanes*, Uppsala/Wiesbaden 1957.

tera pour ces derniers, des origines fort différentes : « *-att* : suff. ilirio-ligur ? (cf. Mz. P., Top. 94), o latino *-attus* (Corom.,..., Grandgent, 46) » ; « *-ittu-a* : suf. dim. latino (Grandgent, 45 ; Corom.,...) » ; « *-ottu-a* : suf. de origen desco-nocido... ». La préparation insuffisante à ce travail se manifeste également quant on écrit : « *-ika, -ikos* : suf. celta (Corom.,...) : Cabal-g-ada, con suf. *-atu-a*, además ; Form-ig-oso,... ; Sal-gu-eiro (**sal-ic-ariu*) » (379) — comme si le celtique pouvait entrer dans la formation de mots latins comme *caballicare*, *formicosus* (*formica*), **salicaria* (*salix*, cf. *salicetum* à côté de *salictum*).

Ces remarques n'impliquent pas que R.Q. n'ait pas ramené d'une façon parfaitement juste, un grand nombre des toponymes étudiés à leur étymon latin. Mais malheureusement, l'auteur a succombé à une substratomanie qu'il entendait illustrer à l'aide d'une méthode à laquelle il n'était pas préparé. Incapable de cerner l'époque de la formation des toponymes, il a complètement échoué dans ce qu'il s'était proposé pour but : faire œuvre d'historien. On doit donc constater qu'il aurait mieux valu que R.Q. se contentât de recueillir les micro-toponymes de la commune, d'en indiquer la prononciation actuelle et de relever les attestations anciennes. Quoi qu'il en soit, on utilisera avec profit les dix pages de l'*Indice* (382-392) alphabétique des toponymes de Marín.

H. J. WOLF

Maria del Carmen RIOS PANISSE, *Nomenclatura de la flora y fauna maritimas de Galicia*. I. *Invertebrados y peces* ; II. *Mamiferos, aves y algas*. Santiago de Compostela, Universidad (Verba : Anuario galego de filoloxia. Anejo 7, Anexo 19), 1977-1983, 2 vol., 485 pp., 1 carte ; 119 pp.

Cette publication est le résultat d'une thèse présentée à l'Université de Santiago de Compostela en 1973 ; de l'aveu même de l'auteur, elle est considérablement augmentée par rapport à la thèse présentée.

La « Nomenclature de la faune et de la flore de la Galice » comprend deux volumes, le premier étant le plus important à tous égards ; il est consacré aux invertébrés et surtout, bien entendu, aux poissons.

Dans la présentation, extrêmement sommaire, l'auteur définit le champ de son enquête (toute la côte galicienne de Ribadeo à A Guardia) ; elle présente aussi brièvement la méthode d'enquête sur le terrain (utilisation de planches en couleur) ainsi que les diverses sources livresques auxquelles elle a eu recours.

Dans chacun des 5 chapitres, les différentes espèces sont classées d'après la taxinomie zoologique et, à l'intérieur de ces catégories, par ordre alphabétique des noms vernaculaires en espagnol. Pour chaque espèce, c'est l'ordre alphabé-

tique strict des diverses dénominations dialectales (notées selon l'orthographe usuelle du *gallego*) qui est utilisé ; suivent, pour chaque notation, les localisations précises. Comme on peut s'y attendre, la richesse lexicale est réelle, particulièrement pour les noms de poissons. Mais l'énumération successive de toutes les variantes phonétiques, même mineures, accentue un peu de manière factice cette richesse. Il eût peut-être été souhaitable de rassembler toutes les variantes sous des types lexicaux plus généraux. On a de la peine aussi à distinguer les dénominations courantes ou usuelles des dénominations rares ou archaïques.

Des notices étymologiques, succinctes ou très détaillées selon les cas, ponctuent chacune de ces dénominations. Elles sont dues à Antonio Santamarina. Elles paraissent bien cerner chacun des termes et apportent, en maints endroits, des propositions originales ; elles contribuent de ce fait utilement à la connaissance des parlars ibéro-romans. Comme très souvent, quand il s'agit d'animaux (entre autres de poissons et d'oiseaux), les confusions entre les espèces voisines sont extrêmement nombreuses et compliquent singulièrement la tâche du lexicographe ; l'auteur semble s'être bien acquittée de cette tâche, en évitant de perpétuer les erreurs véhiculées par les sources livresques, qui se recopient sans contrôle. Fréquents aussi sont les emplois métaphoriques.

Chacun des volumes se termine par un index des mots, toujours précieux pour la recherche lexicale. La bibliographie qui clôture le premier tome témoigne des nombreuses recherches faites par les auteurs et de la qualité de leur information.

On regrettera l'absence de conclusion. On aurait souhaité par ex. une vue d'ensemble sur le matériel recueilli, sur l'origine de cette terminologie spécialisée, sur l'originalité du galicien par rapport à l'espagnol et au portugais voisin, etc. Sera-ce l'objet d'un troisième volume ?

Jean GERMAIN

Haïm Vidal SEPHIHA, *Le judéo-espagnol*, Editions Entente, Paris, 1986, 242 pages.

Le livre que nous présentons est le second volet du diptyque commencé en 1977 avec *L'agonie des Judéo-Espagnols*. Les deux volets sont publiés dans la même collection *Minorités* et leur auteur est l'un des plus actifs animateurs de l'étude du judéo-espagnol envisagée d'une perspective socioculturelle.

Le judéo-espagnol s'adresse à un large public qui est informé dans des chapitres successifs (*Naissance et devenir du judéo-espagnol - Survol*, pp. 15-50,

Comment aborder la linguistique judéo-espagnole, pp. 51-112, *Littératures judéo-espagnoles*, pp. 113-144, un chapitre de conclusions *Et maintenant...* qui est aussi une invitation à l'étude du judéo-espagnol, p. 145, *Anthologie*, pp. 147-232, *Bibliographie*, pp. 233-240 et *Adresses utiles*, pp. 241-242) sur tout ce qui est essentiel touchant l'histoire, l'état actuel et l'avenir du judéo-espagnol. Tout comme dans ses ouvrages antérieurs, l'auteur insiste dans sa présentation sur la nécessité de distinguer deux modalités en judéo-espagnol : le judéo-espagnol vernaculaire, connu sous le nom de *djudezmo* en Turquie et de *haketiya* au Maroc, et le judéo-espagnol - calque (*ladino*), langue liturgique, non parlée. Cette fois-ci on donne des précisions quant à l'époque de l'apparition des deux modalités : le *ladino* existe depuis le XIII^e siècle, donc avant que les Juifs espagnols aient quitté l'Espagne (1492), tandis que l'apparition du *djudezmo* est située vers 1620. Il se peut qu'étant donné que ce livre s'adresse à un large public l'auteur ne se voit pas tenu de préciser les motifs qui l'ont déterminé à choisir cette date d'apparition du *djudezmo*. A destination d'un public, certes plus restreint, de linguistes spécialisés, il eût été intéressant d'établir la nature et l'ampleur des faits qui permettent de parler vers 1620 d'un idiome distinct de l'espagnol.

L'auteur est le pionnier des recherches sur le *ladino* et l'un des meilleurs connaisseurs de ce parler auquel on a consacré maints ouvrages dont quelques-uns fondamentaux. Le présent livre comprend aussi de nombreuses informations sur cette modalité du judéo-espagnol, mais l'on ne peut pas dire la même chose sur l'autre modalité, le *djudezmo*. Un lecteur non avisé ne trouvera pas dans ce livre ayant pour titre *Le judéo-espagnol* des données sur la structure du *djudezmo* mais uniquement quelques éléments disparates comme ceux contenus dans le chapitre dont le titre est « Judéo-fragnol ! an de enfant ou allons-z-anfan ! » (pp. 106-109) où l'on parle de l'influence de la langue française. On arrive à la même conclusion en parcourant la bibliographie de la fin du volume où manquent des ouvrages fondamentaux pour la connaissance du *djudezmo*, tels ceux signés de K. Baruch, L. Lamouche, K. Levy, J. Martínez Ruiz, J. S. Révah, J. Subak. Parmi les ouvrages de C. M. Crews et de M. L. Wagner ne sont cités qu'un titre pour chacun, bien que ces deux linguistes en aient écrit bien d'autres.

Les considérations ci-dessus ne doivent pas détourner l'attention du message du livre, exprimé dans l'introduction et maintes fois au cours de l'exposé, message qui s'avère être un appel pour le salut du judéo-espagnol (« Quelle que soit l'issue, nous aurons fait l'impossible pour que vivent la langue judéo-espagnole et son ethnie dispersée entre les cinq continents », p. 145). H. V. Sephiha invite aux recherches en ces termes : « *Thésaurisons, thésaurisons, thésaurisons...* pour pouvoir rassembler notre puzzle, mais aussi le transmettre (p. 197) ».

Marius SALA

DOMAINE GALLO-ROMAN

Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des gallo-romanischen sprachschatzes, von Walther v. Wartburg †, publié par Jean-Pierre Chambon, fascicule n° 148, tome XXV (refonte du tome I^{er}): armoracea - artificialis, pp. 289-384, Bâle 1987.

Le nouveau fascicule du FEW comprenant les articles *armus - artificialis* confirme pleinement la très haute qualité de cette « refonte » réalisée sous la direction de J.-P. Chambon. Les énormes progrès acquis depuis les débuts de ce dictionnaire se reflètent tant dans la documentation élargie que dans la conception méthodologique des commentaires qui résument les différents aspects de l'histoire des mots. A la place d'une vue étymologique purement linéaire et simplifiée, ces commentaires englobent, entre autres choses, toute l'histoire de la vitalité des lexèmes en question (si nécessaire dans une perspective panromane), les différentes couches d'origine qu'il convient de distinguer pour les emprunts savants et les répercussions formelles ou sémantiques des multiples réseaux d'associations. Quant au traitement des questions controversées, on appréciera la discussion ouverte et objective, qui au lieu d'une prise de position tranchée se limite souvent à l'exposition des faits ou à de nouvelles propositions d'explication fondées qui s'imposent à partir de ces faits.

A côté de J.-P. Chambon, qui a rédigé lui-même surtout les articles *arra*, **arrēctiare*, **arrēstare*, *ars*, ainsi que la plupart des termes techniques d'origine savante et des dérivés de noms propres, ont collaboré : R. Eberenz (*armus*, **arrīpare*, **arrōsare*, *arrūgia*/**arrūgūla*, *artīcūlus*), V. Günther (*arsenicum*), G. Roques (**arsio*), M. J. Deggeller, A. Colón, B. Niederer. Comme contributions particulièrement précieuses et intéressantes nous tenons à relever l'analyse approfondie de l'évolution sémantique des continuateurs français de ARMUS (p. 290 ; toutefois, pour nous, la polysémie p. ex. de afr. *ars*, n'implique pas forcément « imprécision »), l'explication formelle de *er(r)es/arr(h)es* < ARRA et celle du verbe *accaparer* comme un emprunt non pas à l'italien mais à l'occitan (p. 298 s.), l'interprétation de *ARRESTARE comme « une formation originaire du Nord de la France qui s'est anciennement et progressivement diffusée dans le reste de la Galloromania (voire dans d'autres langues romanes ?) » (p. 316), l'analyse du sémantisme de *arriver* (p. 328 s.), l'explication de mfr. *arroguer* comme « création de la langue juridique à partir de *arrogant/arrogans* » (p. 333) et de la forme gasconne *arruille* à partir d'un diminutif *ARRUGULA (et non pas comme continuateur direct de ARRUGIA ; p. 343 s.).

Le problème de la variation de la vitalité (concernant avant tout certaines formes savantes) est soulevé par J.-P. Chambon p. 292 ss. à l'occasion de *arome* (les emprunts sporadiques en moyen français sont séparés du terme technique « réemprunté » depuis 1787), d'*aromaticité* (attesté du 14^e au 16^e siècle, puis après

une lacune de plusieurs siècles depuis Littré ; emprunté à AROMATICITAS ou formé sur *aromatique* ?), d'*aromatiser* (au moyen âge « embaumer », emprunté à AROMATIZARE ; à partir de 1562 « parfumer », « probablement reformé en français sur *aromate* ») et p. 303 à propos du verbe argotique *s'arsonner* (1836-) rattaché à l'ancien verbe *arser* (« après une éclipse d'un siècle et demi, le mot semble réapparaître en argot »). Ajoutons que pour de nombreux cas de « réapparition » (par exemple *aromaticité*) les différentes interprétations possibles — à savoir 'réemprunt' / 'néologisme parallèle' / 'reprise archaisante' — ne s'excluent guère, à notre avis, mais peuvent au contraire converger et contribuer en commun à mainte résurgence lexicale. Pour préciser les lacunes ou restrictions de la vitalité que semblent subir beaucoup de mots français après le 17^e siècle, on consultera avec profit aussi la liste de l'*Archéologie française* de Ch. Pougens (1821/1825 ; source en général négligée par le FEW ; cf. ZfSL 93, 1983, p. 151 ss.). C'est ainsi que dans l'histoire de *arrivage* « abord des navires dans un port » le fait que Pougens mentionne la forme parmi les « mots anciens tombés en désuétude et propres à être restitués au langage moderne » indique une vitalité alors restreinte qui ne ressort pas de la documentation réunie dans l'article de R. Eberenz (p. 323 ; cf. aussi Brunot, *HLF* X, p. 597, où *arrivage* est cité parmi les « néologismes introduits par la Révolution »). Quant au verbe *arriver* même, il faut se demander si le recul du sens primitif « aborder », que le texte de M. Eberenz ne date que de la fin du 19^e siècle (p. 232 : « Alexis-Ac 1878 ; 'vieux' Lar 1898 »), ne s'annonce déjà au 17^e siècle : le Dictionnaire de l'Académie précise dès 1694 « 'aborder', [...] signifie plus ordinairement 'parvenir à un lieu où l'on vouloit aller' » et la thèse de A. Ketterer, *Semantik der Bewegungsverben. Eine Untersuchung am Wortschatz des französischen Barock* (Zürich 1971) n'enregistre parmi 158 attestations du verbe qu'une seule au sens d'« aborder » (p. 93 s.), de sorte que la restriction, dès cette période, de l'emploi propre à la terminologie de la marine (cf. aussi Bloch-Wartburg) nous semble probable (une erreur de détail : l'auteur de l'article cité pp. 328 et 329 ne s'appelle pas « Gerhard », mais « [Gerhard] Ernst » ; pour *arrivée* cf. aussi la locution à l'*arrivée* « à la fin, en fin de compte », dans P. Gilbert, *Dictionnaire des mots contemporains*, Paris 1980).

Arnulf STEFENELLI

François ZUFFEREY, *Recherches linguistiques sur les chansonniers provençaux*, Publications romanes et françaises, n° CLXXVI, Droz, Genève 1987, XIII et 380 pages, XIV planches hors-texe.

On me pardonnera de privilégier dans ce compte rendu l'introduction et la conclusion qui me paraissent concerner tous ceux qui travaillent sur l'occitan médiéval par rapport au corps même du livre qui, se prêtant fort peu à la recension, ne saurait se contenter d'une description allusive et demande un examen personnel.

Si l'on s'accorde désormais sur la nécessité d'établir des monographies précises traitant les chansonniers occitans en eux-mêmes, il faut bien concéder à François Zufferey que l'essentiel du travail restait à faire, particulièrement en ce qui concerne l'examen paléographique et linguistique. F.Z. a consacré ses efforts à l'étude de la langue d'un bon nombre d'entre eux en se fixant trois buts : tester la cohérence des systèmes graphiques en recherchant d'éventuelles normes ; collecter les formes que leur particularité a fait rejeter dans les apparats critiques au nom d'une certaine idée de la *koinè* médiévale ; tenter de préciser la provenance des chansonniers et de déterminer les différentes sources où ont puisé les copistes successifs.

F.Z. procède tout d'abord à un rapide et utile exposé sur les chansonniers. En nous rappelant les principes selon lesquels Bartsch et Jeanroy leur ont attribué leurs sigles actuels, il est logiquement amené à proposer quelques modifications à la nomenclature traditionnelle afin de préserver la cohérence de ces principes et d'incorporer quelques fragments de parchemin découverts depuis. Outre que ses propositions répondent à la logique, elles ont le grand mérite d'être fort peu nombreuses (une nomenclature imparfaite, mais stable, est moins gênante pour le chercheur qu'un instrument de travail en évolution continue, fût-ce vers la perfection) et de se résumer à :

<i>Kp</i> devient <i>Y</i>	la copie <i>N</i> devient <i>d</i> ,
<i>Sg</i> devient <i>Z</i>	le Vat. lat. 7182 est baptisé <i>e</i> .

Ce système simple permet de rendre assez bien la complexe réalité des mss puisque *K'*, puis *K''* servent à désigner des fragments de chansonniers en parchemin très proches de *K* ; des lettres minuscules en exposant (*Da*, *Db*, *Dc*) désignent des couches remontant à des époques différentes, des chiffres en exposant (*O¹*, *O²*) les parties qu'un copiste a empruntées à différentes sources, les chiffres en indice (*V₁*) les différentes mains d'un manuscrit.

Voilà un système qui paraît fournir un outil à la fois précis et efficace ; on pourrait seulement se demander pourquoi F.Z., qui a eu raison de trouver gênant l'emploi de deux lettres comme *Sg* et *Kp* pouvant prêter à confusion dans des ensembles, leur attribue les sigles *Y* et *Z*, plutôt que *W* et *X* qui restent inemployés pour l'instant. Tant qu'à rationaliser...

Sur les quarante recueils auxquels il réserve le nom de chansonnier, F.Z. en retient quelque vingt-deux, un corpus considérable qui privilégie les chansonniers d'origine occitane (*ABCEJR* ; *A'*, *p* ; *f* ; *a*, *b*) par rapport aux mss italiens, dont huit (*D IKMT O K''e*) sur vingt-six sont quand même traités, et comprend également les chansonniers catalans *V* et *Z* et le français *Z*.

F.Z. aborde plusieurs intéressantes questions de méthode. Il souhaite, et occitanistes comme codicologues ne peuvent que se joindre à lui, que soit entreprise l'édition diplomatique de tous les chansonniers, tout en insistant particulièrement sur l'indispensable respect des unités graphiques et de la distribution en colonnes du texte. De fait, il montre clairement que, en comparant les mss

vers à vers, les éditeurs sont conduits à négliger la disposition en colonnes des textes, se privant ainsi d'informations précieuses pour la critique des variantes. Par exemple, à propos des *vidas*, F.Z. explique que le copiste laissait un espace vide proportionné à la dimension du modèle ; si son écriture était plus serrée, il était alors conduit à faire du remplissage au moyen de redondances. De même, le manque de place à l'intérieur d'une colonne ou le fait qu'un mot doive être réparti sur deux lignes peuvent amener un copiste à choisir des solutions graphiques inhabituelles, ainsi *asatz*, *assaz* ou *asaz* pour *assatz*, ou *plai/gna* pour *plaigna*.

L'étude des sons de l'ancien occitan, nécessaire préalable à l'examen des graphies est fort intéressante, mais, même si l'auteur prend soin de prévenir de cet inconvénient, on est gêné de les voir présenter comme un état fixe, sans mention de leurs évolutions pendant la période, tout de même assez longue, de la rédaction des chansonniers.

Les questions méthodologiques s'achèvent avec un imposant questionnaire linguistique, dont le modèle, nous dit F.Z. est fourni par l'étude consacrée au ms. C par M. Monfrin ; en y soumettant les chansonniers du corpus, on tentera de localiser la scripta dont ils sont originaires.

Les cinq premiers chapitres des *Recherches linguistiques* sont consacrés à l'étude des diverses traditions que distingue l'auteur en s'appuyant à chaque fois sur une étude très soignée et très fine.

C'est ainsi que dans le chapitre I sont regroupés les mss appartenant à une tradition auvergnate qui a eu des prolongements en Vénétie : *AA'DDaIKK'K''* qui s'ouvrent avec des textes de Peire d'Alvernhe et *Ba*, qui commencent avec Giraut de Bornelh. Dans l'ensemble *BAA'*, où se manifeste une forte volonté unificatrice, l'enquête permet de situer en Basse-Auvergne l'origine de la tradition de *AA'* et en Haute-Auvergne celle de *B*. F.Z. montre, avec de solides arguments, l'existence de rapports entre une tradition formée autour de Dalphin d'Alvernhe et les cours d'Italie du Nord, rapports dont le meilleur représentant serait *Uc* de Sant-Circ ; des copistes d'origine auvergnate auraient travaillé en Italie du Nord à côté de leurs confrères transalpins, comme ceux de *IKK'K''* actifs en Vénétie et possédant une connaissance inégale de la langue d'oc.

A ce propos, je voudrais risquer une remarque de méthode : les chercheurs disposent des termes « occitan » et « provençal » dans la terminologie et choisissent à leur guise, mais il faut avouer que l'emploi de ce dernier mot, qui amène à confondre l'ensemble et la partie et même à nier celle-ci, ne contribue guère à la clarté : on est surpris de voir F.Z. se demander pourquoi Brunel plaçait en Provence le copiste de *B*, que lui-même pense être de Haute-Auvergne, avant de le voir qualifier de Provençal le copiste de *A* qu'il situe en Basse-Auvergne !

La seconde tradition, au contraire, est caractérisée par un profond respect pour le modèle, ce qui évite la tentation unificatrice. Son meilleur représentant

est Bernard Amoros dont les choix graphiques, reconstitués avec beaucoup de soins par F.Z., tout en étant liés à la tradition auvergnate, portent la marque d'une tradition plus méridionale.

Le chapitre II est consacré à la tradition languedocienne et à ses prolongements lombards ; parmi les chansonniers du Languedoc occidental figurent R, originaire du Toulousain, avec des marques gasconnes, et C, originaire du Narbonnais, avec une composante catalane. Ils ont leurs correspondants en Italie du Nord avec les mss *GMQ*. La tradition du Languedoc oriental regroupe les chansonniers *EJbp* et se rapproche des mss lombards *L* et *N*.

Les chapitres suivants, plus courts, concernent le ms. *f*, originaire du pays d'Arles, les mss catalans *Z* et surtout *V* auquel F.Z. consacre une très intéressante étude, et enfin le chansonnier *Y* écrit en pays d'oïl.

Il faut dire que ces brèves notes que je reprends à F.Z. sont loin de rendre compte de son mérite : nombreuses sont les analyses serrées qui conduisent à des appréciations assez neuves pour qu'on soit tenté de parler de découvertes.

Le chapitre VI se distingue des précédents tout en venant confirmer les notations données tout au long sur l'attitude de chaque copiste vis-à-vis de son modèle. F.Z. examine en effet de quelle façon plusieurs copistes ont travaillé à partir du *Liederbuch* de Peire Cardenal, copié à Nîmes vers 1275 par Miquel de la Tor, et comment ils l'ont intégré ou non à leur système. L'auteur en vient ainsi à montrer qu'on peut confirmer un *stemma* fondé sur l'examen des variantes sémantiques ou des fautes communes en s'appuyant sur les renseignements fournis par l'étude des phénomènes linguistiques, ce qui ajoute une dimension spatiale aux considérations qu'on peut faire sur les rapports entre les manuscrits.

La conclusion, ou plutôt les conclusions, des *Recherches linguistiques* sont de plusieurs ordres et certaines présentent l'intérêt de proposer de nouvelles recherches. Si F.Z. nous donne bien une conclusion fort intéressante sur les systèmes graphiques des divers chansonniers et sur leur cohérence (on a ainsi la surprise d'en trouver davantage dans *E* que dans *C*) à l'aide de tableaux, il propose également plusieurs thèses. Pour la première, il s'agit de nuancer un propos plutôt que de le renouveler ; en effet, l'auteur nous met en garde contre la croyance en une *koinè* acquise dès le premier troubadour en rappelant que la langue de Guilhem IX a été nivelée pendant un siècle et demi de tradition écrite par des copistes qui ont acculé aux seules rimes des dialectalismes qui occupaient sans doute plus de place ; mais il reconnaît en même temps que, l'occitan n'étant pas très éloigné du latin, le petit nombre des variations dialectales permet de comprendre « qu'une *scripta* littéraire n'ait pas rencontré trop de difficultés pour se constituer malgré l'absence d'un centre directeur ». Quant à admettre que « la thématique de la *fin'amor* entraînait tout naturellement une limitation du vocabulaire au registre courtois », ce serait faire bon marché de tout ce qui n'est pas amoureux dans cette lyrique et de tout ce qui, par la métaphore, nous fait pénétrer dans d'autres zones du lexique ; ce serait aussi admettre une différence lexicale

entre la poésie lyrique et les romans — et je ne songe évidemment pas qu'à *Flamenca* — qui me paraît assez peu fondée.

La dernière proposition de F.Z. n'est pas la moindre, d'autant qu'elle reçoit une autorité considérable, faite qu'elle est par un aussi remarquable connaisseur des chansonniers : il pense que, s'il existe des éditions diplomatiques telles qu'il les a définies, les éditions critiques seront alors libérées des contingences graphiques et pourront en finir avec les séries d'irrégularités pour adopter un des systèmes graphiques « décantés » qu'il propose, puisque, de toute façon, même le meilleur des appareils critiques ne rend pas compte de la complexité d'un manuscrit. J'avoue qu'une telle « normalisation » est bien tentante, mais ne néglige-t-elle pas le fait que tout est loin d'être clair et évident dans la lyrique occitane ? Je sais bien qu'il est souvent irritant de se dire qu'on sacrifie peut-être le troubadour à un copiste qui ne l'a pas compris, et F.Z. montre clairement combien les nécessités pratiques de l'écrit peuvent interférer dans les textes, mais n'est-il pas dangereux de faire intervenir, par une éventuelle rationalisation, une sorte de copiste unificateur de plus ? Il est vrai que nous sommes bien loin de disposer encore de ces éditions diplomatiques...

F.Z. va plus loin dans son travail et paie d'exemple : il propose une remarquable édition diplomatique de fragments de manuscrits, avec pour certains la photographie en regard. Notons que c'est une belle réponse à ceux qui pensaient que les moyens modernes rendaient désormais superfétatoires les éditions diplomatiques.

L'ouvrage s'achève enfin sur une bibliographie très pratique pour les chercheurs et sur un index consacré aux mots rares et aux phénomènes linguistiques les plus curieux.

Le plus grand compliment qu'on puisse adresser à F.Z., c'est dire que non seulement il a produit un ouvrage où l'étude est minutieuse, où les analyses sont fines et précises tout en portant sur un corpus considérable, où les affirmations sont toujours fondées sur un travail original et de première main, d'où pour la première fois se dégage une vision d'ensemble des chansonniers occitans, mais que, par sa méthode comme par les informations abondantes qu'il fournit, il donne envie de poursuivre son travail dans les domaines qu'il a commencé à explorer ou qu'il a signalés et d'appliquer sa méthode à d'autres textes.

Gérard GOUIRAN

Peter WUNDERLI, *L'intonation des séquences extraposées en français*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1987, 243 pages.

Peter Wunderli a entrepris en 1975, à l'Université de Fribourg-en-Brisgau puis à celle de Düsseldorf, un vaste projet de recherche instrumentale sur l'into-

nation du français, d'abord destiné à l'élaboration de programmes pour laboratoire de langues. Il en est sorti plusieurs articles intéressants, notamment sur les intonations interrogatives. Le présent ouvrage est un remaniement cohérent de six études publiées entre 1978 et 1983. Un chapitre terminal essaie de réunir « en faisceau » les résultats parfois divergents des différentes parties.

« Extraposé » est chez Wunderli un terme général qui qualifie « toutes les positions de dislocation possibles . . . et dont les cas d'incise, de parenthèse, etc., ne constituent qu'une forme particulière » (p. 34). Pour lui, c'est une catégorie à part au niveau fonctionnel : elle ne contribue pas à la modélisation de la phrase. Le terme de séquence extraposée recouvre incise, parenthèse haute et basse, phrase segmentée ou clivée, thème d'une phrase segmentée. La terminologie traditionnelle a effectivement l'inconvénient de mêler les problèmes proprement prosodiques avec ceux qui concernent la syntaxe et la sémantique.

- Pp. 3-32 : démarche générale et détails de l'analyse instrumentale.
- Pp. 33-41 : examen critique de cinq études intonologiques (choisies parmi une masse considérable de travaux) : P. Delattre « Les dix intonations de base du français, *French Review* 40, 1966, pp. 1-14 ; P. et M. Léon, *Introduction à la phonétique corrective*, 1964, 1973 ; A. Di Cristo, « Recherche sur la structuration prosodique de la phrase française », *Actes des 6^e journées d'étude sur la parole*, Toulouse, 1975 ; M. Nemni, *Vers une définition phonologique et syntaxique de l'incise*, Thèse, Toronto, 1973 ; F. Kahn, « Introduction à l'étude de la mélodie de l'énoncé français chez un jeune Parisien cultivé du 16^e arrondissement », *Cahiers F. de Saussure* 24, 1968, pp. 15-45.
- Pp. 42-99 : extraposition finale précédée d'une *interrogation* (« A-t-il invité Martine, sa nièce ? »). La comparaison avec l'extraposition finale précédée d'une *déclarative* montre que l'écho final (parenthèse haute) de Delattre n'existe pas dans ce cas-là. Ce qu'on décode comme non ambigu dans ce type de phrase, c'est le contour plat. Le niveau ne joue pas ; la pause et le débit jouent peu.
- Pp. 100-120 : extraposition initiale (« La petite Annie, est-elle malade ? »). Le contour y est plat au niveau 1, 2 ou 3 dans un cas sur trois ; les autres cas ressemblent à des groupes interrogatifs ou continuatifs.
- Pp. 121-157 : extraposition médiane (« Jean, mon frère, viendra demain »). Pour ce type, l'auteur trouve 55 contours plats, 33 montants et 2 descendants. La probabilité d'un contour plat augmente avec la longueur de la séquence intercalée. Dans 2/3 des cas, la baisse de hauteur est accompagnée d'une baisse générale d'intensité. Le contour plat se situe 24 fois au niveau 1, autant au niveau 2 et 2 fois au niveau 3.
- Pp. 158-189 : extrapositions multiples (« Jean, mon frère, le cadet, qui habite Paris, s'ennuie à la campagne »). Ici le fondamental est le paramètre le plus important. On trouve beaucoup de variantes et tous les types de contours ; différents modèles proposés par les études antérieures sont réalisés.

- Pp. 190-218 : relatives explicatives et relatives déterminatives. L'auteur oppose des phrases comme « Notre ménagère, qui fait son travail avec soin, est irremplaçable » à « Une ménagère qui fait etc. ». L'explicative présente le schéma classique de l'intercalée (contour plat), tandis que le contour de la déterminative est intégré à celui de la phrase. Les différences d'intensité et de débit ne semblent pas significatives ; la pause au contraire est un facteur important de désambiguation entre ces deux types de relatives.
- Pp. 219-232 : beaucoup de résultats de Wunderli confirment l'essentiel de ce qu'ont montré les études antérieures, à savoir la prédominance d'un contour plat dans l'extraposition. Les résultats de Wunderli corrigent ceux de ses prédécesseurs sur les points suivants : l'écho final de Delattre (parenthèse haute 4-4 ou 3-3) n'existerait pas. En finale on rencontre pour les extraposées des contours non plats, comme ceux de la question. On trouve des contours plats à l'initiale. On ne trouve pas les « contours de finalité » de Delattre devant un autre contour terminal. La « parenthèse » présente beaucoup de variantes prosodiques. Une extraposition — en particulier la relative — n'est pas obligatoirement marquée au niveau prosodique.

Le livre est parfaitement présenté, avec beaucoup de tableaux et de figures. La terminologie surprend parfois (« question nexuelle ; interrogation particulière ; séquence ou théorie basilaire . . »). Pour l'origine des locuteurs p. 20, il faudrait indiquer les départements : Challons (sic) est-ce Châlons-sur-Marne ou sur-Saône ? Où est Montviron ? Lire Hénin-Liétard, Saint-Jean de Mau-rienne.

Il faudrait souligner plus nettement qu'il ne s'agit ici que de l'intonation de phrases lues. La prosodie du corpus « spontané » que nous avons analysé (F. Carton, *L'accentuation des parlers populaires de la région de Lille*, 1971) présente des différences notables par rapport à celle de la lecture. Wunderli constate d'ailleurs (p. 160) que « malgré (ses) instructions », des locuteurs n'ont pas pu s'empêcher de mettre des accents d'insistance. Il fallait « éviter toute affectivité, toute mise en relief ». Dans quelle mesure ces instructions sont-elles compatibles avec le naturel d'une prononciation ?

Le corpus a été constitué à partir de 6 locuteurs prononçant chacun une vingtaine de phrases de chaque type. On pourrait dire que c'est insuffisant, mais nous ne faisons pas ce reproche à l'auteur, sachant par expérience combien ces analyses sont longues quand on y met, comme Wunderli, beaucoup de soin.

L'auteur aurait pu poser plus nettement le problème de la phonologie et de la syntaxe face aux réalisations prosodiques si minutieusement analysées. Il aurait pu par exemple confronter ses résultats avec la théorie de Philippe Martin (dans Rossi et al, *L'intonation : de l'acoustique à la sémantique*, Paris, Klincksieck, 1981).

Ce livre montre une fois de plus combien l'intonation est loin d'être une donnée simple, qu'elle nécessite une approche pluriparamétrique, que l'intonation et

la syntaxe n'entretiennent pas de relations univoques et que le problème de leur congruence réciproque reste ouvert. Dans certains cas, le rôle de la prosodie peut s'estomper parce que le contexte ou la syntaxe sont assez explicites. Mais, quand la syntaxe est ambiguë, ce qui est fréquent en parole « libre », la prosodie est souvent le moyen le plus efficace pour lever l'ambiguïté. Des facteurs sémantiques individuels oblitèrent généralement la meilleure des théories phonologiques ou syntaxiques, et produisent nombre de variations. Ce qui a longtemps retardé les études sur l'intonation française, c'est le caractère fluctuant de celle-ci. Il faut y apporter une rigueur accrue, comme celle dont ce livre donne l'exemple.

Fernand CARTON

LORIAN (A.), *Souplesse et complexité de la proposition relative en français*, Genève-Paris, Slatkine, 1983, 147 pages.

A.L. propose dans cet ouvrage un certain nombre de réflexions syntaxiques et stylistiques sur quelques types de propositions relatives. Les deux premiers chapitres sont constitués par deux articles déjà anciens : « Ce pour quoi, ce pourquoi ou c'est pourquoi ? » (*Rev. Ling. Rom.*, 1968, 32, pp. 341-361) et « La relative attelée » (*Fr. Mod.*, 1976, 44, pp. 324-354) ; le troisième chapitre « La relative enchaînée » était jusqu'alors inédit.

La première étude centrée autour des emplois de *pour quoi* et de *pourquoi* s'appuie sur un examen des contraintes pesant sur l'antécédent du relatif post-prépositionnel *quoi*. *Quoi* requiert un antécédent inanimé sur le plan du genre référentiel et autant que possible grammaticalement étranger à la distinction du masculin et du féminin. Cela revient à dire qu'il peut s'agir soit d'un morphème neutre comme *ce*, *rien* ou *quelque chose*, soit d'une suite syntagmatique (proposition ou phrase). Or, bien souvent, cette suite syntagmatique est anaphorisée par *ce*, lequel est, en définitive, le constituant qui joue, *stricto sensu*, le rôle d'antécédent. Il en résulte l'existence de deux séquences [*ce* + préposition + *quoi*] : celle, par nature très imbriquée dans la phrase, où *ce* n'anaphorise pas une suite syntagmatique, celle, infiniment plus libre, où *ce* anaphorise une suite syntagmatique. De là découlent pour A.L. deux questions :

— Première question (de portée générale) : pour chacune de ces deux suites, dans quels cas *ce* est-il effaçable ? La situation est nette quand la suite est libre, puisque l'effacement est toujours possible. Elle est même obligatoire quand la préposition est *sans*. Parfois, la langue a rentabilisé l'opposition entre [\emptyset + prép. + *quoi*] et [*ce* + prép. + *quoi*] (*sur quoi* \neq *ce sur quoi*). En revanche, la situation est moins nette quand la suite est imbriquée : *ce* y est, en général, obligatoire, notamment derrière *tout* (**tout à quoi...*), quand il est lui-même post-prépositionnel (**[prép. + prép. + quoi]*), quand il est en position de comparant (**plus que + prép. + quoi*) et, enfin, dans certaines situations syntaxiques (sujet,

attribut) ; il est en revanche, effaçable quand il occupe la position de régime direct et que la préposition est *à, de, avec, pour* et *sur*.

— Seconde question : la préposition *pour* conduit-elle à une syntaxe spécifique de *ce* ? Oui, si l'on prend en compte le cas des suites libres : *ce* y est obligatoire. A.L. estime que c'est afin d'éviter un *pour quoi* qu'on risquerait d'interpréter comme interrogatif. Quant à la distinction entre *ce pour quoi* et *ce pour-quoi*, elle lui paraît sans fondement sémantique.

La deuxième étude concerne les relatives coordonnées à un adjectif ou d'autres caractérisants. A partir de ses dépouillements, A.L. constate que dans 90 % des cas, il s'agit de la coordination d'un adjectif et d'une proposition relative. L'outil de coordination est *et* dans 85 % des cas, *mais* dans 15 %. La coordination par *mais* est une coordination expressive, celle par *et* peut l'être aussi mais, le plus souvent, elle sert à éviter des ambiguïtés.

La troisième étude concerne les suites du type [X (relative + Y (relative))] où X et Y sont les antécédents. Cet usage serait particulièrement fréquent dans les phrases développant largement la sous-subordination. L'effet de cascade produit par la répétition du phénomène est souvent mis au service d'un style délibérément itératif.

Comparée aux nombreux travaux sur les relatives à soubassement théorique très fort (comme la dernière synthèse de G. Kleiber, *Relatives restrictives et relatives appositives : une opposition « introuvable » ?*, Niemeyer), l'ouvrage d'A.L. s'expose à de bien réelles critiques : descriptivisme ne débouchant sur aucune tentative de problématisation, chiffrages incomplets et non significatifs, conclusions souvent décevantes. On saura cependant gré à l'auteur d'avoir réuni au fil de ses dépouillements des exemples nombreux et variés et d'avoir attiré l'attention sur des points souvent délaissés dans les ouvrages généraux sur la proposition relative ou les pronoms relatifs.

Olivier SOUTET

Jacqueline PICOCHÉ, *Structures sémantiques du lexique français*, Nathan, Paris, 1986, 144 pages.

Quel rôle la polysémie joue-t-elle dans le langage ? Est-elle une imperfection ou une vertu des langues naturelles ? Cet ouvrage de Jacqueline Picoche, qui a déjà publié dans *Nathan-Université* un *Précis de lexicologie française* fort remarqué, opte résolument pour la seconde branche de l'alternative : la polysémie n'est pas un accident comme l'homonymie, mais elle représente « un caractère absolument fondamental du lexique », parce que « les polysèmes sont de puissantes machines sémantiques, extrêmement perfectionnées, servant à appréhender de vastes secteurs du réel » (p. 3).

Mais comment fonctionnent ces « machines » ? L'ouvrage a pour but de répondre à cette question. J. P. se place dans le cadre de la psycho-mécanique guillaumienne. Pour décrire le mécanisme intra-sémémique des polysèmes, elle utilise les notions de signifié de puissance, d'effets de sens, de cinétisme et plus particulièrement le concept de subduction. L'hypothèse centrale défendue est que l'on peut toujours faire apparaître au sein des diverses acceptions (ou effets de sens) d'un polysème un dénominateur commun, le signifié de puissance.

La première partie (*En ce temps qui est le nôtre . . . : signifié de puissance et synchronie*, pp. 17-69) est entièrement consacrée à la description des signifiés de puissance polysémiques en synchronie. Deux types de polysémie (ch. 1) doivent être distingués : celles où il y a subduction et celles où il n'y a pas subduction.

Dans le premier cas, nous avons affaire à une structuration intrasémémique qui comporte un sens plein (ou acception / saisie plénière) duquel sont extraits (*subduits*) des sens plus pauvres. Le signifié de puissance dans cette hypothèse est dynamique et se compose du sémème complet de l'acception plénière et de l'ensemble des cinétismes qui y conduisent. Trois types de subductions sont proposés :

— remontée d'un sens plénier concret à un sens subduit concret. « Le mot *fourche* dénote, en saisie plénière, 'un instrument formé d'un manche et de deux ou plusieurs dents' ; en saisie subduite, 'un segment d'une certaine longueur, au bout duquel divergent deux ou plusieurs segments formant un ou plusieurs angles', qu'il s'agisse de la *fourche* d'une route, d'un arbre ou d'un pantalon » (p. 34).

— remontée d'un sens plénier concret à un sens subduit abstrait. « La *fourchette*, qui dénote, en saisie plénière, 'un petit instrument de table formé d'un manche et de deux ou plusieurs dents', effectue une remontée plus vigoureuse que la *fourche* ; de l'écart entre deux dents, la saisie subduite ne retient que la notion 'd'écart' entre deux possibilités statistiques extrêmes » (p. 34).

— remontée d'un sens plénier abstrait plus riche à un sens subduit abstrait plus pauvre. L'emploi d'auxiliaire des verbes modaux (*être, avoir, devoir, pouvoir, etc.*) correspond à un sens subduit (p. 34).

D'un autre côté, il faut opposer les signifiés de puissance avec subduction à cinétisme unique aux signifiés de puissance avec subduction à cinétisme multiple. Aux premiers répond l'exemple d'*auberge* (sens plénier : 'petit hôtel et restaurant de campagne' et sens subduit dans *On n'est pas sortis de l'auberge !*). Aux seconds les exemples d'*entendre, voir, respirer* et *doigts* (pp. 21-33).

Les signifiés de puissance sans subduction, second type de polysémie, sont statiques. Il s'agit en fait, ainsi qu'il ressort des descriptions d'*hôtel* et *bureau* (pp. 36-40), d'une monosémie ('bâtiment d'une certaine importance jouissant d'une certaine notoriété' pour *hôtel* et 'activités non ludiques, non manuelles, paperassières et organisatrices' pour *bureau*) qui se trouve diversifiée et spécifiée par des faits de discours (p. 40). *Hôtel* présente ainsi trois « spécialisations » :

— offrant au public chambres à coucher, services, possibilités de restauration pour des séjours de durée variable.

L'ordination des différentes acceptions est moins importante que dans le cas de la polysémie avec subduction, même si elle n'est pas tout à fait indifférente comme le montrent les exemples d'*aimer* (pp. 41-44) et de *terre* (pp. 44-46).

Dans le chapitre 2, la notion de signifié de puissance se trouve appliquée à la structure actancielle profonde (analyse des verbes *louer, défendre, changer*), aux propriétés aspectuelles (analyse des verbes *barrer et toucher*) et au problème de la métaphore, qui se trouve redéfinie comme un cas particulier de subduction (p. 64). J. P. termine ce chapitre en montrant que la notion de signifié de puissance a un intérêt lexicographique triple :

(i) « La recherche du signifié de puissance permet de fonder en raison la distinction entre vrais homonymes et polysèmes ».

(ii) « Elle permet aussi de fonder en raison l'ordination des différentes acceptions du mot ».

(iii) « Ayant organisé son article de façon plus conforme à la réalité des mécanismes sémantiques d'un polysème, le lexicographe serait induit à chercher pour la définition des diverses acceptions une métalangue simple, remontant dans la mesure du possible à la couche des primitifs sémantiques et propre à faire apercevoir la cohérence de ces acceptions entre elles » (p. 66).

Le chapitre 3 de la première partie est une conclusion méthodologique essentielle en ce qu'elle rappelle les différents instruments d'analyse utilisés pour tracer la limite entre les différentes acceptions d'un polysème et pour formuler les signifiés de puissance : à savoir, contraintes distributionnelles, manipulations et dérivations, et nature sémantique des mots en relation syntaxique.

La seconde partie (*Au fil des temps : signifié de puissance et diachronie, la disjonction homonymique*, pp. 73-97) est diachronique et porte essentiellement sur la séparation entre homonymie et polysémie (ch. 1 et ch. 2). Le chapitre 3 constitue une revue fort suggestive des différents facteurs de disjonction pouvant conduire à l'homonymie : métonymie, anecdote oubliée, spécialisation asymétrique, dérivés à la dérive, emprunts successifs et argot.

Le passage à la structuration intersémémique de lexèmes différents se fait dans la troisième partie joliment intitulée *A travers champs* (pp. 101-137). J.P. distingue :

— les champs *génériques*, comme celui des sièges de B. Pottier, qui associent des mots ayant un même genre prochain et des différences spécifiques diverses ;

— les champs *actanciels*, comme celui d'*aimer*, qui associent des mots ayant une structure actancielle profonde commune enrichie de quelques sèmes ;

— les champs *puissanciels*, comme celui de *voir, lumière, clair, couleur*, par exemple, qui associent certains lexèmes entre eux plutôt que d'autres en fonction d'indices tels que l'apparition d'un mot dans la définition d'un autre à titre de

sème (cf. *voir* apparaît dans la définition de *lumière*), l'antonymie de deux mots en un point de leur polysémie (ex. *clair* et *sombre* ou *obscur*) ou la parasyonymie de deux mots, comprise comme une substitution dans certains contextes sans modification importante de sens ;

— les champs *métaphoriques* (cf. par exemple *sentir*, p. 134).

La moisson (métaphore subdite oblige !) est, on le « voit », riche. Les enseignements sont nombreux et les illustrations particulières fort suggestives. L'intérêt majeur du livre réside dans la justification apportée à la dimension polysémique des langues naturelles. Alors que le principe d'efficacité formelle (ou principe de Humboldt) conduit à la monosémie, le principe d'efficacité conceptuelle aboutit tout au contraire à la polysémie. Je soulignerai d'autre part l'originalité théorique de l'entreprise, à savoir l'utilisation des thèses guillaumiennes en sémantique lexicale : une véritable gageure ! Avec des conséquences heureuses, comme, par exemple, la mise en relief de la nécessité d'une représentation sémantique « schématique » (cf. le *penser en figures* de G. Guillaume). Nous ne sommes pas loin des conceptions actuelles faisant appel aux représentations / images mentales ou conceptuelles.

On regrettera d'autant plus l'absence de comparaison avec ce courant cognitif, notamment avec la sémantique du prototype, qui, en ce qui concerne la polysémie, fournit sur certains points des résultats sensiblement différents et sur d'autres, en particulier pour certains cas de polysémie par subduction, des analyses voisines. Mis à part l'ouvrage de G. Lakoff et M. Johnson (1980, *Metaphors we live by*), la bibliographie ne contient aucune référence aux travaux, pourtant très développés à l'heure actuelle, de sémantique cognitive (cf. Jackendoff, Bierwisch, Langacker, etc.). Une prise en compte de ce courant aurait sans doute permis de mieux cerner parfois le pourquoi de certaines subductions et l'impossibilité de certaines autres. J'ajouterai un élément de réflexion théorique. La notion de signifié de puissance ne me paraît pas totalement exempte d'ambiguïté. D'un côté, il semble qu'elle ne concerne que le dénominateur commun aux différentes acceptions d'un polysème (cf. « construction sémantique... capable de révéler l'unité d'un polysème », p. 9). De l'autre, ainsi qu'il ressort des figures et des schémas, elle paraît englober sens plénier et sens subdits, monosémie et spécialisations (cf. par exemple, p. 9 : « le signifié de puissance se compose du sémème complet de l'acception plénière et de l'ensemble des cinétismes qui y conduisent »). On peut en comprendre les raisons. Si le signifié de puissance se restreint au seul contenu commun aux différents sens du polysème, il s'avère beaucoup trop puissant, en ce qu'il prédit des effets de sens, donc des acceptions, non attestés. En y intégrant les « effets de sens » ou spécialisations relevés, c'est-à-dire, en somme, les emplois conventionnels, cette surpuissance se trouve réduite, mais en revanche la notion de signifié de puissance perd une grande partie de sa pertinence. Par cet aspect des choses au moins, le problème théorique de la polysémie reste ouvert.

Ces quelques réserves n'entament bien sûr en rien la tonicité et l'attrait de l'ouvrage. Par ses fines analyses de cas particuliers comme par ses vigoureuses

prises de position générales, le livre de J.P. constitue un apport de premier ordre à la sémantique lexicale et à la lexicographie.

Georges KLEIBER

Åke GRAFSTRÖM, *La langue du comte Robert Joseph de la Cerda de Villelongue, correspondant de Voltaire*, Stockholm Studies in Modern Philology, New Series, VII, 1984, 16-64.

Dans le cadre de ses travaux sur la langue du XVIII^e siècle — une période relativement négligée de l'histoire du français —, M. Åke Grafström nous livre ses observations sur la langue du comte de Villelongue, un mercenaire, né dans les Ardennes vers 1670 et ayant servi le roi de Suède, avec lequel Voltaire entra en correspondance lors de la préparation de son *Histoire de Charles XII* (publiée en 1731). Ce sont les lettres de Villelongue (1730), éditées par Brulin [19], qui servent de base à l'étude, comme toujours minutieuse et bien menée, de M. Grafström. Après quelques renseignements sur la vie aventureuse de Villelongue [16-19], sont successivement présentés les principaux faits graphiques [20-25], morphosyntaxiques [25-37] et lexicaux [37-63]. La récolte lexicographique est abondante (notamment pour la terminologie militaire et les mots orientaux) et diverse : prédatations (*bivaque* [39], *se risquer* [53], *aman* [38 ; Villelongue est ici la source directe de Voltaire]), postdatations (*faire compte* [42], *à l'entour de* [44], *tenir l'œil* [50]), régionalismes (*fait à fait* [44], *kerner* [49]), xénismes (*feldmarechal* [45]).

Quelques menues remarques : — p. 24 : *puisse que* « puisque » (graphie constante) manifeste peut-être aussi le sentiment étymologique du scripteur. — P. 25 : *crotex* pour **croteste* rappelle *silviopelliqueste* chez Verlaine (*Œuvres en prose complètes*, éd. Borel, 250 ; cf. Sven Björkman, « *L'incroyable, romanesque, picaresque épisode barbaresque* », *Étude sur le suffixe français -esque* . . ., Uppsala, 1984, 94). — Pp. 25-26 : M. Grafström explique *une aire* (= *air*), *une ans*, *une estat*, *une endroit*, *une acte*, en attribuant à Villelongue une prononciation *ön* de l'article féminin et du masculin devant voyelle ; pour *air*, *acte* et *endroit*, le féminin est bien attesté en français populaire et dans les parlers dialectaux (v. *FEW* 24, 221a et 224a ; 24, 113b et 117b ; 3, 88b ; ainsi que Desgr 1821). — P. 26 : *toutes les argent/tous leurs argent* livre à la fois la première attestation moderne du féminin en français (cf. *FEW* 25, 192b et n. 4 ; aj. une autre attestation chez un autre Ardennais, Arthur Rimbaud, en 1875, v. *Cahiers du Centre Culturel A. Rimbaud de Charleville* 10, 1986, 26) et la première attestation du pluriel (cf. *FEW* 25, 195ab). — P. 38 : *attante* (*une attante a leur drois*) nous semble à expliquer à partir de *atteinte* (plutôt qu'à partir d'*attenter*), peut-être par une hypercorrection ardennaise (dans une zone où *ā* tend vers *ē* en français régional, cf. BrunEt 278-279).

Jean-Pierre CHAMBON

Jacqueline ROBEZ-FERRARIS, *Les Richesses du lexique d'Henri Vincenot, auteur bourguignon*, Paris, Klincksieck, 1988, 270 pages.

Il s'agit, sans doute, d'une nouvelle version de la thèse de troisième cycle de l'auteur, *Les Régionalismes dans les romans bourguignons de Vincenot*, Grenoble, 1985 (cf. P. Rézeau, *Bibliographie*... 31), mais l'étude s'étend maintenant à d'autres richesses du vocabulaire (plutôt que du « lexique ») de Vincenot, et notamment à celles qui relèvent de la terminologie de la vénerie, voire du métalangage lexicographique de Vincenot dans le glossaire de *La Billebaude* (v. s.v. *restanque*). La problématique reste toutefois centrée, à l'évidence, sur les régionalismes, et Mme Robez-Ferraris s'attache dans son introduction [13-65] à éclairer la notion de régionalisme, sur laquelle elle constate « un large accord » [14] ; l'autrice se réfère, en particulier, à la page 14 du *Dictionnaire des régionalismes de l'Ouest* de Pierre Rézeau (un utile modèle en matière de description de régionalismes extraits d'un corpus écrit), mais elle n'y puise pas la notion de continuum linguistique. Elle définit son ouvrage comme un « travail de linguistique différentielle » [16] : « j'opère une soustraction entre le lexique de l'auteur et la nomenclature des dictionnaires : la différence constitue le français régional que j'essaie d'étudier » [16]. Ce travail soustractif repose donc sur un solide « corpus d'exclusion », amplement décrit [16-37], l'autrice, dans un souci bien compréhensible de rigueur, entendant, en toute matière, « présenter quelque chose qui ressemble à un corpus » [26]. Il faut convenir, hélas, que « le parfait corpus d'exclusion [...] n'existe pas » [36]. L'autrice doit recourir à une « simplification de principe » [16] bien conforme au premier terme de la triade épistémologique simplicité-cohérence-exhaustivité, celui auquel elle se montre le plus sensible tout au long de son ouvrage (cf. p. 52 et *passim* pour la simplification du FEW, *inter alia*).

L'essentiel du volume [66-246] est un glossaire alphabétique d'auteur [16] basé sur le dépouillement de quatre romans : *La Pie saoule* [*Pie*], *Les Chevaliers du chaudron*, *Le Pape des escargots* [*Pape*] et *La Billebaude* [*Billebaude*]. Le glossaire est complété par un chapitre intitulé « Prononciation » [247-250], un « Index thématique du lexique de Vincenot » [251-256] et une « Bibliographie » [257-270].

Nous groupons certaines des remarques que nous avons faites au fil de la lecture sous quelques rubriques (nos références se font aux volumes de la collection Folio).

Nomenclature. — On pourrait trouver, en feuilletant, par exemple, *Le Pape des escargots*, quelques mots qui n'ont pas été traités. Nous paraissent, notamment, régionaux : *bouécher* v.tr. « bêcher » (246) ; *commis* n.m. « valet de ferme » (14 ; aussi *Pie* 23 et *Billebaude* 79, 102, 103, 129, etc.) ; *crâ* n.m. « corbeau » (267, 275) ; *flahut* n.m. « Belge, Flamand » (24), v. FEW 3, 614a, FLA-UTA (Tourc. Mons, Lille) ; *freumi* n.m. « fourmi » (197, 310) ; *pouturer* v.tr. « engraisser (un

cochon) » (267) ; *tirer* v.tr. « arracher (les pommes de terre) » (37) ; *vartau* n.m. « ver de terre » (198). Ajouter aussi : *œillette* n.f. « œillet (plante) » (*Pie* 35), cf. FEW 7, 316a, ÖCŪLUS (ainsi que Ruffey *èyètt'* RlFl 3, 12) et *Roannat* n.m. « jeu de cartes des mariniens roannais » (*ad* FEW 10, 426a, ROANNE), ainsi que le régionalisme syntaxique *si* exprimant le comparatif d'égalité (commenté longuement par Vincenot, *Billebaude* 41). — Le traitement des noms propres, dont certains sont intégrés au glossaire, n'est pas entièrement satisfaisant : *tirer serpent* n.f. du NL *la combe à la Serpent*, c'est faire l'étymologie d'un toponyme, non décrire le vocabulaire d'un auteur. De même s.v. *chaumeau*, *dreumoux*, *frâchoux* (qu'il faut gloser par « surnom d'un mauvais faucheur ») ou *petu*.

Délimitation des unités lexicales. — Le traitement n'est pas exempt de quelques flottements : — s.v. *allume* : c'est la lexie complexe *bois d'allume* qui convient à la définition (cf. FEW 24, 341a, *ALLŪMINARE) ; — *bleu* : traiter *bâiller bleu* (cf. le commentaire) ; — *borde* : la définition s'applique à *feux de borde* (cf. le commentaire) ; — *bout (petit au —)* : traiter *mener le petit au bout* ; — *brandon* : la définition s'applique à *Fête des brandons* (ex. 1), mais ne convient pas à l'ex. 2 (*leurs feux et brandons*) ; — *bue (couler la —)* : la définition s'applique au substantif (le traitement, cf. encore s.v. *couler*, est contradictoire avec ce qui est annoncé p. 43) ; — *foulot* : traiter *poils foulots* (cf. le commentaire) ; — *heurette (belle —)* : la locution est *depuis belle heurette* ; — *piaûtre* : traiter *virer la piaûtre* et *vireur de piaûtre* ; — *ribouler (— des yeux)* : le statut de locution dans l'ex. 1 est discutable.

Graphie des entrées. — On corrigera, d'après le texte des exemples : *blétir*] *blétir*, *bois-la ratte*] *bois-la-ratte* (aussi dans l'ex.), *bond'là*] *bon d'là*, *endever*] *endêver*, *geline*] *gêline*, *mèger*] *méger*, *mèmère-bi*] *mémère-bi*, *platière*] *platière*, *pochee*] *pochée*, *trèbin*] *trébin*, *trèjer*] *tréjer*. Écrire *camp(-)volant* pour tenir compte de la forme de l'ex. 3 ; *regôgnoux* (cette graphie dans les deux exemples), et non *regôgnou(x)* ; supprimer *ragonner* s.v. *ragagner*. S.v. *far* (*fars* pl. dans le texte), noter qu'au glossaire de la *Billebaude* Vincenot écrit *fars* sg. (ce qui incitait à considérer, pour l'étymologie, les droits de FARSUS, FEW 3, 415a). Surtout, s.v., lire, non *charrabat*, mais bien *charrabarat* (de même dans l'exemple).

Variante graphique. — Aj. *beursiller* (*Pape* 295) s.v. *beurziller* ; *chaireigne* (*Pape* 179) s.v. *chareigne* ; *gnâulu* (ex. 1 s.v. *taborgniau*) et *gnaûlu* (*Pie* 184) s.v. *gnaulu* ; *goulotte* (*Pape* 284) s.v. *golotte*.

Sous-catégorisation. — « La description grammaticale pose peu de problèmes ; étant insérés dans un contexte syntaxique [mais n'est-ce pas le lot de tous les mots, excepté dans les carnets d'enquête et les entrées de dictionnaires ?], les mots s'analysent plus facilement » [45]. Toutefois : — *s'agripper* (*il s'agrippa les deux mains* [éd. Folio : *des deux mains*] *à la roche*) n'est pas un v. pron. réfl. (v. Grevisse¹² § 747) ; — *se chaireter* n'est pas un v. pron. tr. ; — *frigousser* n'est pas intransitif dans l'ex. 1 ; — *trébeuler* n'est pas un v. tr. — La caractérisa-

tion en noms et adjectifs ne correspond pas toujours à ce qu'on observe dans le corpus : — *beurdal* adj./n.m. fonctionne comme n.m. ; — *beurdin* adj. fonctionne cinq fois sur six comme n.m. ; — *beurot*, *beurotte* adj./n.m.f. est, dans le texte, le n.f. *beurotte* « femme, fille brune à la peau mate » ; — *regôgnoux* adj. et n.m. n'est que n.m. (y compris dans *tu étais* « *regôgnoux* » !) ; — *traignâs* adj. fonctionne comme n.m. — D'après l'exemple (*ses tas de genne rousse*), *genne* est féminin (explication du genre dans FEW 5, 35a). *Jar*, dans les exemples cités, n'est certainement pas une interjection, mais plutôt un adverbe d'énonciation. Au contraire, *tantôt*, dans les exemples relevés (du type *dans le tantôt*) ne fonctionne pas comme un adverbe (mais comme un nom). *Trébin* n'est pas une locution, mais un adverbe de quantité.

Classement des sens et des exemples. — On aurait souhaité que les acceptions des mots polysémiques soient systématiquement numérotées (comme il est annoncé p. 42, cf., en effet, s.v. *gradaille*, *reveuiller* ou *revorcher*) et que les exemples soient ventilés, selon l'usage, suivant les significations qu'ils fondent (comme il est fait, par exception, s.v. *ragagner*). — Dégrouper *gouet* « coffin » et *gouet* « Arum tacheté », qui ne trouvent un semblant d'unité que par l'étymologie, toute personnelle, que l'autrice propose pour le phytonyme.

Définitions. — Il arrive que la meilleure définition se trouve... dans le commentaire. La technique définitionnelle contrevient souvent aux normes usuelles en lexicographie. Il est gênant, dans un glossaire d'auteur, de rencontrer des définitions faites en dépit du texte, ou contre lui, à coups de dictionnaires dialectaux, voire par la vertu de l'étymologie. Comment définir *Campine* (majuscule dans le texte) par « campagne » ou « maison de campagne » dans le passage suivant : « Que ce Belge la trousse donc une bonne fois et qu'il l'emmène au fond de sa Campine pour qu'elle laisse mon Gilbert tranquille ! » ? Ce « belgicisme » — employé « à bon escient » — a tout l'air d'être le nom propre *Campine*, désignant une région du nord de la Belgique (la référence au FEW porte à faux). De même, on ne peut extraire de *Bagaudes* un appellatif singulier *bagaude* signifiant « bande » : il s'agit des *Bagaudes* (lat. *Bagaudae*), les fameux révoltés gaulois ; Vincenot, tirant le mot de bret. *bagad* « troupe », emploie aussi *bagades* par pure étymologie. *Patarin*, qui apparaît deux fois dans *Pape* (« Sacré vieux patarin », à l'adresse de la Gazette), est glosé par « ronchon », car Mme R.-F. rattache étymologiquement ce mot à *en pataroux* « en colère ». Mais il s'agit, selon nous, de fr. *patarin* désignant les adeptes de plusieurs sectes hérétiques (cf. Li, et TLF pour un ex. du mot comme terme d'insulte chez Cladel), comme tout le roman incite à le penser. Le mot *guignes* n.f.pl. (les deux fois : *ces vieilles guignes*) est défini par « dévotions, croyances populaires » (et rapproché d'afr. *guigner* « faire des grimaces »). Mais Vincenot emploie aussi le singulier : « L'invention de l'imprimerie ? Laisse-moi rire ! une belle guigne à côté du chaudron ! » (*Pie* 22). Les trois emplois se laissent ramener, nous semble-t-il, à frm. *guigne* « chose insignifiante » (TLF s.v. *guigne*¹, B). Certains passages sont effectivement d'interprétation délicate. On regrette alors que Mme R.-F. ne se soit pas prononcée

(ainsi dans *Papè* 320 : « C'est ainsi, tout au moins, que le racontait, le soir même, dans les cafés du Maupas, le Daniel, arrière-petit-fils de la bourrique de Robespierre » ; nous rapprocherions de HSAône *il est plein comment la bourrique à Robespierre* ALFC 609* ; v. maintenant A. Dupont *Le Viquet* 79, 141-3) ou qu'elle livre ses hypothèses sur le mode de la certitude. Dans le passage suivant des *Chevaliers du chaudron* : « Un instant plus tard le petit lieutenant était ligoté, bâillonné comme un jasu », Mme R.-F. donne à *jasu* le sens de « bavard », parce qu'elle y voit un « dérivé de *jaser*, avec suffixe en *-u*, variante de *-ou* < *-OSU*, caractéristique de la région d'Autun » ; mais ce sens convient assez mal au contexte : ne pourrait-on penser à une forme de *jésus* « sorte de saucisson » (cf. *ficelé comme un saucisson*) ? — Autres remarques : — *s.v. abreuver* : supprimer « en parlant » dans la parenthèse ; — *afaûtri* : « ramolli » est trop vague et probablement suggéré par l'étymologie (avec Vincenot, l'autrice rapproche le mot de *feutre*) ; — *âge (belle —)* : la définition manque ; — *bleu* : la définition « sorte de superlatif pour le verbe *bailler* » est maladroite ; — *bocquebos* : la définition « pivert » ne convient pas au texte, où Vincenot emploie le mot dans et pour sa valeur étymologique [*le*] *pivert, ce bocquebos acharné et rageur*) ; — *carimentran* : supprimer « épouvantail » ; répartir les formes selon les acceptions ; — *charpaigne* : la glose « panier » est sans doute trop générale (cf. l'ex.) ; — *charrière* : mettre « chemin » entre parenthèses ; — *dard* : à définir par « faux » et non par « la faux » ; — *encolpion* : la définition est confuse ; — *épar* : l. « éclair » ; — *fourchet* : l'ex. (*avec leurs grands fourchets*) pourrait faire douter de la définition ; — *goujère* : la recette donnée dans le commentaire laisse entendre qu'il ne s'agit pas d'une « brioche » ; — *hallahou* : la définition, reprise de Vincenot, « quatre longs coups de cor de chasse pour annoncer la venue du sanglier », ne convient pas à tous les exemples (notamment ex. 1 et 3) ; cf. bourg. *alahoue* « cri du chasseur (à défaut de corne) lorsqu'une pièce de gros gibier était levée ou vue » DialBourg 4, 142 ; — *lévier* : supprimer « évier » ; — *otu* : dans l'ex. 5 (cf. aussi ex. 1), ne peut être glosé ni par « poisson », ni par « imbécile » (les deux définitions proposées par l'autrice) ; — *pataugis* : sur l'exemple donné (*il [. . .] me montra sur le sol un pataugis fangeux*), la définition « terre, boue » ne convient pas ; — *phare* : le définissant (« poêle ») est ambigu ; — *peût* : il fallait signaler que les ex. 11 et 13 attestent *le Peût*, nom du diable ; — *pisserotte* : « petite source » ne convient guère au texte et « filet d'eau » est à préciser par « (ici d'eau-de-vie) » (ce que la citation ne permet pas de deviner) ; — *rauche* : pourquoi se contenter de « maladie » quand le texte de Vincenot glose par « diphtérie » ? — *regrigner* : la définition ne convient qu'à l'ex. 1 ; — *tout par* : la définition manque ; — *vesou* : à définir, au minimum, par « sorte de maladie ».

Exemples. — *S.v. pissouse*, il fallait citer la suite (« Ève . . . Ève ! vulve du monde ! ») pour rendre l'ex. intelligible, voire nuancer la valeur de *pissouse* ; — *s.v. genièrre*, ex. 1 : Elle] Il (citation correcte *s.v. frigousser*) ; — *s.v. outu*, ex. 1 : tarailons] tarrailons. — En principe, « tous les exemples ont été notés, sauf pour les entrées : LE, VOUIVRE, Y » [42]. On remarque parfois, cependant, des dis-

cordances entre le nombre d'exemples produits et la fréquence indiquée ; ainsi, pour les mots commençant par *b-*, *s.v. beurdal, beurziller, beuzenot* ; *s.v. bagaude*, le commentaire fait allusion à deux exemples. — *S.v. taugnée* : manque la référence de l'ex. (= *Pape* 316 dans l'éd. Folio).

Fréquence. — On donne pour chaque mot le nombre d'occurrences dans chaque roman. Les dépouillements ont-ils, toutefois, été tout à fait systématiques ? Un survol de *Pape* fait apparaître qu'il manque au moins une attestation des mots suivants : *conscrit* (36, 72) ; *coquelle* (218, où il est parlé d'une *coquelle en terre* ; la définition « casserole de fonte » est donc à retoucher, cf. d'ailleurs l'ex. 1) ; *foyard* (75 ; aussi *Billebaude* 86) ; *luterne* (42) ; *murée* (21) ; *vieux gars* (219). *S.v. bon d'là*, aj. un ex. dans *Pie* (19) et dans *Billebaude* (129) ; *s.v. ébaubi*, aj. un ex. dans *Billebaude* (241) ; *s.v. ételle*, aj. l'ex. de *Billebaude* qu'on lit sous *jaunette* (ex. 2) ; *s.v. nourrin*, aj. un ex. dans *Billebaude* (74) ; *s.v. pâtis*, aj. un ex. dans *Pie* (56).

Étymologie. — Il n'y a pas de honte à donner la référence au FEW pour tous les mots traités, même pour ceux « dont l'étymologie est bien connue » [51]. D'ailleurs, tous les mots où manque une référence au FEW sont-ils d'étymologie évidente ? Après avoir fait remarquer que *gaudé* « repu » ne se rattache pas en diachronie à *gaudes*, malgré le sentiment de Vincenot, un renvoi à FEW 17, 472a et n. 3, *WAIZDA, n'était peut-être pas inutile pour le commun des lecteurs. L'autrice fait part de « doutes » ou d'« objections » bien naturels, quant à certaines explications du FEW ; rappelons néanmoins qu'une utilisation correcte doit indispensablement aller de pair avec la nécessaire « utilisation critique » [53] de cet ouvrage.

À *bernonsiaux* : l'étymon ABRENUNTIO n'a pas été inséré « que dans la deuxième édition [1. dans la refonte] de la lettre A (tome 25 [1. 24]) » [52] ; l'article de la refonte (24, 47b) doit justement être complété par FEW 10, 259a, RENUNTIARE 2 a, comme l'a indiqué K. Baldinger dans son *Introduction aux dictionnaires les plus importants pour l'histoire du français* 30. — *Abreuver* : mot d'« étymologie bien connue », mais un renvoi au FEW (24, 23b, *ABBIBERARE) aurait montré que le mot, comme terme de tonnellerie, se trouve dans la lexicographie du français depuis Est 1538 ; v. d'ailleurs Li, TLF (un ex. concernant la Champagne), Rob 1985 (Ø DG et Lexis) et Lar 1982. — *Afaûtri* : La référence au FEW (à corriger en : 15, II, 125a) pourrait laisser croire que Wartburg rattachait ce type à la famille de *feutre* (ce qui ne reflète que le sentiment de Vincenot et de l'autrice) ; v. FEW 3, 390a, FALLÈRE (cf. GPSR 1, 163-4). — *Aqueubi* : l'autrice, qui annonce ses doutes quant à l'explication du mot par le FEW [53], aurait dû indiquer où Wartburg a traité le mot et « le point précis où achoppe l'étymologie proposée [par lui] » [53]. — *Arcandier* : pourquoi énoncer un rapprochement avec *marcandier* ? L'étymon *HARION ne signifie pas « déchirer », mais « [mit krieg] verderben » : c'est le premier mot français enregistré sous ce chef dans le FEW qui signifie « déchirer ». — *Ballonge* : on ne peut guère invoquer Vendryes pour défendre l'étymologie celtique de Vincenot. — *Beurot, beurotte* : le latin dis-

tinguait des voyelles brèves et des voyelles longues (même si la typographie adoptée par l'autrice ne les note pas); au dire de beaucoup, Ū n'a pas été traité comme Ū en galloroman. Ce détail peut avoir une incidence sur les étymologies qu'on peut être amené à proposer, même dans le très louable effort de « trouver mieux » [52] que Wartburg. — *Beuzenot*: le mot n'a rien à voir avec BAJANUS; v. la (rapide) discussion par Fr. Dumas dans MéLloriot 164-5. — *Beurziller*: les « objections » annoncées [53] ne sont pas produites. « Le rapport sémantique avec la famille de *braise*, à laquelle le FEW 15, < II, > 258b rattache ce mot [signifiant « briser »], est expliqué par un rapport entre les braises et les miettes ». Cette explication n'est pas celle de Wartburg, qui tire *brésiller* de *brésil*, « da das brasilholz verkleinert und zerrieben wird » (FEW 1, 506a, *BRASA; cf. la structure de l'article *BRAS- au volume 15). — *Cabotin*: germ. BÜTT- ne signifie pas « mousse », mais « stumpf ». — *Chabrot*: commentaire à reprendre à l'aide de TLF et de FEW 2, 304b, CAPRA. — *Charraba<ra>t*: il était à dire que, la scène se passant à Lyon, il s'agit d'un mot typiquement lyonnais (cf. PuitspeluGrCôte et Vachet); renvoyer, non à CARIBARIA, mais à FEW 13, II, 363a et n. 14, TŠARR-. — *Chaumeau*: « Dérivé de une [sic] chaume 'lande' (v. FEW 2, 100 sous CALMA = CALAMUS) »; prendre garde au fait que le commentaire de Wartburg commence ainsi: « Dass diese wortfamilie nichts mit CALAMUS zu tun hat, ist schon von Cohn [...] und Thomas [...] erkannt worden » (2, 101a). — *Chibrelis*: renvoyer à FEW 22, I, 178a (plutôt qu'à FEW 4, 131). — *Dahut*: Vincenot emploie-t-il vraiment là un « mot alpin »? La carte dressée par Colombet, DialBourg 4, 167, « d'après une enquête systématique », atteste largement *dahu*, notamment dans le nord de la Côte-d'Or. — *Dégnaper*: l'autrice annonce les « doutes » que lui inspire les explications du FEW [53]. À l'imitation de Rouffiange (d'ordinaire mieux inspiré), elle évoque des formes prélevées dans les articles MAPPA et MAPPULA du FEW, et conclut (?): « Le sens de 'détériorer un tissu' convient à un mot qui a pour étymologie MAPPA ». Sauf erreur de notre part, les sources bourguignonnes dont disposait Wartburg ne lui livraient qu'une seule attestation du type en question: verdch. *déniâpé* adj. « vêtu de haillons »; celle-ci s'est logiquement retrouvée en 21, 515a (ce que Rouffiange indique d'ailleurs), où il faut cependant corriger la forme du mot. Des sources lexicographiques plus récentes permettent, avec ALB 1574, d'augmenter le dossier: outre MagnyA. *d e ñ a p e* adj. « déguenillé », *déniâpé* (fr. rég.), cf. Poiseul-les-Saulx *déniâpé* « mal vêtu » DialBourg 2, 37, Brazey « loqueteux », Chaumont-le-Bois *d e n y a p e* « qui a des vêtements déchirés et en désordre », Culles-les-Roches *déniâpé* « déformé, sans tenue (tissu) », Argilly « très usé (en parlant d'un vêtement) » DialBourg 3, 60 (ajoutons, en provenance d'un relevé oral, la locution *déniaper le napperon* « sodomiser », témoin bourguignon, 7.2.1988, avec *figura etymologica* populaire). — *Ételle*: on pose « AXIS + le suffixe diminutif -T-ELLA », l'étymologie de Wartburg (*et alii*), FEW 1, 163-4, ASTELLA, inspirant probablement des doutes, voire des objections, à l'autrice. — *Gigite*: on tire le mot de *gigi* « gésier », d'où peut-être la définition retenue: « une maladie (vraisemblablement de l'estomac) ». On aurait pu se référer à l'article d'Esnault (*La Presse Médicale* 59, I, 1951, 74c) dans lequel celui-ci atteste arg. *jijite* « blen-

norragie » (1915-1934), qu'il ne tire point de *gigi*. — *Gnaulu* : l'autrice eût aidé le lecteur en citant les étymologies qu'elle rejette sans argumentation. — *Goujère* : renvoyer à FEW 21, 477b. — *Gradaille* : n'est peut-être pas un « mot d'auteur » ; v. l'attestation de Bauche dans FEW 4, 206a, GRADUS. — *Joudru* : renvoyer à ALB 1158 et à FEW 21, 470b. — *Keule* : il est osé d'écrire que « FEW 16, 317b rattache ce mot à une étymologie [on veut dire : à un étymon] germanique *KEULA 'boule' ». Outre que le FEW glose *KEULA- par « beule » (c'est le premier mot traité dans l'article qui a le sens de « boule [...] »), l'article en question ne contient pas une seule forme comparable à celle qui occupe l'autrice. Celle-ci met indûment sur le compte de Wartburg une hypothèse de son propre cru. Le type est traité par Wartburg sous CŪLUS (2, 1517a) ; v. aussi FEW 21, 58a. — *Murger* : l'hypothèse qui voudrait tirer le mot de gaul. *MORGA n'est point celle du FEW. Remarquer, d'ailleurs, que les continuateurs lexicaux supposés de cet étymon sont très fragiles (v. RLIR 47, 318, n.). En tout cas, le vocalisme de *MORGA (-Ö- bref, cf. les représentants hydronymiques dans Lebel, *PMHF* 291-4) exclut de lui rattacher *murger*. — *Pataroux (en —)* : renvoyer aussi à FEW 8, 34a, PATT-. — *Pauchouse* : renvoyer aussi à FEW 21, 490b (pour les matériaux), à compléter par DialBourg 4, 71. — *Paulée* : l'étymologie proposée contre Wartburg (PABULUM) se heurte, notamment, au fait que *paulet* « pâturage » (qui serait d'ailleurs à contrôler) est un mot du Gard. — *Pelve* : le mot pourrait signifier quelque chose comme « bassin » et être emprunté à lat. *pelvis*. — *Pharamine* : n'est-il pas sévère d'écrire que « l'on n'a pas émis d'hypothèse qui mérite d'être rapportée » [53] ? L'autrice rattache, *s.v.*, le mot à FERA. — *Pochée* : pourrait être un mot de l'Ouest (norm. hbret. manc. ang. poit. saint., d'après es données de FEW 16, 638b, *POKKA). — *Tavin* : v. FEW 13, I, 5a, TABANUS I 2 b, et le commentaire.

D'autre part, les références au FEW nous ont semblé parfois matériellement inexactes : — *s.v. daubée* : l. 3, 168a ; — *feu* : l. 3, 657b ; — *gouet* : l. 2, 1257a ; — *pauche* : l. 9, 176 ; — *rapsoder*, l. 10, 373b ; — *saclot* : l. SARCŪLARE. — Les astérisques paraissent distribués étourdiment : — *s.v. beurot*, l. *BŪRA ; — *chaireter* : l. *ASSEDITARE ; — *charraba<ra>t* : l. CARIBARIA ; — *coquelle* : l. CŪCŪMA ; — *écagnards* : l. *CANIA ; — *gôner* : l. GUNNA ; — *grûiller* : l. *CORRŌTŪLARE ; — *patafioler* et *patafiou* : l. PATT- ; — *pessaux* : l. *PAXELLUS ; — *râchon* : l. *RASICARE ; — *ragagner* : l. RAG- ; — *raux* : l. *RAUSTJAN ; — *reveuiller* et *revorcher* : l. *REVŌLVICARE, etc. ; — *sombre* : l. *SAMO-.

Prononciation. — Il n'aurait pas été superflu de dire, plus clairement qu'il n'est fait [44], comment les données ont été obtenues. S'agissant d'un corpus littéraire, le statut de cette « liste phonétique » est, au demeurant, peu clair.

Bibliographie. — P. 257 : NICOT (Y.)] NICOT (J.) ; — p. 257 : le TL (en cours de publication) n'a pas été publié en 1925 ; — p. 258 : DARMESTETER (S.)] DARMESTETER (A.) ; — *Le Dictionnaire Général*] *Dictionnaire Général* ; — p. 259 : VENDRYES (Y.)] VENDRYES (J.) ; la référence du LEIA concerne

le fascicule *B* ; — *Archaismus*] *Archaismus* ; — p. 265 : BOUILLOT] BOILLOT. — Pour la chasse en Bourgogne, renvoyer à l'article de Colombet, *DialBourg* 4, 133-178.

Quelques minuties : — p. 58 : décrivent] écrivent (à moins de faire des auteurs régionaux des analysants de type lacanien) ; — p. 68 : *Trésor*] *Tresor* (il s'agit du mot provençal) ; — p. 68 : *VD*, mais toujours *Vd* dans le glossaire ; *aqueubi*, l. 2 du commentaire : 2^e exemple] premier exemple, et : troisième exemple] deuxième exemple ; — *arcandier* : marcandier] *marcandier* ; — *arguigner* : -r-] -r- ; — *avette*, l. 1 du commentaire (et *passim*) : *Le TLF*] *le TLF* ; — *bagaude* : l. airl. *bág* ; — *ballonge* : l. airl. *ballán* ; — *cabillotte* : *Cabillot*] *cabillot* ; — *espère* : « à l'affût »] à l'affût ; — *étiquet* : « carrelet »] *carrelet* ; *étoules*, l. 2 du commentaire : pas d'accent dans les formes médiévales ; — *gradaille*, dans la définition : officier] *officier* ; — *larrey*, l. 5 du commentaire : toponymique] toponymique ; — *malandre* : ne pas confondre maladies et noms de maladies ; — *margoton*, l. 3 du commentaire : *on*] *-on* ; — *meurette* : la formulation du commentaire paraît confondre les mots et les choses ; — *nourrin*, l. 2 du commentaire : « le cochon de lait »] le cochon de lait ; — *otu*, l. 3 du commentaire : -h aspiré] *h-* aspiré ; — *râchon* : « racler »] *racler* ; — *romanée* : Le mot lui-même vient d'un lieu] Le mot lui-même vient d'un nom de lieu ; — *rat-vougeux*, l. 2-3 du commentaire : « rat-vougeux »] *rat-vougeux* ; — l. -3 du commentaire : *rat*] *rat* ; *tantôt*, l. -2 du commentaire : Grévisse] *Grévisse*.

Jean-Pierre CHAMBON

Pierre-Henri BILLY, Le toponyme « Chambon », *Mélanges d'onomastique, linguistique et philologie offerts à M. R. Sindou*, Paris, 1986, pp. 46-50.

Pierre-Henri BILLY, Noms de lieux pyrénéens d'origine préromane, *Nouvelle Revue d'Onomastique* (7-8), Paris, 1986, pp. 87-114.

Pierre-Henri BILLY, Bibliographie de la toponymie pyrénéenne, *Nouvelle Revue d'Onomastique* (7-8), Paris, 1986, pp. 115-124.

Nous avons eu l'occasion de parcourir certaines publications récentes de P. H. Billy, et leur lecture nous a amené à formuler quelques remarques critiques sur l'orthodoxie des doctrines qui y sont exprimées.

Dans le premier de ces articles, nous lisons (p. 47) : « *Au Nord de cette ligne (Vendée-Belfort) se situent des toponymes Ham, Han, Hain : les noms existant au V^e s. étaient Cambone et, progressivement, la phonétique franque leur a été imposée qui faisait passer K- initial à H-* ».

Voici une singulière découverte. Le passage de *k* indo-européen à *h* germanique (type : lat. *cornu*, all. angl. *horn*) appartient à la première mutation consonantique du germanique. Jusqu'à présent, il était admis que cette mutation était antérieure à notre ère, et antérieure aussi, bien entendu, à la séparation du scandinave et du germanique occidental : « *La mutation consonantique date donc sans doute des siècles qui ont immédiatement précédé l'ère chrétienne* ». (Antoine Meillet, *Caractères généraux des langues germaniques*, Paris, 1949, p. 39). « *La comparaison et l'analyse interne permettent d'éliminer ce qui apparaît comme innovation récente de chaque langue, et de remonter ainsi à un état qui a dû exister dans les derniers siècles avant notre ère* ». (J. Fourquet, *Les mutations consonantiques du germanique*, Paris, 1956, p. 23). « *Dal germanico comune, in un'epoca non facilmente determinabile, ma che non deve essere di molto anteriore dell'era volgare, si separò il protonordico, lingua attestata parzialmente dalle iscrizioni runiche . . .* » (Carlo Tagliavini, *Grammatica comparata delle lingue germaniche*, Bologna, 1961, p. 72). P.H.B. aurait pu se rappeler que le latin *Caesar* a été emprunté par le germanique (got. *Kaisar*, vha. *Keisur*, all. *Kaiser*) sans que le *k* initial devienne *h* . . . Voici donc la première mutation consonantique du germanique inopinément rajeunie de sept ou huit siècles !

Une autre remarque, tant de sémantique que de phonétique, s'impose. Le toponyme *Ham* (ainsi que ses variantes) est apparenté à fr. *hameau*, all. *heim*, ang. *home*, gr. *κώμη* « village », etc. ; il n'y a pas de *b* dans son étymon, et il n'a donc rien à voir, tant pour la forme que pour le sens, avec *cambone* « courbe ». Le rapprochement *cambone/ham* était triplement vicieux.

La carte qui accompagne cet article (p. 47) présente à son extrémité sud une zone qui paraît s'étendre des environs de Narbonne jusqu'à ceux de Roses (au sud du Cap Creus), et qui porte la mention *camo*. Le *Dictionnaire topographique du département de l'Aude* de Sabarthès ne cite aucun toponyme de cette espèce. Par ailleurs, nous pouvons affirmer qu'en zone catalane on ne rencontre aucun toponyme *Camó*. *Camó* existe en catalan comme appellatif avec le sens de « segment d'une jante de roue » ; il existe aussi comme anthroponyme, pour l'étymologie duquel le *Diccionari català-valencià-balear* indique « *probablement del cognom llatí Camone* ». L'indication de *Camo* sur une carte intitulée « Les noms de lieux issus de *Cambone* . . . » est donc totalement déplacée. Aucun ouvrage portant sur la région pyrénéenne ne figure dans la bibliographie de cet article.

L'article de la N.R.O. sur les « noms de lieux pyrénéens d'origine préromane » débute par cette phrase : « *Nous avons utilisé pour nomenclature la carte au 1/25.000 de l'I.G.N.* ». Déjà nous avons eu l'occasion de signaler, à propos de toponymie gauloise, les risques que présentait l'usage des toponymes empruntés aux cartes modernes, tellement il leur arrive de différer des toponymes originaux ; il est dangereux de se laisser guider par les analogies formelles qu'ils semblent présenter. P.H.B. illustre cette mise en garde (p. 89) : « *Ainsi, les toponymes Souque, Souquara, Soucaret, So(u)car(r)ade, ont-ils été écartés, qu'ils désignassent ou non des montagnes : l'incertitude sémantique est de mise entre 'souche >*

hauteur et *'souche > défrichement'* ». Nous sommes tombé en arrêt devant *Socarrada*, une grande roche du massif du Canigou, qui est pour nous une vieille connaissance, puisqu'il s'est écoulé plus de soixante ans depuis notre première ascension du Canigou, et par la suite, nous avons atteint une trentaine de fois ce sommet. Or, le terme *Socarrada* est très clair en catalan, et il ne s'agit ni de « hauteur », ni de « défrichement », ni de « souche » ; c'est le participe passé féminin du verbe *socarrar* « griller, calciner », dont P.H.B. aurait pu trouver une étymologie, à laquelle nous souscrivons volontiers, dans le *Diccionari català-valencià-balear*.

Le substrat pyrénéen semble quelque chose d'assez clair. Pline (*Hist. nat.* III, 22) avait écrit : « *Per Pyrenaeum Ceretani, deinde Vascones* ». Menéndez Pidal (*Toponimia prerrománica hispana*, Madrid, 1952, p. 35) avançait au sujet de ces deux tribus : « *Hay que suponer que los cerretanos occidentales . . . hablaban una lengua muy afín a sus vecinos vascones. Entonces . . . no es de presumir que los cerretanos orientales . . . hablasen una lengua diversa . . .* » Ramon d'Abadal (*Catalunya Carolíngia III*, Barcelona, 1955, p. 48) précise le nom et l'époque d'effacement de cette langue : « *La cristianització s'allargà molt, intensificant-se i expandint-se cap a les regions altes en l'època visigòtica, per a completar-se en els temps carolíngis. Paral·lelament es degué anar fent una transformació lingüística, fins al punt que, sempre en les altes regions, és possible que es saltés de l'euscar al català sense la fase intermèdia de llatinització* ».

René Lafon, premier titulaire de la chaire bordelaise de basque, abonde dans le même sens (*Revue de l'Enseignement Supérieur* 3-4, Paris, 1967, p. 56) : « *La langue des Aquitains et des Vascons, que nous connaissons par des noms propres et des surnoms figurant dans les inscriptions latines, est certainement une forme ancienne du basque. Elle a été en usage jusqu'en Cerdagne, en Catalogne et sur la côte du Roussillon : Elne, au sud de Perpignan, portait dans l'Antiquité un nom basque, Iliberri (Ville Neuve)* ».

Nous croyons inutile d'accumuler les déclarations concordantes d'autres spécialistes en la matière, tels que Joan Coromines, Antonio Tovar, etc. Il apparaît que le basque est la langue substratique des Pyrénées.

P.H.B. a bien changé tout cela : il ne recense pas moins de sept substrats différents. Un premier groupe, « les langues préibériques », renferme deux sous-groupes. L'un, « le pré-indo-européen », offre une demi-douzaine de termes, dont *muro* qui pourrait bien être du basque. L'autre, « le préroman », n'étant pas du pré-indo-européen, ne peut donc être que de l'indo-européen ; or, les trente-quatre bases citées sous cette rubrique ne figurent pas dans le *Dictionnaire des racines des langues européennes* de Grandsaignes d'Hauterive, à la seule exception de *turra*, correspondant peut-être à *turris* ; mais *turris* est un mot d'emprunt tant en grec qu'en latin ou en ombrien. Le catalan *mugró* est un héritier du latin *mucrone*, sans relation avec le basque *mokor* « tronc d'arbre ». La base *ganga* est un mot basque, de même que *munno* (bsq. mod. *munno*) dont l'n gémi-

née s'est mouillée dans les emprunts romans. Tous les dérivés de *karra* et *kario* sont à virer au compte du basque **karri* (mod. *harri*, cf. Guiter, *Les suffixes en onomastique*, Montpellier, 1985, p. 85) ; *lausa* a sa source dans le basque *lauza*, et *muga* est un mot basque très employé. Nous ne pouvons nous étendre davantage sur cette longue liste : son caractère indo-européen n'est vraiment pas très apparent.

On arrive ainsi à l'ibère, pour lequel P.H. B. déclare (p. 88) : « *les toponymes en il- en sont un exemple* ». Or, s'il est exact que la séquence *il* apparaît en ibère, les toponymes en *ili* appartiennent au basque (*iri* en basque moderne, avec un rhotacisme de *l* intervocalique qui date des environs de l'an 1000). Les formations en *iri* « ville » sont nombreuses en Navarre, où les Ibères n'ont jamais accédé.

P.H. B. a retenu une liste de six mots ibères. Il se trouve qu'en utilisant le *Léxico de las inscripciones ibéricas* d'Antonio Tovar, en le complétant grâce aux données fournies par le *Servicio de investigaciones prehistóricas* de Valencia, et en segmentant les groupes de signes, nous avons dressé, à notre usage personnel, un répertoire du vocabulaire ibère de 2.800 entrées. Il est aisé de savoir si les termes retenus par P.H. B. se rencontrent, ou non, dans les inscriptions ibères. *Toutia* ne s'y trouve pas (il n'y a d'ailleurs aucun terme commençant par *tou*) ; *lena* peut être rapproché de *belenes* (une seule fois) ; *lita* est inconnu ; *galua* figure peut-être dans *aionicalua* (une fois), et *toba* dans *tobescen* (une fois), mais l'adjectif catalan *tou-tova*, donné comme représentant de cette base, est en fait l'héritier du latin *tufu(s)-tufa* ; *gabarra* est absent, et il n'y a aucun terme commençant par *gabar*. Ce résultat n'est pas très encourageant pour voir dans ces mots des vocables ibères.

A titre d'exemple, examinons l'exploitation du premier de ces mots. Sous *toutia* sont notés des toponymes présentant à l'intervocalique, les uns une spirante sonore *Tosa*, les autres une spirante sourde *Tossa*, un peu comme si fr. *poison* et *poisson* étaient placés sous la même rubrique. Ces deux toponymes sont bien représentés en domaine catalan, et nous avons pour eux des attestations anciennes. Le village de *Toses*, au pied de la *collada de Toses* séparant la Cerdagne de la Vall de Ribes, est présent dans l'Acte de Consécration de La Seu d'Urgell (839) sous la forme masculine *Tosos*, que l'on retrouve encore au XII^e s. Plus tard, on ne rencontre que des formes féminines *Toses*. Au sud du village cerdan d'Err, le lieu-dit *La Tosa* est attesté en 1035 *portum de Tosa*, au féminin singulier. Ce terme variable en genre et en nombre, ne peut être qu'un déterminant appliqué à des déterminés de genres différents (v.g. *roc* et *roca*) qui ont été ellipsés. Les sites correspondants étant en général « pelés », il semble naturel de voir dans *Tosa* un héritier, phonétiquement régulier, du participe latin *tonsa* ; tel est, d'ailleurs, l'avis du *Diccionari català-valencià-balear* dans l'article *Toses*. Quant à *Tossa*, le représentant actuel le plus important est une bourgade de la Costa Brava, *Turissa* dans une inscription locale d'époque romaine, *Torsa* en 993, 1016 et 1097, avec ultérieurement réduction classique du groupe *rs* à la sourde *s* (cf. lat. *ursa*, cat. *ossa*, esp. *osa*). Il est vraisemblable que *Turissa* résulte d'une

aphérèse de voyelle initiale, et que la forme primitive devait être *Iturissa* (Itin. Antonin) Ἰτούρισσα chez Ptolémée (cf. *ibai gorri* > *Baigorri*, *etxaberrri* > *Xavier*). En basque *iturri* a le sens de « source ». Nous voici bien loin de *toutia* « tête, pointe » . . .

La quatrième source substratique est dénommée « aquitain », « *notion plus floue* », dit l'auteur, qui « *correspond à l'aire occupée par les langues modernes que sont le basque, le gascon et l'aragonais* ». Ce « flou » nous vaut une douzaine de bases, dont certaines sont des mots basques toujours bien vivants : *bizkar* « dos, crête », *lakar* « nœud du bois, gravier », *lurta* « éboulement, avalanche » de *lur* « terre », *aran* « vallée », *ibar* « fond de vallée », *isab-* « lac », sur *iz radical* qui signifie *eau* (Azkue). D'autres termes, présents en basque, *kotor* « colline », *pikar* « précipice », *petar* « pente raide », ne peuvent appartenir au fonds basque, leurs initiales étant sourdes. Pour *kotor* Azkue (*Diccionario vasco-español-francés*, I, p. 503) suggère qu'au départ pourrait bien se trouver le français *côteau* ; en définitive, on ne serait pas étonné que cet « aquitain » reposât sur *costa*, *piccu* et . . . *peditu*. En fin de liste, nous voyons *mattara* (p. 102), un dérivé de *matta* (p. 98), lequel avait été classé indo-européen.

Cinquième source, « le vascon » ; les *Vascones* de Pline sont plus favorisés que ses *Ceretani*, qui n'auront droit à aucune mention. Cette liste est d'ailleurs très courte, et uniquement constituée de termes du basque moderne, alors que l'auteur avait gravement déclaré (p. 88) : « *Le vascon, communément mais fausement appelé basque . . .* » En basque *buru* signifie « tête, extrémité » ; le *b* a une variante combinatoire *p* lorsqu'il est consécutif à une fricative ou affriquée sourde : *aramburu* « tête de vallée », mais *aizpuru* « tête de rocher ». Il n'y avait donc pas lieu de noter à part les deux formes (p. 108). Dans les régions où la nomenclature avait été assez tôt romanisée, le *u* était passé à *o*, et l'*l* n'était pas encore devenue *r* ; ce formant *bol* se trouve dans *Bolquera*, *Bolvir*, *Boltaña*, mais a échappé à la perspicacité de l'auteur. Les autres termes « vascons », *harri* et *lurr* ont déjà appelé notre attention au titre de l'« indo-européen » ou de l'« aquitain ».

Les deux dernières attributions sont faites au « celtique » et au « gaulois », comme si le gaulois n'était pas du celtique. Nous y trouvons le fourre-tout habituel des termes d'origine peu claire, même s'ils sont venus par le canal du latin. Nous relevons toutefois une erreur importante. Lorsque la rivière Aude quitte le département de l'Ariège pour passer à celui de l'Aude, après de profondes gorges où a été ouverte une route moderne, elle reçoit sur sa rive gauche un affluent, la Bruyante (autrefois la *Sona*), dont la vallée permettait d'accéder au Donnezan et, par-delà, au Capcir. Cette voie de pénétration vers le sud était verrouillée par un énorme château, dont les ruines sont encore imposantes (Photographie au début de « *La Vesio de Bernat de So* » par Amédée Pagès, Paris, 1945). Nous avons des attestations de son nom, *castro Sono* (1035), *castrum Soni* et *de Sono* (1095), *de Sono* (1110), *de So* (1117). Un des châtelains, Bernat II de So, qui vécut depuis les premières années du XIV^e s. jusqu'en 1385, joua un

rôle important auprès de Pierre le Cérémonieux, et fut un écrivain catalan de valeur. Pour franciser le toponyme catalan *So*, il aurait dû suffire d'ajouter une *n* finale ; un caprice administratif procéda à la prothèse d'un *u*, et le Château du *Son* devint le Château d'*Usson*, sans doute parce qu'il y avait déjà d'autres *Usson* en France. Embarrassé par cet *Usson*, et vraisemblablement après consultation du *Dictionnaire étymologique* Dauzat-Rostaing, P.H. B. l'embarque dans le même convoi que *Usson* (Puy-de-Dôme), et le propose comme exemple pyrénéen unique du celtique *uxellos*. Nous voilà bien loin du *Sonu* attesté !

L'auteur ne donne, pour chacune de ses bases, que quelques exemples, sans en préciser la position. En revanche, il représente tous les toponymes par des signes sur 19 cartes à très petite échelle (environ 1/2.500.000) ; il est difficile de les reporter exactement sur une carte à grande échelle, ce qui exclut tout contrôle.

A la suite de ce premier article, P.H. B. en publie un second intitulé « Bibliographie de toponymie pyrénéenne ». Le premier chapitre « Substrats pyrénéens » a suffisamment retenu notre attention pour que nous nous limitions à lui. Il réalise le tour de force de ne citer qu'un seul article, tant de J. Coromines que de A. Tovar ou de J. Caro Baroja. En sont absents R. Menéndez Pidal, J. Untermann, M. Faust, J. M. Lacarra, R. Lafon, etc. Nos propres contributions aux congrès internationaux d'onomastique portent généralement sur des questions de substrat pyrénéen : Salamanca (1955), München (1958), Firenze (1961), Amsterdam (1963), London (1966), Sofia (1972), Berne (1975) ; ainsi que celles présentées aux colloques d'onomastique de Dijon (1981) et Montpellier (1983). Aucune d'elles n'apparaît ici. Même si on néglige d'autres recueils moins spécialisés, il semblerait que le dépouillement des actes de congrès d'onomastique fût une obligation majeure pour qui veut élaborer une bibliographie honnête.

En résumé, ces récentes publications de P.H. B. associent plusieurs facteurs peu favorables : information déficiente, lectures mal digérées, imagination maladroite, ignorance prétentieuse... Il nous a paru utile de mettre en garde des lecteurs éventuels, dont la confiance pourrait être captée par la mention d'un emploi au CNRS.

Henri GUITER

Jean-Yves DUGAS, *Répertoire des gentilés du Québec*, Etudes et recherches toponymiques, vol. 12, Québec, Commission de toponymie, 1987, XIV + 258 pages.

Les gentilés (noms des habitants de villes, de pays etc.) sont d'un intérêt particulier dans toutes les langues romanes à cause de la multiplicité des suffixes et des nombreuses formations étymologisantes. Par conséquent il existe déjà bon nombre d'études systématiques et lexicographiques ; à titre d'exemple nous renvoyons ici aux travaux de H. J. Wolf, *Die Bildung der französischen Ethnica*

(*Bewohnernamen*) (Genève/Paris, 1964), de D. Santano y León, *Diccionario de gentilicios y topónimos* (Madrid, 1981), de J. M. Soler i Janer, *Gentilicis dels Països Catalans* (Barcelona, 1979), de J. Leite de Vasconcelos, *Nomes étnicos em português* (Revista da Universidade de Coimbra 11, 1933, 139-157), de T. Cappello/C. Tagliavini, *Dizionario degli etnici e dei toponimi italiani* (Bologna, 1981), et enfin de A. Lombard, *Les termes ethniques en roumain* (Studia neophilologica 43, 1971, 77-100).

En ce qui concerne les noms des habitants du Québec, Jean-Yves Dugas avait déjà présenté en 1981 son *Répertoire de gentilés (noms des habitants) du Québec*, Québec, Commission de toponymie (cf. le compte rendu de J.-C. Boulanger dans *La banque des mots* 24, 1982, 183-189). J.-Y. Dugas est membre de la Commission de toponymie du Québec et l'auteur d'une quarantaine d'autres études traitant les problèmes onomastiques du Québec (pour plus de détails cf. la nouvelle *Bibliographie toponymique du Québec* de 1987). Sur la base de ces travaux préparatoires et à l'aide d'une enquête auprès de 1508 entités municipales (cf. 2) l'auteur a élaboré le présent ouvrage qui a été élargi de 428 à 1429 entrées par rapport à l'édition de 1981 (ce qui explique pourquoi le titre a été changé de *Répertoire de gentilés* en *Répertoire des gentilés*).

L'introduction systématique (1-50) fournit d'abord des explications qui concernent la genèse de l'ouvrage (1-4) et son importance sociologique (5-14) pour passer ensuite à la discussion des modalités de formation des gentilés franco-canadiens (15-27) ; dans le dernier chapitre de l'introduction, les données linguistiques sont illustrées et interprétées à l'aide d'une dizaine de tableaux et figures statistiques (28-38). L'auteur tient aussi compte de l'aspect comparatif en mentionnant plusieurs travaux qui traitent du problème des gentilés dans d'autres pays romans et non-romans (1 et 48 n. 2) sans prétendre à l'exhaustivité (on devrait ajouter l'article important de H. J. Wolf, *Anmerkungen zu den französischen Bewohnernamen*, dans *Beiträge zur romanischen Philologie* 21, 1982, 153-167).

La partie principale du livre comprend par ordre alphabétique les 1429 toponymes et les gentilés respectifs. La microstructure des articles est exemplaire : Quant aux gentilés, il y a des indications concernant la première attestation, la prononciation (pour des raisons pratiques non conformes aux conventions de l'API, cf. 43), la langue d'origine (anglais et langues amérindiennes à côté du français) et les variantes (cf. par ex. *Québécois*, *Québécois* et *Québecquois* comme dérivés de *Québec*) (cf. 39-47). D'autres aspects intéressants sont traités dans des commentaires détaillés qui font partie de bien des articles (cf. s.v. *Abitibi*, *Abitibi-Témiscamingue*, *Ahuntsic* etc.). Enfin, beaucoup d'entrées sont munies d'indications bibliographiques très particulières ; souvent il s'agit d'articles de journaux locaux qui reflètent l'importance pratique du phénomène en question.

Le volume se termine par un index alphabétique des gentilés qui renvoie aux toponymes respectifs (207-232) et une liste des toponymes groupés selon leur appartenance aux diverses régions du Québec (233-258).

L'intérêt du livre dans l'ensemble des études de toponymie romane réside dans le fait qu'on peut s'en servir pour des études comparées de la situation des gentils au Québec et en France. Au cours de l'introduction l'auteur parle brièvement de cet aspect en se référant aux données fournies par Wolf 1964 (35s.). Malgré la conclusion sommaire : « le système dérivatif mis à contribution demeure somme toute assez classique tant par la nature des suffixes utilisés que par leur variété » il y a des différences remarquables, par ex. en ce qui concerne la fréquence de certains suffixes : Selon Wolf (1964, 29) le suffixe *-ois* (35,6 %) est le plus fréquent en France, suivi de *-ais* (24,6 %) et de *-ien* (23 % ; y compris les variantes *-éen* etc.) ; au Québec le suffixe le plus fréquent est également *-ois* (55,1 %), suivi de *-ien/- (é)en* (29,6 %) et — à une distance considérable — de *-ais* (qui n'atteint que 7,03 %). Il serait en outre intéressant d'examiner de façon approfondie combien et quels suffixes s'emploient au Québec et en France. Ce qui frappe de prime abord est qu'au Québec la gamme des dérivés est enrichie par une série de suffixes d'origine anglaise (avant tout *-er*, cf. *Bark Laker* comme gentilé de *Barkmere*) et amérindienne (avant tout *-miuq*, cf. *Aupalummiuq* < *Aupaluk* ou *Ivujuvimmuiq* < *Ivujuvik*) ; de telles particularités ne s'observent pas aussi clairement en France où l'assimilation des suffixes autochtones est plus avancée (cf. Wolf 1964, en particulier 97-100 pour les noms ethniques basques et bretons). Les formations étymologisantes (cf. *Trifluvien* sur la base de *Trois-Rivières*) sont plus rares qu'en France, ce qui se comprend facilement quand on se rend compte du fait que la plupart des dérivés québécois datent de la deuxième moitié du XX^e siècle. Pour clore cette brève liste de suggestions pour des études comparées plus approfondies, nous citerons les cas où un même toponyme présente des dérivés divers en France et au Québec, cf. par ex. pour *Argenteuil* les dérivés *Argentolien* et *Argenteuillais* en France (cf. Wolf 1964, 122) vs. *Argentelain* et *Argenteuillois* au Québec.

Le terme de *gentilé* dont il y a un certain nombre d'attestation lexicographiques (cf. par ex. FEW 4, 111b : « 'nom des habitants par rapport à leur pays (Genevois, Bordelais, etc.)' (Trév 1752-Lar 1922) »), mais qui en pratique était inusité, a été ravivé grâce aux travaux de J.-Y. Dugas et grâce à l'écho qu'il a trouvé dans la population québécoise (cf. VIII et 6s. ; par conséquent la parenthèse explicative dans le titre original a été omise). Entre-temps le terme a été accepté par l'édition de 1986 du *Grand Robert de la Langue française* qui renvoie explicitement à l'usage québécois. (La relation entre *gentilé* et le terme (*nom*) *ethnique*, qui est plus commun en français, n'est pas discutée.)

Pour conclure nous tenons à souligner que le présent ouvrage est d'une utilité particulière pour la recherche toponymique du point de vue de son importance pratique aussi bien que du point de vue méthodologique. Nous lui souhaitons une diffusion rapide et panromane pour qu'il puisse stimuler à rédiger d'autres travaux semblables.

Wolfgang SCHWEICKARD

Philologie et éditions de textes

The Old French Crusade Cycle, vol. II, *Le Chevalier au Cygne et La Fin d'Elias*, éd. par Jan A. Nelson, The University of Alabama Press, Alabama, 1985, XLVII - 556 pages.

Les épopées françaises de la croisade sont un domaine d'étude en plein renouveau (cf. RLiR 52, 243). Le 19^e siècle en avait publié le corpus presque complètement mais de façon hétéroclite. Après l'excellente édition d'H. A. Todd de *La Naissance du Chevalier au Cygne*, Baltimore, 1889 et le CR de G. Paris R 19, 314-340, les travaux sur le Chevalier au Cygne marquaient le pas. On avait préféré se tourner vers *La Chanson d'Antioche* et *La Chanson de Jerusalem*, objets chacune d'une thèse inédite de l'Ecole des Chartes (1932 et 1937). L'auteur de la seconde, S. Duparc-Quioc, continua seule à travailler, dans une optique plus historique que littéraire ou philologique, dans un domaine dominé par la stature de deux savants historiens, Cl. Cahen et J. Richard. Pourtant dès les années 1960 on notait un retour à l'étude du mythe du Chevalier au Cygne dans des articles de J. Lods. C'est aux Etats-Unis que des chercheurs comprirent que ce champ n'était pas suffisamment exploité. Ils s'aperçurent très vite que les éditions anciennes étaient inadaptées pour des travaux sérieux. Ainsi on en vint d'abord à publier (en 1972) des éditions du second cycle, *Le Bâtard de Bouillon*, éd. R. F. Cook et *Saladin*, éd. L. S. Crist. Puis, à l'Université d'Alabama, E. J. Mickel, J. A. Nelson, G. M. Myers commencèrent à envisager le projet ambitieux de publier la totalité du corpus des chansons du premier cycle. A ce point de vue les années 1977 et 1978 furent des années fastes puisqu'on vit paraître d'une part les deux tomes (édition et étude critique) de *La Chanson d'Antioche* de S. Duparc-Quioc et le premier volume du projet américain. L'ouvrage ici présenté est déjà le quatrième de cette série (sur les précédents v. ZrP 94, 420 et 103, 616).

L'édition remplace désormais *La Chanson du Chevalier au Cygne et de Godefroid de Bouillon*, t. 1 (*Le Chevalier au Cygne*), de C. Hippeau (1874), fondée sur le ms. BN 1621. On sait que les 109 premières pages (2935 vers) de cette édition contiennent la version *Beatrix* de *la Naissance du Chevalier au Cygne* (éditée dans le t. 1 par J. A. Nelson). Ce même J. A. Nelson publie *Le Chevalier au Cygne* proprement dit, dont on lisait la version du BN 1621 ds l'éd. Hippeau pp. 109-259 (vv. 2936-7110).

L'éditeur a choisi comme base le ms. BN 12558 (Nord-Est ; 2^e m. du 13^e s.) qui s'ouvrait lui par la version *Elioxe* de *la Naissance* (éditée dans le t. 1 par E. J. Mickel Jr.). La transition entre *Elioxe* et *Le Chevalier au Cygne* (désormais *ChCy*) est assez abrupte. Ce dernier commence par cinq laisses cycliques, reste d'un assemblage cyclique antérieur, qui le rattache à *Béatrix* et non à *Elioxe*. Ceci permet d'établir la primauté de la version du ms. de base. L'édition est complétée par la publication d'un texte jusqu'alors inédit, suite du *ChCy*, la *Fin d'Elias* (désormais *FE*), publiée d'après le ms. BN 786 (Tournai ; 2^e m. du 13^e s.).

On y assiste au retour du Chevalier au Cygne (Elias) à son île d'Illefort où il fait retrouver sa forme humaine à son frère-cygne. Il fait ensuite construire dans son île un château identique à celui qu'il avait à Bouillon et lui donne le même nom. Ceci permettra à un groupe de pèlerins originaires de cette région et amenés là par une tempête de le retrouver et de faire en sorte qu'avant sa mort il puisse revoir Béatrice, son épouse, dont la curiosité l'avait fait fuir, et Ida, sa fille, la future mère de Godefroy de Bouillon, d'Eustache et de Baudoin de Boulogne.

L'introduction est sobre et classique : présentation des mss. [XI-XIV], résumé des textes [XIV-XXVI], place dans le cycle et date [XXVI-XXVIII], développement qui pourra être complété par la contribution de N. publiée dans les Actes du Colloque de Trèves ; la datation proposée, entre 1170 et 1218, n'a rien d'in vraisemblable. La suite de l'introduction [XXIX-XLVII] est consacrée au classement des mss. ; elle se termine par une bibliographie qu'on aimerait critique [XLVIII-L].

L'édition est bonne et servira désormais de référence. Peut-être faudrait-il adopter une présentation plus compacte pour les variantes qui occupent à elles seules la moitié du volume ? D'autre part l'étude philologique des textes (langue, versification, style, vocabulaire) manque totalement.

Quelques remarques au fil du texte. — ChCy 748-749, j'ai naturellement relevé avec intérêt le passage,

ainc n'i ot nef loee,

Ne dromont, ne galie, ne barge demandee.

Il s'agit de décrire les conditions dans lesquelles Moïse fait traverser aux Hébreux la mer Rouge, évoquées dans le cadre d'une prière de grand péril. Ceci apporte de l'eau au moulin de ce que j'ai dit jadis (TraLiLi 15, 1, 245-253) et que j'ai bien l'intention d'amplifier. On voit tout de suite qu'il s'agit ici de la liste canonique des quatre noms de bateaux employés pour une expédition importante et même décisive, qui apparaît dès la *Chanson de Roland* (2624-25), se retrouve aussi dans Chrestien de Troyes (copie Guiot) *Cligès*, *Athis et Prophilias*, *Florence de Rome* et Philippe Mousket puis ds Jacques de Longuyon, *Vœux du Paon*, éd. R. L. G. Ritchie, 5338-39 et enfin, quelque peu disloquée, ds *Hugues Capet* (6217-18 et 6229) ; — 896 lire *monte* ; — 1047 lire sans doute *a garder* ; — 1063 lire *por a deseriter* (au sens concessif « dût-on le priver de son héritage » cf. TL 7, 1454, 28) ; — 1598 lire *par avenant* ; — 2168 lire *a damagier*. — FE 1487 *monie* paraît suspect, lire *moitié* ? — 1587 *armes* m'est incompréhensible ; — 1716 la correction est inutile car *region* peut être masc. (cf. TL et FEW 10, 213b) ; il est d'ailleurs souvent interchangeable avec son doublet *roïon* m. (cf. ici la correction justifiée du v. 1722) ; — 1685, 1749 et 1751 noter dans ces deux laisses les formes wallonnes de pft 4 *alans* (= *alames*), *oïns* (= *oïmes*) et *quidans* (= *quidames*) cf. Fouché Verbe 273 ; — 1948 lire *N'onques* et mettre virgule après *plenté* (1947) et point-virgule après *mouneé* (1948) ; — 2049 virgule après *baisames* non après *la* ; — 2380 *mul de carrage*, plutôt *mul de Cartage* ?

Un excellent index des noms propres [499-534] précède un glossaire assez ample [535-556]. On nous permettra quelques remarques à son sujet. Le choix des mots à retenir est toujours le point le plus délicat. Mais finalement ceci n'a pas grande conséquence pour le ChCy dont le vocabulaire est assez bien enregistré dans les dictionnaires puisque Gdf a soigneusement dépouillé la version du BN 12558 (sous le titre *Enf. God.*) et que TL a lui dépouillé l'éd. Hippeau. Il n'en va pas de même pour la FE, inédite et dont les mss. n'ont pas été lus par Gdf. Dans le détail : *cauc* « chaux » est fém. ; — ajouter *creature* « denrée alimentaire » FE 1266 (qu'on lit aussi ds ChCygne H 15 (v. 367) = Beatrix N 386) ; — *cuic*, lire *cuidier* au lieu de *cuitier* ; — *devens* n'est pas une prép. il faut noter *ci en devens* adv. « d'ici là » auquel on joindra *la en devens* (impr. *la endevens*) FE 2272 « pendant ce laps de temps », expressions à caractère régional cf. TL 2, 1863 ; — *doleus* est étrange, on attend *dolens* ; — *droitore* est étrange (= *droiture* ?) on préférera lire *Ja n'en prendrai droit ore . . .* « je n'en obtiendrai réparation désormais . . . » ; — *escavi* est de *eschevir* « recevoir (un serment) » ; — ajouter *esconsion* « lieu écarté » FE 1243 ; — *esmal* est « émail » ; — *espice* est « épi de pèlerin, cueilli dans le jardin d'Abraham à Jéricho » ; — ajouter *estel* « poteau » ChCy 4451 et FE 1865, 1877 et 1893 mot régional ; — *estraier* est plus probablement adj. et signifie « sans cavalier » ; — à côté de *fuison* « abondance » ajouter *avoir fuison contre* « pouvoir résister à » FE 1779 ; — *gons* n'est qu'une forme de *jons* « joncs » ; — ajouter *haleter (des eles)* « battre des ailes » FE 104-110 ; — ajouter *otriison* ds *faire — de* « accorder qn » FE 2412 ; — *rehourdé*, mais le texte porte *rahourdé* ? — ajouter *terminee* « moment de la mort » FE 2287 ; — ajouter *trouselé* « équipé (un navire) » FE 1255 var.

Au total un travail utile qui nous fait espérer de disposer de la totalité des chansons de la Croisade avant la fin du siècle.

Gilles ROQUES

Le Roman de Tristan en prose, tome 1, Des aventures de Lancelot à la fin de la « Folie Tristan », édité par Philippe Ménard, Droz (Textes Littéraires Français, 353), Genève, 1987, 311 pages.

Voici qu'une grande lacune dans notre connaissance des textes médiévaux est en voie d'être comblée. Du *Roman de Tristan* nous ne pouvions lire que la partie éditée par Mademoiselle Curtis (v. RLIR 51, 631). Une équipe formée autour de Ph. Ménard entreprend de publier la suite (les 4/5 de l'œuvre, soit environ 1300 pages imprimées) en 8 volumes. On sait que le ms. de Carpentras (base de l'édition Curtis) s'arrête avec le troisième volume édité. Ménard a choisi le ms. de Vienne 2542 (daté de ca 1300). C'est un ms. ancien, bon dans l'ensemble et complet. Il abrège le début du Roman pour lequel on se satisfera de l'éd. Curtis. L'introduction fait le point sur toutes ces questions [7-21].

Le premier tiers du texte ici publié correspond à un passage, déplacé dans le ms. de Carpentras, qui a été édité aussi par Mlle Curtis (§§ 710-776). On voit que le ms. de Vienne donne le même texte que celui de Carpentras ; il paraît même légèrement supérieur [21-24] (1). Suit une présentation des mss apparentés au ms. de Vienne [24-32], dont le meilleur est le BN fr. 335 et 336, rejeté parce que trop tardif (ca 1400).

Un chapitre précis est consacré à la graphie et à la langue du ms. de base (2) [32-42] : copié dans la Picardie du Sud ou du Sud-Ouest, sa langue est plus aisément accessible que celle du ms. de Carpentras, teintée de traits de l'Est (dont je ne dirai cependant pas que le texte a un aspect bizarre). L'introduction se termine par une analyse sommaire [42-45], une étude sur l'intérêt littéraire [45-52] et un développement sur les principes d'édition [52-56].

Le texte est parfaitement édité. Le récit prend la suite du t. 3 de l'édition Curtis, à la seule différence que la fin de l'aventure du jeune homme à la Cotte Maltaillée est ici racontée à sa véritable place. Puis l'attention se porte sur Kahédin (avec l'épisode très célèbre des quiproquos dans la nuit entre Kadédin, Palamède et Lancelot, dans la forêt de Camaaloth) ; avant de mourir de langueur pour Yseut, il compose un lai (*En morant de si douche mort*). La dernière partie est le récit de la folie de Tristan qui, dénoncé à Marc par la fidélité de son chien Hudenc, doit prêter serment de quitter définitivement la Cornouailles. Quelques remarques infimes : 14, 17 la correction de *ses* en *ces* est inspirée par un purisme peut-être excessif ; — 57, 3 une graphie telle que *si grant caus* « aussi grands coups » n'est peut-être pas une simple faute (et l'accord des autres mss. pour la forme attendue *grans caus* n'est pas un argument décisif) ; — 104, 10 *recourrai* pourrait être lu *retourrai* qui serait un futur assez courant de *retourner* (cf. Fouché Verbe 391) ; — 142, 38 on préférerait lire *Kil* (= *Ki* cf. ici p. 34 b 2) ; — 163, 61-62 la construction grammaticale n'est pas claire ; — 184, 14, le passage parallèle en 168, 24, fait hésiter ici entre *halle* et *hallé* ; — 188, 20 lire probablement *a prés*. La composition typographique a créé pour trois lettres une ligne supplémentaire en 131, 19.

Quelques variantes [279-281] et des notes sobres [283-293] précèdent un index des noms propres et un bon glossaire. Quelques remarques à propos de ce dernier : ajouter *anieuse* 7, 19 ; 46, 9 « où il est difficile de chevaucher, escarpée » ; — *avant*, un des tics du style de l'auteur est l'usage de l'expression *il ne puet mais en avant* qui se trouve enregistrée aussi sous *mais* où le sens donné est légèrement différent et paraît préférable au vu de certaines des autres attestations (12, 21-24 ; 36, 13 ; 55, 36 ; 65, 2 ; 143, 3-8) ; — *despris* le sens de « dégue-

(1) P. 23 l. 12, Ménard est peut-être un peu expéditif. L'éditrice s'explique sur cette graphie *d'ou* au t. 1, p. 29 l. 4-7.

(2) P. 36 le cas de *legierté* ne s'explique peut-être pas par la phonétique si on le met en rapport avec les autres mots en *-té* (*meürté*, *seürté*, etc.).

nillé » est peu convaincant ; — ajouter *dos* (*avoir auc. au* —) 172, 14 « être poursuivi par qn » ; — ajouter *entourblé/entroublié* 91, 24 (et var.), commentés p. 25 ; — ajouter *essouflé* 173, 22 « haletant », rare en anc. fr. ; — *hastieusement* lire *hastieusement* ; — *jalous (accueil)* « réservé (accueil) » est peu satisfaisant plutôt « cruel, impitoyable » ; — *livrer* révèle entre le texte et le gloss. quelques hésitations sur la graphie *affaire/a faire* cf. aussi 142, 15 ; — ajouter *santé* 105, 17 ; 121, 33 « promenade de santé, tâche aisée » ; — ajouter *monter en la teste* 180, 38 ; 186, 47 « prendre possession de la raison de qn (en parlant de la folie) » ; — *voler* à côté de l'emploi relevé, qui est à définir par « précipiter, faire faire un vol plané », on notera plusieurs emplois voisins mais plus courants au sens de « faire un vol plané » 51, 2 ; 63, 9 ; par ailleurs A. Micha, *Essais sur le cycle du Lancelot-Graal*, 1987, pp. 233-234, vient à juste titre d'attirer l'attention sur l'emploi, « qui se prête à toutes circonstances », de *voler* dont il donne des ex. sans références (qu'il n'a pas relevés dans le gloss. de son édition).

Gilles ROQUES

Jean-Paul ALLARD, *L'initiation royale d'Erec, le chevalier* (Etudes Indo-Européennes, 1), Milan-Paris (Arche - « Les Belles Lettres »), 1987, IX-133 pages.

L'œuvre de Chrétien de Troyes attire toujours les commentaires. *D'Erec et Enide*, après les travaux classiques d'Hofer, d'Hœpffner, de Bezzola et de Frappier, nous avons eu, ces dernières années, des interprétations psychanalytiques (importance du thème de l'inceste), structurales (appuyées sur les méthodes de la narratologie, de la sémiotique et de l'anthropologie structurale) ou religieuses (Erec et Enide / le Christ et l'Eglise), sans parler d'études sur le prologue ou sur des aspects particuliers de l'œuvre.

Directeur de l'Institut des Etudes Indo-Européennes de Lyon, J.-P. Allard en présente une lecture trifonctionnelle, dans une optique dumézilienne. Germaniste, spécialiste de la littérature du moyen âge allemand, il étudie simultanément l'œuvre de Chrétien et celle de son traducteur-adaptateur, Hartmann von Aue. On soulignera ici que cette mise en parallèle de deux poèmes, qui ne sont séparés que par une quinzaine d'années, se révèle éclairante par ce qu'elle révèle sur la réception des œuvres fondées sur une matière narrative traditionnelle. Il est temps en effet de pratiquer une lecture conjointe de ces œuvres sans les a priori idéologiques qui visaient à diminuer les unes ou les autres. En l'occurrence le génie de Chrétien parvient très bien à se défendre tout seul, sans qu'il soit besoin de rabaisser son adaptateur.

Quant au fond, c'est-à-dire en ce qui concerne l'analyse trifonctionnelle, c'est au lecteur de dire s'il est convaincu. A mes yeux la démonstration est pro-

bante. Elle peut s'appuyer sur l'importance accordée dans l'œuvre au fait qu'Erec est un roi et que le roman s'achève sur son couronnement. Bien sûr, il s'agit d'une lecture partielle qui n'épuise pas toute la richesse de la matière et de la conjoncture mais, en tout état de cause, cette analyse fournit un bon prétexte à relire le texte même de Chrétien et éventuellement celui d'Hartmann.

Gilles ROQUES

Le Psautier glosé et exposé de Ludolphe le Chartreux (Psaume 119), extrait d'une traduction médiévale, éd. par Pierre Demarolle, Presses Universitaires de Nancy (Travaux du CRAL n° 4), Nancy, 1986, 127 pages.

Le ms. 14 (326) de la BM de Nancy, copié à Lille, entre le 1^{er} décembre 1496 et le 10 mars 1497, contient une traduction du commentaire des Psaumes de Ludolphe le Chartreux. Demarolle a eu la bonne idée d'aller le lire et il s'est aperçu qu'une édition enrichirait notablement notre connaissance de la langue de l'extrême fin du 15^e s. Il en a montré l'intérêt dans deux articles, qui ont été présentés sommairement ici même (RLiR 49, 426 et 445). Nous avons maintenant l'édition du Ps. 119, qui représente à lui seul, un bon quart de l'œuvre entière.

Une page [5] est consacrée à Ludolphe le Chartreux né dans les premières années du XIV^e s. (et non, comme il est dit, du XIII^e s.), prieur de la Chartreuse de Coblenz (1343-1348) et mort à Strasbourg (1378).

Enseignant à Nancy, D. a trouvé dans le CRAL un organisme, entretenu par le CNRS, qui s'est chargé de la publication de son texte. Il lui a fallu adopter en contrepartie les normes éditoriales du CRAL afin que le vocabulaire du texte pût s'insérer dans une « base de données » préparant le « futur Dictionnaire du moyen français » [8]. Ainsi l'ordinateur pourra « établir un index complet de la totalité du vocabulaire saisi ».

Je n'ai aucune compétence (et aussi aucune responsabilité) dans l'établissement de ces normes, qui me paraissent inintelligibles pour le lecteur naïf que je suis. Le principe d'une scrupuleuse fidélité au ms., et à la forme même des lettres (dans le cas de *t* où sont distingués *T*, *T* et *t* (1)), et à sa ponctuation (ou plus exactement à son absence de ponctuation) m'en ont rendu la lecture extrêmement pénible. Je ne doute pas que l'ordinateur soit beaucoup plus ingénieux que moi

(1) Ainsi en 23/27 on lit *eT et*. Une note opportune (n° 27) nous invite à supprimer l'un des deux *et* mais ne nous dit pas lequel !

mais n'ayant pas eu le temps de l'interroger je dois avouer ma très grande perplexité. J'aimerais cependant être éclairé par des autorités responsables du CNRS pour savoir si c'est moi qui ne comprend rien ou si, en fait, il n'y a rien à comprendre.

D. nous déclare [11] : « L'une des vocations naturelles de la présente édition est de donner lieu à des études portant sur la langue française de la fin du Moyen Age. La richesse lexicologique (*sic* !) du commentaire du psaume « *Beati immaculati* » a contribué pour une part au choix de celui-ci ; les formes verbales, les particularités dialectales sont tout spécialement susceptibles — de même que la syntaxe — de retenir l'attention ». L'éditeur se réserve sans doute de répondre ultérieurement à l'appel « des vocations naturelles » de son texte.

On comprendra (pour les raisons exposées *supra*) que je ne puisse rien dire de l'établissement du texte ; curieusement à côté de mille minuties superflues on eût attendu l'indication de la fin des lignes, des colonnes et des pages. J'ai pu cependant vérifier l'exactitude de la transcription du ms. ; les sondages effectués m'ont convaincu de son excellente qualité.

Avec le glossaire je suis en terrain plus conventionnel. Je note déjà qu'il n'y a pas d'index des noms propres. Peut-être ne sont-ils pas très nombreux, pourtant j'ai cru apercevoir *jhesu* : *crisT*⁽²⁾ (07/06) ou *saint augustin*⁽³⁾ (02/20). Le glossaire lui-même est consciencieux et utile. L'éditeur affirme d'emblée que son « ampleur est volontairement limitée » (mais selon quels critères ?) car on peut consulter (sous quelle forme ?) les concordances de la totalité du texte ». Effectivement on eût aimé voir relevés des mots aussi rares que *coursemens* « errances » 02/21, *misericordiablement* « misericordieusement » 03/31, *salutaire* « (cause de) salut » 22/31, *en zelant* « avec ferveur » 19/17. Au plan des formes picardes, je note, parmi d'autres, un subj. prés. 6 *persecutechent* (de *persecuter*) 12/23, un subj. prés. 3 *desireche* (de *desirer*) 04/15 ou encore une forme *peris* (= prix) 13/40 et au plan de la syntaxe, la locution adv. *et quant et quant* « et en même temps » 02/25 (cf. FEW 2, 1417a et Hu 6, 263b) que la note afférente voudrait à tort réduire à *et quant*.

Quelques remarques maintenant : *aconpter à* dans la définition lire « tenir compte de » ; — *acquerre* 13/40 contient en fait *acquester* ; — *adjouster* 10/26 est v. réfl. (et non tr.) et signifie « s'attacher à » cf. aussi *ajouster* ; — *afection* (qui correspond à *afecter* « désirer ») signifie « désir » ; — *afficir* n'existe pas, il s'agit d'*afficier* (cf. aussi *affiquier*) ; — *agarder* signifie « observer », c'est une forme qui répond à *esgarder* (avec substitution picarde du préfixe *a-* à *es-*) ; — *aigument* est une correction peu heureuse : en moyen français existent *agument*

(2) J'ai essayé de reproduire la graphie de l'édition mais le lecteur m'excusera de n'avoir pas pu figurer que *jhesu* est en caractères romains Helvetica.

(3) On aimerait savoir d'où est tirée cette citation de saint Augustin.

et *argument*, qui peuvent être synonymes. Dans l'article *argutus* du FEW 25, 213a j'ai relevé *voir argument* « de façon pénétrante » (1512) ; cet hapax se trouve donc confirmé et je crois qu'il s'agit d'une altération de *voir agument* sous l'influence du latin *argutus* « pénétrant » ; — *apparoir* est réfl. en 22/31 ; — *avuarder* est une graphie peu orthodoxe pour *awarder* « attendre » (qui devrait être regroupé avec *agarder*) ; — *confuns* lire *c. de* « privé de, déçu dans » ; — *del(a)inquer*, en 12/37 je lis *derequiné* ; — *des(s)ertes*, je ne sais où se trouve *dessertes* mais en 13/01 *desertes* paraît être une faute pour *deserter* ; — *escrutin(i)er* (cf. aussi son dérivé *scrutination*) est un verbe régional (cf. RLiR 50, 284) ; — *esleichier* est réfl. (non trans.) ; — *espouille* plutôt « butin » ; — *estring* (on préférera corriger en *escring*) ; — *flasser* est particulièrement intéressant, il prendrait place dans le FEW 15, 2, 142a ; — *levier* « salaire », on préférerait lire *leuier* forme dialectale de *loier* à laquelle il faudrait faire un renvoi ; — *mener* signifie « traiter qn » ; — *roueuse* est un fantôme, couper *l'eroneuse* (« qui est dans l'erreur »).

Bref D. a eu le mérite incontestable d'attirer l'attention sur un document linguistique intéressant, dont la publication est souhaitable. Sa transcription est très fiable. Je souhaite simplement qu'il en donne une édition tout bêtement lisible pour le commun des mortels. Mais peut-être a-t-il poussé à son terme la logique qui anime le CRAL afin que les autorités scientifiques en viennent à se demander s'il s'agit d'une logique bien raisonnable ?

Gilles ROQUES

